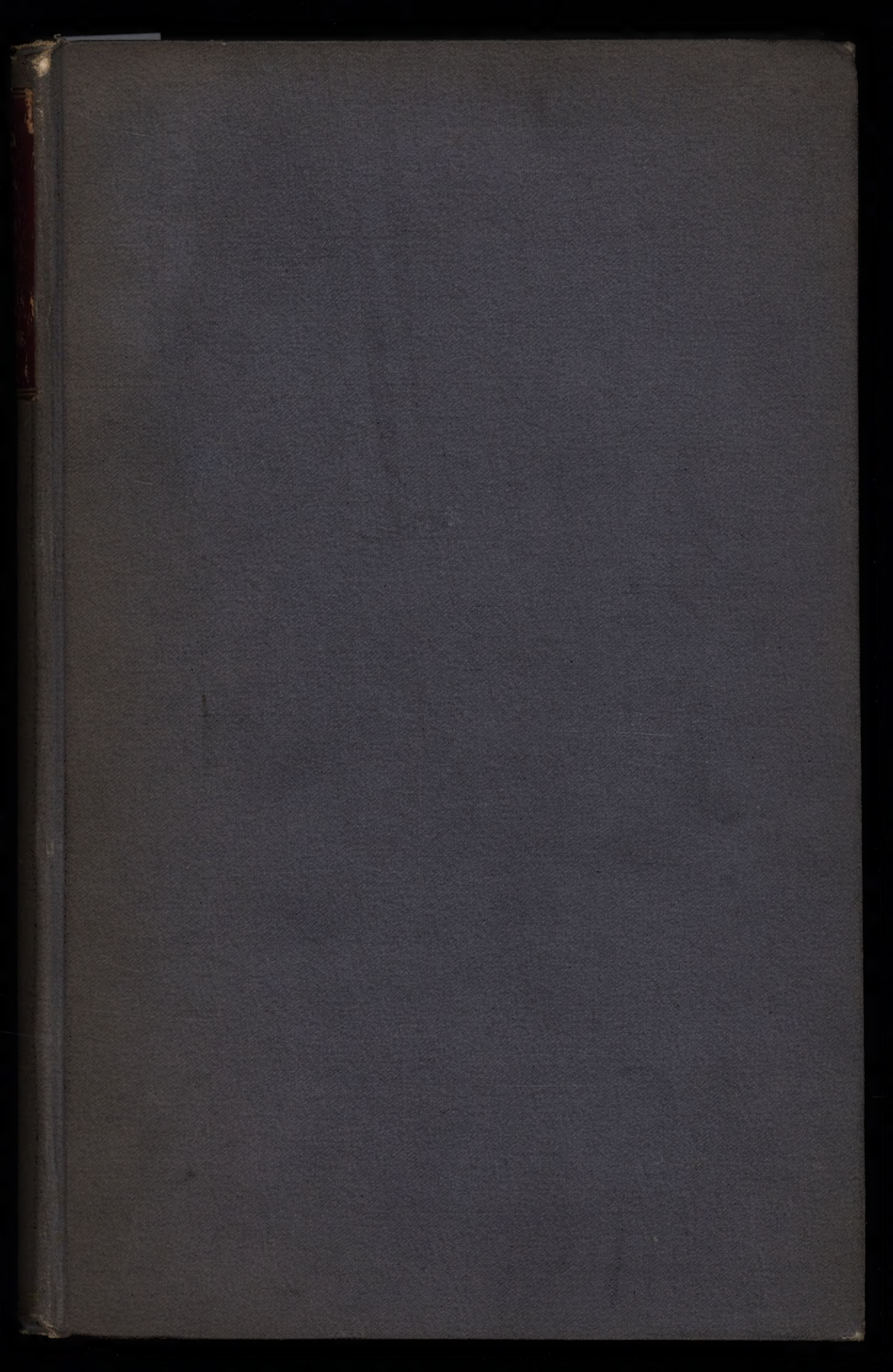
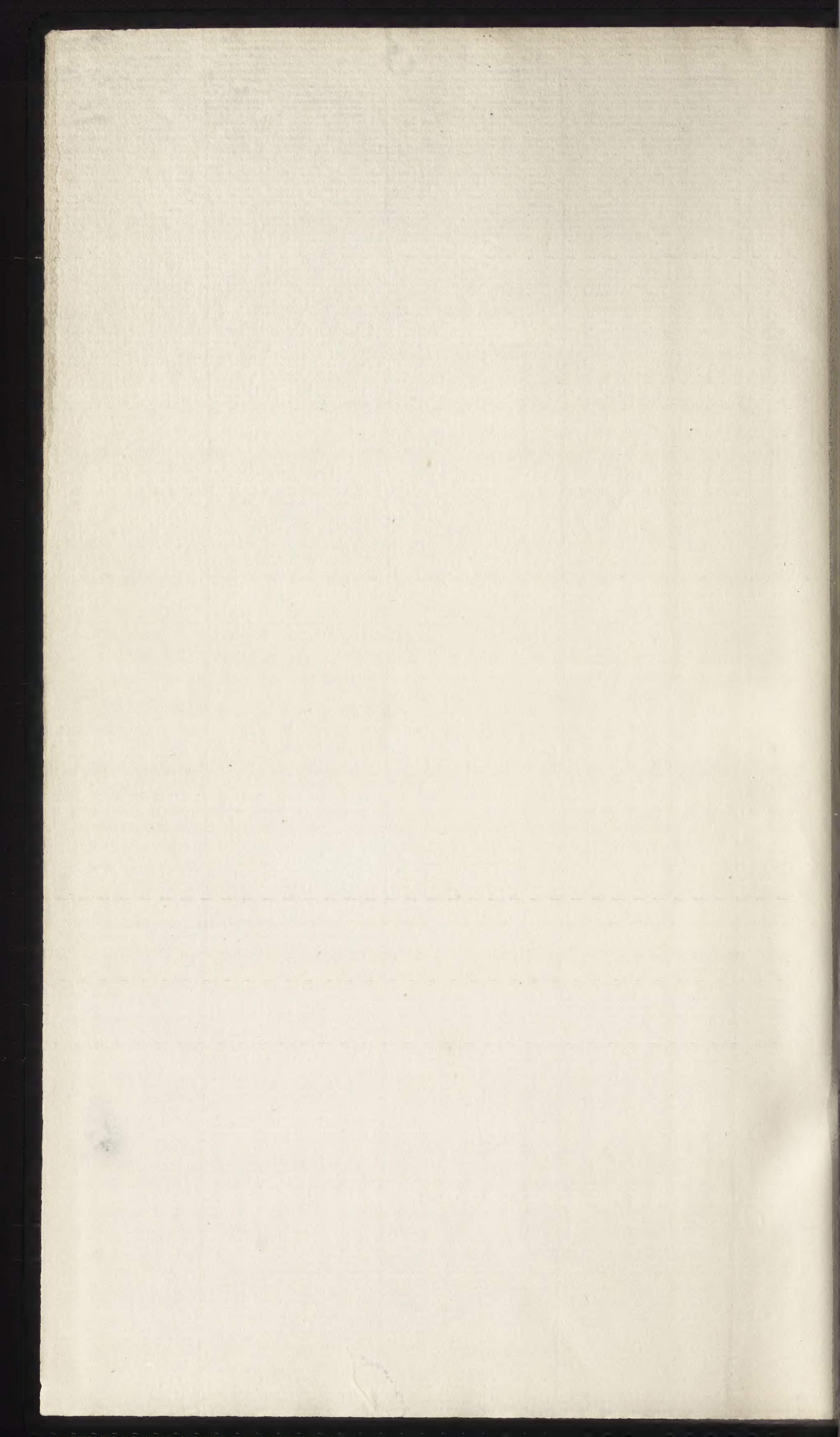


4 points m 2 $2.50 30



1531.76. — Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER
Administration : 11, rue Neuve-Saint-Augustin, Paris.

3me Année

VOYAGE AU PAYS DES PEINTRES

SALON DE 1877

par

Mario Proth

Frédéric Regamey

LEFMAN SC

Chez M. Henry VATON, libraire, quai Voltaire, 25.

VOYAGE

AU

PAYS DES PEINTRES

IMPRIMERIE DE BOULOGNE-SUR-SEINE
JULES BOYER, DIRECTEUR
Administration : 11, rue Neuve-Saint-Augustin, à Paris.



Henner, pinx. Imp. A. Salmon Ch. Courtry, sc 1877

LE SOIR.



LE SOIR.

MARIO PROTH

VOYAGE
AU
PAYS DES PEINTRES

SALON DE 1877

AVEC UNE EAU-FORTE DE M. COURTRY

D'APRÈS « LE SOIR » DE HENNER

ET DES DESSINS AUTOGRAPHES

DE

MM. BASTIEN-LEPAGE, JULES BRETON,
DAMÉ, DELAPLANCHE, PAUL COLIN, LOUIS COLLIN, FANTIN-LATOUR,
GUILLAUMET, HANOTEAU,
LANSYER, J.-P. LAURENS, LUCIEN MÉLINGUE, A. MERCIÉ, MOULIN,
LÉONCE PETIT, RAPIN, REBOUL, ROLL, VOYEZ.

Troisième Année

PARIS
HENRI VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, Quai Voltaire, 25
—
1877

A JULES FERRY

MARIO PROTH

AU LECTEUR

Ce que l'État encourage languit,
ce qu'il protége meurt.
P.-L. Courier.

Voici la troisième année du *Voyage au pays des peintres.*

A ce volume, plus qu'aux deux précédents, une préface est nécessaire.

Il s'est amassé lentement, page par page, laborieusement, au milieu de circonstances irritantes et douloureuses que nous avions, comme tant d'autres, prévues sans les désirer le moindrement.

Une lutte s'est brusquement ouverte, ardente, générale, synthétique en quelque sorte, définitive, où toutes les forces du passé, grotesquement raccolées en une légion beaucoup plus disparate

et beaucoup moins vaillante que la légion célèbre des Cavaliers de Chanzy, s'essoufflent contre les forces immenses, inéluctables de l'avenir, où tous les intérêts moraux et matériels, économiques et intellectuels, la dignité, le génie, l'être de la France sont en jeu. Cette lutte, à chaque instant, à chaque date, retentit dans cette œuvre, ou plutôt cette œuvre est de tout son effort, de toute sa poussée dans la lutte même.

Bien plus encore que ses aînés, ce livre est un livre de combat. Contre les personnes, non pas. Mais contre les systèmes, les servitudes, les égoïsmes, les ignorances, les pédantismes, les paresses, les convoitises, les fourberies dont est pétrie cette monstruosité qui s'est, d'elle-même et sans qu'on la priât, trouvé cette appellation d'antiphrase exquise : l'Ordre Moral.

Quand on l'aura délogé de la politique, cet Ordre qui est le désordre, il aura un dernier refuge : l'Art.

« L'art et l'industrie, écrivions-nous il y a un « an, au lendemain de la dernière Exposition de « l'*Union centrale* (1), ont en effet, comme la « politique, leurs classes dirigeantes, aveugles,

(1) *A travers l'Union centrale*, brochure, chez Henri Vaton.

« séniles, dévoyées, se cramponnant, se débattant,
« contrariant, énervant, enrayant de toutes leurs
« forces réunies le mouvement général, jetant à
« défaut de roches des bâtonnets dans les roues
« de ce fameux char de l'État, qui si impertinem-
« ment échappe à leur impuissante conduite. Et
« même l'on peut dire que, chaque jour de plus
« en plus dépossédées de la politique, les classes
« dirigeantes se maintiennent et se serrent dans
« l'art et dans l'art industriel, comme en des camps
« retranchés, mieux encore comme en des refuges
« inviolables où leur domination perpétuelle
« aurait pour sûrs garants la routine spécialiste,
« la vaniteuse ignorance, l'extrême division des
« artistes, jusqu'aujourd'hui rebelles à toute
« propagande de résistance et d'association. »

Ce qui n'était pas niable, il y a un an, est criant aujourd'hui. Qui dirige les classes dirigeantes? Tous, en France, le savent dorénavant. On sait de reste comme les cléricaux, depuis des années, ont envahi la politique. Le Panthéon par ses peintures murales, le Salon de 1877 avec son encombrement d'imageries néo-catholiques, commandées, recommandées, acquises ou récompensées officiellement, ont montré aux moins clairvoyants l'envahissement par le cléricalisme de l'Art français.

Cet envahissement, prodrome de décadence, est dans la logique des choses. L'Art français n'a jamais été libre, même depuis la Révolution. Il s'est toujours traîné de scolastiques en scolastiques, de servitudes en servitudes, soigneusement entretenues par tous les régimes sans exception, acceptées par le fétichisme des artistes, ces collégiens à perpétuité qui s'en vont, jusqu'à cinquante ans et par delà, recevoir sur une estrade des médailles, des rubans, des prix et autres honorables mentions.

Cette invasion, toutefois, ne nous effraie guère. Il y a longtemps qu'à tout retour offensif du passé on peut répondre le fameux : « Trop tard ! » Partout et quand même a pénétré, partout et quand même souffle l'Esprit maudit. Dans l'Art, comme dans toutes les manifestations de l'activité française, comme dans tous les groupements de notre société, l'on peut observer la lutte ouverte, à armes plus ou moins courtoises, entre le passé qui murmure et l'avenir qui gronde, entre le monde qui vient et celui qui voudrait ne pas s'en aller.

De cette lutte l'issue n'est pas douteuse. Déjà un art nouveau s'élève, moderne, démocratique, jeune dans sa forme, libre dans sa pensée. Au

cours de ce livre, nous le saluons, fort de grands noms, riche de grands avenirs. Et c'est à cet Art que va le public, comme la nation à la Liberté. Devant lui les Jurys se déroutent, les Instituts fléchissent, les Doctrines disparaîtront. La Vie aura raison de la Mort, la Révolution aura raison de la Décadence.

Ce qui s'en va, c'est l'obéissance à la routine, l'attachement au préjugé, l'admiration des phrases creuses, le respect des fausses grandeurs et des solennités niaises, la foi dans les fausses et tyranniques protections. Ce qui vient, dans l'art comme dans la politique, c'est le *self government*, c'est l'émancipation des individus par le concert des volontés, par l'association des intérêts. L'Association, tandis que nous l'évoquions, il y a deux ans, dans notre premier *Voyage au pays des peintres*, de toute la force de nos poumons, des artistes la tentaient. Leur effort a prospéré, il a rencontré dans l'art de viriles sympathies, et dans la politique de hauts appuis. La joie que nous en ressentons, ce livre vous la redira.

En même temps que notre espoir, il vous redira nos impatiences contre les conventions, les intrigues, les camaraderies, les impuissances coalisées, toutes les impuissances, d'où qu'elles arrivent, les

Classiques d'en haut, les Impressionnistes d'en bas.

Dans ce livre aussi vous rencontrerez, avec la dissertation du jour, des pages d'histoire. Tout est dans tout. Le Salon, comme la Comédie, comme le Roman même, est-il donc autre chose qu'une manifestation de la vie, de la foi moderne ? Deux œuvres, entre autres, nous ont dicté ces pages. *La Mort de Marceau* nous désignait tant de glorieux souvenirs à réveiller, le *Dix thermidor* tant de préjugés à combattre !

Une question encore s'est présentée à nous, urgente, nationale. Nous ne l'avons point évitée. L'Assemblée à qui l'on a improvisé des vacances, *Deus nobis hæc otia fecit*, se proposait d'examiner le Budget des Beaux-Arts. Hier, on devait lire à la tribune le rapport éloquent de M. Tirard. A la tribune on le lira demain. Ensemble, dans notre *Voyage*, nous le lirons aujourd'hui.

Et maintenant vous ne nous demanderez point une esthétique nouvelle. Des esthétiques ? il y en a désormais autant que de personnes. Ce que l'on appelle la critique d'art n'est plus, ne saurait plus être. En politique, il n'est plus qu'une diplomatie : la franchise. En art, une seule habileté subsiste : la sincérité.

Et pour nous résumer enfin, ce divorce entre la forme, indifférente ou timide, et l'idée émancipée parfois jusqu'à la chimère, ce divorce prolongé par des protectorats ineptes ou despotiques, il faut qu'il cesse, et il cessera !

Un dernier mot. Des artistes, tels que M. Laurens en tête, ont bien voulu prêter à la première, la deuxième, la troisième année du *Voyage au pays des peintres*, le fidèle et si précieux concours de leurs dessins autographes. Leur haute adhésion fait notre force et notre orgueil. A nos amis, à nos auxiliaires de la première, de la deuxième ou de la troisième heure, nous devons un remerciement énergique.

Sans phrases, le voilà!

Paris, 20 août 1877.

MARIO PROTH

VOYAGE

AU

PAYS DES PEINTRES

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : S'en vont en guerre. — *Avete, morituri.* — Ce sera formidable. — Il pleuvra des palmes et des croix. — Ce sera grandiose. — L'art et son marasme. — Petits peintres, grands hôtels. — Condamnés au brouet. — Horreur! — Cette galeuse, cette pelée. — Ce sera touchant. — Nostradamus l'a dit. — En avant l'Association! — Marchands et marchés. — Qui trop monte, trop tombe. — Française aujourd'hui, internationale demain. — Trésor de guerre, conquête de paix.

1er mai 1877.

A l'heure où exact, grave et pénétré de l'importance du mandat que personne ne nous a confié, nous prenons, pour la troisième fois (vous m'entendez, pour la troisième), l'omnibus du *Voyage au pays des peintres*, des empereurs s'en vont en guerre. Point seuls, hélas! A vrai dire même, ils n'iront peut-être pas du tout. Mais ils dépêchent l'un contre l'autre leurs immenses peuples, affolés. *Avete, morituri, Cæsar vos salutat.* Les empereurs prieront pour leurs peuples.

Et déjà le brutal, pourquoi pas l'idiot? gronde en Europe, en Asie bientôt. On assure que ce sera formidable, et je le croirais volontiers. On prétend que dans la Danse macabre, nous autres, gens de France, qui ne sommes plus sujets pourtant, pas même à caution, on prétend que nous y entrerons aussi, et cela ne m'étonnerait point.

On va se détruire à outrance. Il y aura des milliers et des milliers d'hommes tués, des milliers et des milliers de veuves et d'orphelins, des pays saccagés, des ruines amoncelées. Ce sera pittoresque et intéressant. Les journaux se vendront bien, les bourgeois auront de quoi lire et de quoi pérorer. On chantera des *Te Deum*. Ce sera charmant, et les peintres de l'avenir, qu'il ne faut pas toujours confondre avec les peintres d'avenir, auront des batailles superbes à brosser, des allégories magnifiques à composer, qui leur vaudront de l'argent, des palmes et des croix. Ce sera grandiose.

En attendant, l'art, pour parler argot d'atelier, l'art est dans le marasme. Les acheteurs n'apparaissent un instant que pour fuir, nébuleuses rares, vers des horizons vagues. Les hôtels commencés, car il n'est de nos jours si petit grand peintre qui ne veuille avoir son grand petit hôtel, sont arrêtés à l'entre-sol ou au premier étage, faute d'économies ou de confiance. Horreur! messieurs les peintres peut-être vont-ils être condamnés à ne point gagner en quelques heures d'une occupation aimable le prix que n'ose pas toujours assigner à son labeur d'une année le simple homme de lettres, s'il est républicain surtout. Peut-être le Salon, cette année, aura-t-il moins de visiteurs cossus? Quelques étrangers de distinction,

des princes russes par exemple, des magyars, une demi-douzaine de pachas, des mylords et baronnets manqueront à l'appel.

Devant l'orage qui s'amasse, effroyable et stupide, les cœurs se serrent, et les bourses aussi. Adieu les spéculations fantastiques, les tableautins couverts d'or, les hausses effrénées ! Plus d'argent, partant plus de joie. Il y aura dans l'Israël pictural, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Citoyens éclairés, politiques profonds, nos artistes maudiront les dieux, les demi-dieux, Voltaire et Rousseau, le siècle ingrat, le Grand-Turc et tout naturellement la République, cette galeuse, cette pelée qui, comme chacun sait, est cause de tout le mal... Ce sera touchant.

La belle occasion, pourtant, que voilà de réfléchir beaucoup et de comprendre un peu ! Cette crise que la guerre accentuera ne date point d'hier. Tant de folies, de vanités et d'imprévoyances l'ont amenée. Elle ne sera pas la dernière, tant s'en faut. Bien des secousses encore, Nostradamus l'affirme, jusqu'au siècle vingtième remueront étrangement la monarchique Europe. Souriant avenir auquel il serait bon de se préparer. Comment ? messieurs les peintres nous traiteront à leur guise de rabâcheur insupportable. Mais pour la troisième et non dernière fois nous répondrons, nous crierons : par l'Association.

Eh ! oui ! par la seule Association, libre, morale et commerciale des artistes. Elle seule, sagement et mûrement organisée, vous débarrassera des jurys pédants, des protecteurs ambitieux, des spéculateurs éhontés, des agiotages ridicules qui donnent pour épilogues aux ascensions injustifiables les dégringolades vertigineuses, des critiques solennels, des intri-

gants de toute allure et de tout langage. Elle seule vous mettra en un rapport immédiat et perpétuel avec le public, votre unique et souverain juge. Elle seule, vous facilitera l'établissement d'un marché sûr, régulier, normal, également à l'abri des excès de fortune et des accès de misère. Par-dessus tout, prévoyante et soucieuse de l'épargne, elle vous fera traverser sans trop souffrir les révolutions toujours possibles, les catastrophes européennes trop probables. Vous aussi, ni plus ni moins que tel monarque, vous aurez votre Trésor de guerre.

Qui sait? Française aujourd'hui (pour l'heure on ne vous demande rien de plus), elle sera peut-être internationale demain. « Ah! si les écrivains, tous les écrivains du monde s'entendaïent! » Il y a quinze ans, nous rêvions cela tout haut, et nous le rêvons encore, et, plus que jamais nous le voulons. Pourquoi un beau jour, les artistes, tous les artistes du monde ne s'entendraient-ils pas, eux aussi? Pourquoi toutes les forces enfin ne se ligueraient-elles pas contre la Force? Nous verrions bien alors s'il lui serait possible de primer longtemps et souvent ce droit imprescriptible de l'intelligence universelle, la Paix.

CHAPITRE II

SOMMAIRE : Jockey-Clubs panachés, blocs enfarinés. — Toute opposition a ses intransigeants. — Impressionnisme, nihilisme, àpeuprèsisme. — M. Manet figé. — Un crêpe au drapeau, s. v. p. — Habile ou sincère? — La drôle d'idée qu'ils ont tous! — C'est lugubre, une folie froide. — L'art a ses Politiques. — Revoici l'*Union*. — Ce sont des personnes naturelles. — Où l'on voit Lançon, Lepère, Meyer, Christy, Thesmar, Gérardin, Régamey, etc. — Plus de foi que de laquais. — En République, c'est quelque chose. — Il y a peut-être un grand Peut-Être. — Saint Rabelais.— Fromentin. — Peintre en littérature, écrivain en peinture. — Diaz et la calvitie d'Apollon. — A quoi pensait-il? — Pauvre Marchal! — *Beati qui lugent*. — Oh! les croix!

Depuis un an, du reste, le principe d'association fait dans l'esprit et la pratique des artistes de timides progrès. Quelques expositions se sont ouvertes au public, sans patronage officiel. Un ou deux nouveaux essais de Société ont eu lieu, nous dit-on.

Certes, nous n'érigerons pas en modèles du genre tels ou tels cercles pourvus d'une artistique enseigne, des manières de Jockey-Clubs panachés dont les installations luxueuses dans les quartiers ennuyeusement confortables, la domesticité abondante aux livrées correctes et aux bas de soie bien tirés, les théâtres et les tables de jeu indiquent fort clairement les mondaines habitudes. La majorité qui règne en ces lieux n'éprouve qu'une médiocre attraction vers la République, à en juger par certains votes d'exclusion dont il fut parlé dans le boulevardique Landerneau. On fait là, comme ailleurs, des expositions de

peinture courante et cotée. Bloc enfariné, tu ne nous dis rien qui vaille. Passons.

Toute opposition a ses excentriques, ou, comme l'on dit, ses intransigeants. Les excentriques, les modernes visionnaires de l'art se nomment impressionnistes. Très-bien lancés, très-soutenus, ils ont fini par violenter l'attention publique. Ils ont des amateurs, des experts, des critiques bienveillants, deux ou trois fanatiques, des ennemis à revendre, des rieurs en foule, tant et si bien que, dans notre *Vogage au pays des peintres*, leur place est désormais marquée.

Impressionnisme! Puisque ces messieurs tiennent si fort à une terminaison en *isme*, n'y en aurait-il pas quelque autre à leur proposer? Nihilisme, àpeuprèsisme, byzantinisme, lugubrisme, ne seraient pas si mal venus. Lugubrisme rendrait assez bien l'impression, faut-il dire l'impressionnisme? que nous avons subie.

Leur exposition a, paraît-il, provoqué presque partout une hilarité bruyante. Point chez nous. Elle nous a tout au contraire laissé une véritable tristesse, un incurable ennui. Sans pousser au tragique, il nous semble voir là quelque chose comme la négation consciente et par lui-même d'un monde qui s'en va, une fatigue trop évidente du cerveau national, et, dans notre impressionnisme, nous avons entrevu des manières de crêpes aux drapeaux tricolores qui signalaient cette bizarre exhibition. La France a, fort heureusement, en dehors du monde irréfléchi de la peinture, quelques sérieux motifs de croire à sa lente renaissance et à son indispensable éternité.

Bien complexe, fort inexplicable est ce groupe dont M. Manet fut le précurseur et pour lequel il

n'est plus qu'un bourgeois, un dépassé, un figé. Derrière ces joueurs de pinceau, si peu nombreux, ils ne sont pas vingt ! et dont le public idolâtre ne se dispute pas les toiles, quels fervents apôtres ou quels capitalistes machiavéliques y a-t-il donc ? Veut-on opérer sur la place une diversion savante ? N'y aurait-il point là une démonstration par l'absurde, pour guérir à la fois les artistes de certaines tendances puériles, et les amateurs de l'engouement déplorable où les égarent parfois des peintures ineptes, quoique plausibles ?

Et dans cette école même, parmi ces adeptes du pleinairisme ou de l'atmosphérisme, il y a, comme au Salon, des habiles et des sincères, plus difficiles toutefois à démêler.

Est-ce un habile ou un sincère, M. Claude Monet ?

On ne lui peut refuser de la verve, de la couleur, de la composition, qualités appréciables surtout dans ses diverses vues de l'*Intérieur de la gare Saint-Lazare*, très-mouvementées et prêtant quelque peu à l'impressionnisme par le tohu-bohu même du sujet, par les ondoiements et tourbillonnements de la vapeur et de la fumée. M. Claude Monet est fort bien doué. La preuve en est dans les *Dindons, décoration non terminée.* Mais voyez-vous d'ici à quelle débauche d'ébauche se peut réduire pour un simple mortel une décoration que M. Claude Monet lui-même, au catalogue, déclare *non terminée !*

Est-ce un habile ou un sincère, M. Degas ? On l'a déjà remarqué, non sans raison, aux expositions antérieures des impressionnistes.

Il a un véritable tempérament d'artiste. Ses aquarelles, *Femmes devant un café, Danseuses, Chanteuses de café-concert* ont une vigueur toute particulière, une

brutalité d'observation qui confine à la satire et les recommande aux futurs écrivains en quête de documents sur notre époque. Près de ses aquarelles une toile, un portrait de femme, sollicite le regard. Celle-là est une étude très-sérieuse, remarquable même, qui fait bien plutôt songer aux vieux maîtres flamands qu'à l'Évangile nouveau. En somme, dans l'impressionnisme de M. Degas, que de japonisme !

Et puis quelle drôle d'idée ont-ils tous de couper ainsi brusquement leurs sujets, leurs scènes à moitié du corps d'une femme ou d'un homme, à moitié d'un cheval ou d'une voiture, et ainsi de suite? Il ne manquait plus que cela aux élaborations de M. Caillebotte, pour les faire ressembler à des photographies instantanées, à des photochromies jouant assez adroitement la peinture. Ainsi que M. Caillebotte, M. Sisley pourrait mieux faire que de l'impressionnisme. Témoin son gentil tableau : *les Scieurs de long,* tout aussi déplacé en ce lieu que la *Ferme bretonne* de M. Rouart.

Mais en voici bien assez. Les vrais, les purs impressionnistes s'amuseraient d'une critique trop naïve. Leurs espiègleries semblent des éternuments de couleurs. Ils ont inventé la peinture sternutatoire. L'impressionnisme, enfin, dont il vaudrait mieux qu'on ne parlât point, n'est pas une équipée de jeunes gens. Quelques-uns, parmi ses fidèles, ont depuis maint lustre doublé le cap des Tempêtes. Encore une fois, les folies froides sont bien lugubres!

A quand l'impressionnisme en sculpture?

Mais il n'y a pas que des systématiques au monde, et des intransigeants. L'art, lui aussi, a ses Politiques, fermes, laborieux, modestes, patients. Après

deux années de formation énergique et lente, comptant désormais une centaine d'adhérents, la Société *l'Union* que nous vous avons, dès 1876, chaudement signalée, a pu tenir sans bruit, sans laquais, sans réclame, sa première exposition dans l'un des plus simples appartements du Grand-Hôtel.

Est-ce à dire que nous y ayons surpris un ou deux étonnants chefs-d'œuvre, quelqu'une de ces révélations foudroyantes d'où l'art se plaît à dater un cycle nouveau? Non point. Cela viendra peut-être, et pourquoi pas? dans quelque prochaine exposition de la jeune et vaillante Société. Mais, cette fois déjà, la moyenne des œuvres apparut fort suffisante. Pas d'école, pas de religion en *isme*. On devina là des individualités réunies par une aspiration commune pour un effort commun vers la liberté, non un club d'excentriques en communion de folie ou d'impuissance. Les sociétaires de *l'Union* sont des personnes naturelles. Ils ne visent pas à foudroyer le profane. Ils n'inventent point l'art. Ils le continuent.

Un artiste qui mène certain bruit dans l'art, un talent vigoureux, figure au premier rang de *l'Union*. C'est M. Lançon. Nous avons retrouvé là et observé avec un vif intérêt quelques-unes de ses peintures familières, des fauves et des guerriers. L'entrain, l'énergie ne lui font pas défaut. Il a la conception pittoresque et dramatique à un haut degré. Pourquoi pousse-t-il tant au noir? On dirait vraiment qu'il voit la nature à travers ces voiles opaques, de mode anglaise, dont s'affublent les dames archilaides ou ultrapudiques. Ses eaux-fortes sont originales et

puissantes. Mais encore, qu'il se méfie de sa peinture, elle a parfois l'air d'une eau-forte coloriée.

Tout autre est le talent de M. Lepère, un des plus remarqués au Grand-Hôtel et ailleurs. Quelle clarté, quelle simplesse, quelle bonhomie! La vivante et jolie chose que son *Paris qui s'en va!* un Paris vu des hauteurs du Moulin de la Galette, la Notre-Dame alpestre des Parisiens. On a beaucoup regardé la *Rue Lepic un jour de neige*, et les *Falaises de Sonneville*. C'étaient deux belles pages, l'une verveuse et réelle, l'autre de grande allure. Quant à ces deux faïences grand feu, *l'Automne*, un vase, et les *Bords de la Seine à Saint-Denis*, un plat, nous avons dit, en 1876 déjà, tout le bien que nous en pensons. N'en déplaise à la Manufacture de Sèvres, riche des bénédictions de MM. Mabille et de Chennevières! Ai-je besoin d'ajouter que le jury du Salon a refusé les toiles de M. Lepère? *Mektoub.* C'était écrit!

Près de MM. Lançon et Lepère, nous avons aussi retrouvé M. Alfred Meyer, le maître de l'émail sur métaux. Avec son originale composition, *la Cigale et la Fourmi*, dont a parlé notre dernier *Voyage*, il a exposé une *Jeanne Hachette*, autre émail limousin, par les mêmes procédés, sur or et platine. Composition d'un goût sûr, exécution irréprochable. Nous n'apprendrons à personne le talent d'Alfred Meyer : ses émaux figurent dans les principaux musées d'Europe.

M. Christy est un tout jeune peintre, un débutant d'avenir. Ses fleurs et ses fruits ont beaucoup d'éclat et de brio. C'est un coloriste à qui viendront toujours assez tôt la mesure et l'expérience, avec les années.

Nous aimons beaucoup les *Forgerons* de M. Gérar-

din. Style vivant, pittoresque, bien entendu. Les effarements de lumière que jette la forge sur les travailleurs sont au mieux compris. Citons encore son portrait d'un enfant qui ouvre un album, et sa gentille gourde, peinture sur faïence. Les faïences de M. Gluck, scènes de la cour de Henri III, sont d'une excellente facture. On les croirait contemporaines des Mignons. Il y a de bonnes intentions et du soleil dans les paysages de M. Guérin des Longrais. On interroge longtemps ceux de M. Latouche. Sa manière est extrêmement fine. Sa peinture a du vague à l'âme. S'il veut se préciser, M. Latouche acquerra un harmonieux talent. M. Léveillé est, s'il nous souvient bien, le seul impressionniste de *l'Union*. Qu'il se corrige !

L'amusant éventail qu'*une Affaire d'honneur* de M. Mesplès ! J'aime moins *la Grosse Titine*, peinture vigoureuse, un peu lourde. Chez M. Paillard, les plans sont un peu confus, les formes embrouillées; mais il a des tons heureux et de la lumière. Le nom de M. Frédéric Regamey, le brillant collaborateur de *Paris à l'eau-forte*, l'illustrateur inspiré des *Va-Nu-Pieds* de Léon Cladel, est aujourd'hui parmi les plus aimés de la génération nouvelle. Il avait là deux dessins historiques d'un large style, l'un surtout : *De l'autre côté de la Marne*, *Tête de colonne de la légion des amis de la France*, où sont groupés avec beaucoup d'art et d'à-propos des personnages connus. M. Thesmar, ancien émailleur de Barbedienne, l'auteur de ce splendide *Faisan*, émail cloisonné qui eut un vif succès au salon de 1875, a exposé au Grand-Hôtel de très-belles fleurs sur éventail, et d'autres plus belles encore sur écran.

Résumons-nous. Il y a dans *l'Union* déjà bon

nombre de vaillants artistes qu'il faut encourager. D'autant plus méritants qu'ils sont plus modestes. A défaut de laquais étonnants, de somptueux salons et de réclame organisée, ils ont la volonté, la solidarité, la foi. En République, n'est-ce rien que cela?

Et maintenant l'on comptera, cette année comme toutes les autres, quelques absences pour cause majeure à l'Exposition des artistes vivants. Quelques artistes s'en sont allés querir le grand Peut-Être qui peut-être existe. Saint Rabelais, notre patron, le paraît croire.

Fromentin, Diaz, Marchal sont morts.

On a pieusement exposé les deux premiers, je veux dire leurs restes plus ou moins immortels. On a vitement oublié le troisième.

Fromentin, une des curieuses figures de ce temps, fut un grand peintre en littérature, un remarquable écrivain en peinture. Lui-même, nous assure-t-on, se jugeait ainsi. Il a pour nous une gloire durable, celle d'appartenir, entre les premiers, à ce groupe en qui se résume la plus féconde initiative artistique de notre siècle : les artistes voyageurs. Peintre, il subit tour à tour les influences diverses des maîtres contemporains : il imita. Ecrivain, il fut lui-même : on l'imitera. Ses livres ne périront pas, et par eux ses toiles dureront. L'une : *les Morts de soif en Algérie*, a presque rang de chef-d'œuvre.

Alors que Diaz mourut, Jules Dupré s'écria : « Le soleil a perdu un de ses rayons ! » Un seulement, et qui repoussera. Bien des Diaz mourront sans que ce cher Apollon puisse craindre la calvitie ! Diaz, le

beau nom facile à retenir ! le délicieux peintre, difficile à saisir ! Et si reconnaissable pourtant. O l'exquise forêt ! O les arbres, tous parlants ! Et voilà pourquoi vos nymphes sont muettes. Diaz fut un coloriste, oui. Un charmeur, soit. Un magicien, j'y consens. Est-ce pour lui que la critique savante retrouva ces mots charmants : flou, chatoiement, brio, morbidesse ? Peut-être bien. A quelle heure pensait-il ?

Pauvre Marchal ! Il eut ses jours de succès, il eut ses années d'espérance. Est-il mort tout entier ? Non. *La Loue des servantes,* œuvre de coloriste et de poëte, restera, et point seule. Nous le connaissions un peu, nous l'aimions beaucoup. Il était si sympathique, et si gai. Trop gai sans doute. Quelqu'un, homme ou dieu, n'a-t-il pas dit : *Beati qui lugent.* Il n'a pas eu tort, car les tristes rarement désarment devant la douleur.

Pauvre Marchal ! C'est chose bien pénible à la fois et bien délicate que de parler des morts volontaires. N'importe ! ou je me trompe fort, ou quand les artistes seront libres, quand auront disparu les jurys, les médailles, les croix, les Marchal ne se suicideront plus !

CHAPITRE III

SCULPTURE

SOMMAIRE : Chose promise, chose due. — Curie romaine, incurie française. — Encens et patchouli. — L'État c'est nous! — Jouffroy. — Pauvres nous! — Un dandy du Golgotha. — MM. Lenoir, Cougny. — Il n'y a plus d'enfants! — M. Becquet : *Ismaël et le R. P. Ducoudray.* — Les superstitions mortes. — Mercié et le *Génie des Arts.* — Le bonhomme en pain d'épice. — La critique bat son plein. — Une France à la petit chien. — M. Moulin et la *Gallia nostra.* — Les Éoles malfaisants. — Si elle parlera! — M. Chapu. — Cette femme, c'est la Pensée. — D'aucuns crieront à la romance. — Mi-habit et mi-culotte. — M. Falguière. — Plus d'arbre de gloire dans les bottes! — M. Guillaume et le saint Michel de la ligne. — Le portier de l'art français. — Le dessin est l'art de la probité! — Ni amours, ni mamours. — Toutes les mairies de la République française.

8 mai.

A la Sculpture, cette année, la préséance. Chose promise, chose due, si l'on n'est affilié toutefois à quelque pieuse congrégation.

Et tenez, puisque ce mot nous vient sous la plume, épanchons vite notre bile d'artiste et de citoyen. Aussi bien l'heure est des plus choisies pour nous expliquer un peu sur la marée cléricale montante. Par ses porte-crosses et ses cuirassiers apostoliques, par ses orateurs et pérorateurs de tout froc et de tout frac, l'internationale noire nous a déclaré guerre ouverte. La tribune a retenti de graves paroles, et

l'on sait désormais qu'il n'est plus temps de répondre à la curie romaine par l'incurie française.

Il y a deux ans encore, dans la patriotique simplicité de notre âme, nous nous félicitions de voir notre art échapper à l'entraînement clérical. Plus d'illusion. Par ce régime malsain d'universités catholiques, par la complicité de cette administration des Beaux-Arts que l'Europe ne nous envie point, nos artistes semblent pris du saint choléra. Les sujets dits religieux ont fait invasion brusque au Salon de peinture où ils alternent agréablement avec les nudités provoquantes. On dirait une ronde mêlée de bacchantes et de vierges, de martyrs et de satyres. On respire là comme une odeur mélangée d'encens et de patchouli tout à fait nauséabonde. Lupanar et sacristie! serait-ce donc la byzantine devise d'un art de décadence?

Beaucoup moins marquée, l'invasion se trahit encore au Salon de sculpture. Comme nous en manifestions notre étonnement: « Il n'y a que ceux-là qui payent! » nous observa un artiste... Amère parole, où se révèle notre époque. Vraiment! il n'y a que *ceux-là* qui payent! En êtes-vous si sûr? Je croyais Tartufe plus économe, ladre même, et singulièrement pratique. Alors qu'il essaie la femme d'Orgon, il lui a bu déjà son vin, mangé son pain et subtilisé sa maison. Le Sacré-Cœur, peut-être, est inépuisable en charité, mais non la tirelire sacrée en amour de l'art. Celui-là qui le plus souvent paye, c'est Orgon-l'État. Et l'État, c'est nous!

Voyez plutôt ce gigantesque moine, raide, sans caractère, sans physionomie, dans sa longue robe aux plis droits, informe et laid comme un Manitou énorme à coups de serpette de la Forêt-Noire. Cela repré-

sente, paraît-il, *Saint Bernard*, et j'y consens : cela est signé Jouffroy (rien du passage, tout de l'Institut). Cela est pour l'église Sainte-Geneviève ; ainsi l'on nomme notre Panthéon. Pauvre Panthéon ! Qui paye ce bloc formidable et le travail qui l'a gâché ? La pastourelle de Nanterre elle-même. Non point. Lisez : *Commandé par l'État.* C'est nous. Pauvres nous !

Si cette bonne sainte Geneviève sera contente, je vous le laisse à penser. Saint François-Xavier, lui, aurait bien tort d'être jaloux. Pour son église, il aura ce beau *Christ* de distinction, couché dans sa galante et gracile nudité, long, fluet, mince, insinuant, d'une maigreur affriolante, en beau marbre blanc, si blanc qu'on en croquerait ou le baiserait. Confiseur : M. Lenoir. On devrait protéger ce faux Christ, ce dandy du Golgotha par un verre épais contre les attouchements profanes. Saint Xavier-François, un saint de qualité, nous fera bien avoir, je pense, une indulgence plénière, et je ne me contenterais pas à moins. C'est nous, la *Préfecture de la Seine*, qui lui offrons ce Christ-là !

Nous encore, nous toujours, qui payons à Notre-Dame-des-Champs ce marbre : *l'Enfant Dieu montrant aux hommes les symboles de la souffrance.* Auteur : M. Le Père, *hors concours.* Banalité froide, insignifiante production d'école que ne rachète et n'anime pas le moindre souffle mystique. Je nous croyais décidément moins de richesse, moins de piété, un meilleur goût peut-être. Et vous, N. T.-C. F. les contribuables ?

M. Cougny, le très-estimable auteur d'un *Jean de la Quintinye*, acheté par le ministère, et d'une *Bacchante* justement remarquée en 1876, rêverait-il sa commande cléricale ? Certes, il la mérite par cette élu-

cubration sentimentale *ad usum* des premières communiantes. Un petit marin du navire *l'Océan* a sauvé du naufrage *Une Epave*, qui est un crucifix. Il est fort bien, ce mousse de romance. Excellente étude, d'un dessin correct et d'un suffisant modelé. Les jambes croisées, il contemple son épave avec un attendrissement mystérieux et profond. Peut-être il recherche dans ses souvenirs l'adresse d'un collectionneur. Car, voyez-vous, il n'y a plus d'enfants !

M. Becquet n'est pas le premier venu dans l'art. On connaît son talent souple et vigoureux. Il présente à nos méditations le *R. P. Ducoudray*, *ancien supérieur de l'école Sainte-Geneviève* (monument élevé par les anciens élèves de l'école). Cet honorable ecclésiastique succombe, à demi renversé, dans une attitude mélodramatique, les yeux au ciel et le crucifix à la main. Trois balles l'ont frappé, dont une a pénétré par l'hiatus de sa correcte soutane, correctement entr'ouverte.

Le P. Ducoudray nous était, avouons-le, parfaitement inconnu. Ces balles sont-elles prussiennes ou françaises ? Dans le premier cas, l'intention est peu modeste ; dans le deuxième, peu conciliatrice. Dans la guerre civile, combien ont succombé, même parmi les plus conservateurs, à qui l'on n'élèvera jamais un monument expiatoire ! Œuvre de talent, mais académique, théâtrale et guindée, le *P. Ducoudray* nous laisse convenablement insensible.

Bien autre est l'inspiration de M. Becquet dans son deuxième envoi, *Ismaël.* La soif, l'affreuse soif du désert, tord dans une crispation suprême le corps grêle du fils d'Agar, abattu sur le roc, près de sa gourde vide. Il lutte encore.

Il lutte, dirait le poëte :

Il lutte, et l'ombre emplit lentement ses yeux d'ange.
De sa bouche brûlante il sort un râle étrange
Et si mystérieux qu'il semble qu'on entend
Dans sa poitrine, où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.

Mouvement harmonieux et juste, anatomie savante, ensemble émouvant, ce petit marbre est presque un chef-d'œuvre, et nous l'applaudissons avec toute l'ardeur que nous a économisée le monument génovéfain.

Bien des « sujets religieux » encore nous appelleraient : statues manquées, bas-reliefs ennuyeux, portraits en nombre de grands, moyens et petits clercs, par des sculpteurs de grand, moyen et petit talent.

Mais nous arrêterons là notre revue, pour ne point permettre à M. Tartufe l'ineffable plaisir de dénoncer, avec un pleur de crocodile, notre esprit de parti. Au revoir, monsieur Tartufe, jusqu'au Salon de peinture ! Qu'il se démène d'ailleurs tout à son aise, le pauvre homme ! Pas plus par son art de commande que par ses allures de serpent, il ne galvanisera les superstitions mortes.

J'en atteste le légitime succès du jour, l'œuvre dominante du Salon de 1877, le haut-relief de M. Antonin Mercié, son *Génie des arts*. Œuvre païenne et moderne, celle-là, française et laïque, humaine et virile. Aujourd'hui célèbre, demain immortelle.

Autrefois, à la tête du pont des Saints-Pères et sur la façade du Louvre, il y avait dans une demi-lune



Le Génie des Arts conviant les Nations en son Louvre,
haut-relief, par A. MERCIÉ.

réservée, au-dessus de l'un des guichets du Carrousel et à la place la plus apparente peut-être de l'immense capitale, il y avait en haut-relief de bronze, sur un cheval quelconque, un singe de la plus laide espèce, tout de lauriers couronné, œuvre d'ailleurs médiocre de l'animalier Barye. Les passants haussaient invariablement les épaules à son sinistre aspect. Les Parisiens l'avaient baptisé : le bonhomme en pain d'épice. M. Saint-Réné Taillandier lui donnait du Sire et l'appelait Napoléon III. Greffier disait de lui : mon Empereur ! Le 4 Septembre a balayé ce grotesque.

Vienne l'Exposition universelle de 1878, et, à cette même place, le monde admirera le *Génie des Arts conviant les nations en son Louvre.* Défi superbe et généreux de la France vaincue à l'Allemagne victorieuse, de la France pacifique et républicaine à l'Europe monarchique et guerrière. Une telle œuvre appelait un talent clair, prime-sautier, rapide, résolu, celui qui nous donna au lendemain de la défaite cette revanche première, le *Gloria victis,* celui à qui la libre initiative des citoyens a si justement confié le monument de Michelet, Antonin Mercié. Quelques mois encore, et le groupe, fixé dans le bronze éternel, occupera son éternel poste d'honneur.

Le jugement public alors sera, lui aussi, définitif. Les querelles d'école s'éteindront vite, et l'œuvre de Mercié sera classée, en attendant qu'elle soit classique. Aujourd'hui, grâce au rare privilége de la sculpture, elle ne subit que cette première épreuve du plâtre. Jugement de première instance, dont l'artiste courageux et modeste peut appeler toujours par le méritant travail des retouches, amendements et corrections. Épreuve des plus instructives pour

Mercié. Devant son *Génie*, la foule s'assemble et la critique bat son plein. On se passionne, on discute, on ergote, la masse admire avec ou sans réserves. Je suis de la masse.

Où trouver d'abord un symbolisme plus simple et plus heureux? Pégase, tout de mise en cette affaire, enlève sur son aile robuste un fier génie. Celui-ci est d'un élan superbe : sa main gauche tendue vers le ciel en manière de commandement, sa droite élevant une flamme, son enthousiaste et mâle regard, entraînent les générations. Une étoile brille à son front, étoile d'espérance, d'inspiration, de paix et de fraternité. Il n'est ni ange ni archange, non plus un poncif Apollon. C'est un génie très-gaulois, le génie même, l'Humanité. Le Pégase est merveilleux. De longtemps, je pense, on ne vit coursier plus frémissant, plus vigoureux, plus hardiment cabré, plus puissant.

Devant lui une femme, belle et nue sous une draperie flottante, court, ou mieux elle vole. C'est la France qui tient sur son épaule droite une branche du pacifique olivier, ployant sous les fruits mûrs. Son bras gauche, d'un geste élégant, montre au Génie l'empressement des peuples à l'horizon.

Symbolisme précis, encore une fois, idée simple et si bien venue, dont l'exécution révèle ou rappelle à tous cette énergie gracieuse et souple, en laquelle se résume pour ainsi dire le magnifique talent de Mercié.

Là-dessus on se débat. Ceux-ci jugent les draperies de la France trop vaguement indiquées, semblables à de la crème fouettée, et ils n'ont point tort. Ceux-là voudraient qu'au très-vigoureux poitrail du



Gallia nostra, par Moulin.

Pégase correspondît une croupe plus vigoureuse, ornée d'une queue plus touffue. Et ils ont raison. D'autres encore craignent que le raccourci des jambes du Génie, un peu trop accusé maintenant, ne devienne excessif à quinze mètres de hauteur. Soit; aussi bien est-il regrettable qu'on n'ait pu exposer ce plâtre de telle sorte qu'il fût vu d'en bas. D'autres critiques ont cours : nous les laisserons, celles surtout des réalistes bien sévères qui n'admettent pas qu'un Génie s'enlève sur l'aile d'un Pégase.

Une dernière observation qui nous sera toute personnelle. Nous voudrions à la France une figure plus sérieuse et plus inspirée, une coiffure plus ample et plus naturelle, sans tire-bouchons ni anglaises, sacrifiant moins, pas du tout même, à cette mode irritante et inepte des cheveux collés sur le front. Pourquoi une France à la petit-chien?

Ceci posé, j'applaudis et j'attends.

Un intelligent hasard a donné pour voisine au *Génie* de Mercié la *Gallia nostra* de Moulin. Nommer cet artiste, c'est annoncer une œuvre magistrale. *Gallia nostra*, notre France! Telle que la rêvent tous les patriotes et les penseurs, c'est-à-dire les républicains, telle Moulin l'a conçue. Belle d'une beauté mâle et digne, elle est assise dans une sorte de fauteuil curule, aux lignes sévères. Elle s'accoude, à demi penchée, sur le bras droit qui soutient la tête méditative et fière, au front dégagé que pare un simple diadème.

Le visage est doux, le regard clair et lointain. Une ample draperie, qui se rattache au diadème et enveloppe les jambes de ses plis majestueux, laisse voir le torse nu, d'un modelé savant et pur, mais

point assez poussé peut-être et dont les lignes extrêmes semblent un peu trop droites. La main gauche, appuyée sur les genoux, tient élevé un long flambeau. Le bras droit est d'un dessin magnifique, l'ensemble harmonieux et grandiose.

Sur le socle on lit ces mots : *Tacet, lucet.* Oui, *tacet;* elle se tait, M. de Moltke. *Lucet,* elle brille, M. de Bismark (1).

Déjà nous devions à M. Moulin le plus beau, le seul buste de la République. Vienne le marbre de *Gallia nostra,* et nous lui devrons une saisissante figure de la Patrie.

A côté des œuvres de MM. Moulin et Mercié, il convient d'en signaler une d'inspiration au moins égale.

Assise sur les marches d'un tombeau, une belle jeune femme, tout enveloppée d'un voile funèbre, s'abîmait dans la douleur. Soudain, comme à l'appel d'une mystérieuse voix d'en haut, elle retourne la tête. D'un geste vif, elle soulève le voile qui tout à l'heure l'isolait du monde. Et de son œil grandement ouvert elle fouille le ciel. Elle interroge l'infini, elle évoque cet inconnu, vers lequel la science fait des approches timides et qu'aucune philosophie n'éliminera. Cette femme, aux pieds de laquelle de gros livres portent les noms de Descartes, Spinosa, vous l'avez nommée déjà, c'est la Pensée.

(1) Quand nous écrivions ces lignes, elle se taisait. Elle travaillait, silencieuse et digne. Elle se refaisait, se relevait sans jactance, marchait droit sans hâte, espérait sans vanité. Elle brillait de tout l'éclat de son intelligence et de sa volonté.

Soudain des Éoles malfaisants, des esprits de ténèbres ont soufflé sur ce flambeau dont la lumière maintenant vacille. Mais, puisqu'on l'a voulu, elle ne se taira pas plus longtemps, la France. Elle parlera, *Gallia nostra,* et sa parole aura du retentissement dans les siècles.

Ce tombeau, sur le mur duquel on lit : *la Révolution de* 1848, *Marc-Aurèle, Esquisses morales, Essai sur la liberté, Dante et Gœthe, Nélida,* titres d'ouvrages bien connus, est celui de cette George Sand *minor*, qui a le plus honoré, après l'auteur de *Mauprat* et l'auteur de *Corinne*, l'intelligence féminine en ce siècle : Daniel Stern. D'aucuns, sans doute, crieront à la romance. Je ne sais, pour mon compte, une façon plus ingénieuse et plus élevée de symboliser la Pensée, en pareil lieu surtout, et sous les auspices d'un tel nom. Œuvre toute spiritualiste, d'ailleurs — le grand art n'en peut inspirer d'autres — supérieure et par la forme et par la conception à l'exquise *Jeunesse* du tombeau de Regnault.

Alors qu'il la traduira, comme elle le mérite, en marbre blanc, très-blanc, M. Chapu fera bien d'y corriger cette cocasse figurine de Gœthe, qui nous semble déranger un peu la noble ordonnance du monument.

Après le sympathique et généreux écrivain que la postérité n'oubliera point, l'illustre rhéteur qu'un petit nombre regrette et dont le souvenir va s'effaçant. Bien moins heureusement que Daniel Stern, Berryer a inspiré M. Chapu. Grande statue froide et gênée, tête bourgeoise et peu sculpturale. Cette main droite sur le cœur, geste traditionnel d'une péroraison en cour d'assises, est d'un mélodrame peu adroit. Pourquoi, enfin, M. Chapu n'a-t-il pas profité sans réserve de l'avantage sculptural que lui offrait la robe d'avocat? Cette moitié d'habit noir et cette moitié de culotte sont d'un réalisme disgracieux.

Ce n'est pas le réalisme, on le sait, ni même une notion bien précise de la réalité historique ou litté-

raire qui a guidé, l'an dernier, M. Falguière dans l'exaltation de son *Lamartine*. Tel nous vîmes en plâtre l'auteur des *Méditations*, tel il nous revient en bronze. L'artiste, imperturbable, a maintenu et arrêté pour jamais son œuvre dans sa conception première, envers et contre l'assaut unanime de l'opinion. Le seul amendement qu'il ait consenti, ç'a été la suppression de l'arbre de gloire collé aux bottes du poëte. Lamartine en semble plus léger. Écoutez-le, il fredonne l'antique refrain :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.

Mais il n'en vaut guère mieux, et la présente image restera, quoi qu'en ait son auteur, le témoin irrécusable du plus faux et du plus arriéré de tous les romantismes, le romantisme élégiaque et byronien. C'est affaire entre M. Falguière et la postérité. Peu nous importe.

Combien plus exact et mieux compris nous apparaît cet *Ingres*, dont voici le plâtre et dont l'Ecole des Beaux-Arts possède le bronze, rehaussé d'or dans sa niche de marbre. Plus que personne, son auteur, le savant et correct M. Guillaume, conservateur officiel et patenté de la saine Doctrine, était fait pour traduire et non trahir le saint Michel de la ligne quand même.

Coupé régulièrement à mi-corps, émergeant de son vasistas marmoréen, tout d'Institut habillé, constellé de toute la quincaillerie réglementaire de la gloire, laid, désagréable et autoritaire comme il fut et voulut être, saluons Ingres, M. Ingres, le glacial et rébar-

batif auteur de l'*Apothéose d'Homère*. La bizarre idée tout de même qu'a eue M. Guillaume ! Il n'est qu'un classique, vraiment, pour se permettre ces fantaisies-là. Ne dirait-on pas voir à la fenêtre de sa loge, en tenue de service, le portier, pardon, le cerbère grincheux de l'art français, exhiber d'un air bourru aux visiteurs un règlement sur lequel on lit : *Parlez au concierge*, non, je me trompe : *Le dessin est la probité de l'art*. Phrase profonde comme le puits de Grenelle ou la nullité d'un diplomate. Elle a, entre autres, ce précieux avantage qu'on la peut retourner de diverses façons, comme celle, si connue, de Molière : *Belle marquise, vos beaux yeux...* sans la trouver jamais en délit de mensonge. *Le dessin est la probité de l'art*, je m'incline. Mais : *L'art est la probité du dessin* ou : *Le dessin est l'art de la probité* ou : *La probité est l'art du dessin*, etc., etc., ne sont-ce point là aussi des vérités particulièrement indéniables ?

Et maintenant, nous étonnerons bien l'honorable M. Guillaume en lui annonçant qu'il a, par son *Mariage romain*, commis œuvre de libre penseur au premier chef.

Il s'agit, cela s'entend, d'un mariage dans la Rome antique, la Rome austère et républicaine. Assis l'un près de l'autre, décents et graves dans leurs vêtements aux longs plis, les époux ne se regardent pas. Leurs yeux suivent au ciel un même rêve. L'époux, joyeusement ému, serre dans sa main droite la main de l'épousée, chaste et presque tremblante. On ne voit point là de colombes se becquetant, non plus le traditionnel flambeau de l'hyménée. Ni amours, ni mamours. C'est le mariage civil dans sa plus haute et plus religieuse expression.

M. Burty voudrait voir ce groupe dans une de nos mairies. Je voudrais, moi, que l'on commandât beaucoup moins de saints pour les églises, pas du tout même, et des copies à outrance du *Mariage romain* pour toutes les mairies de la République française.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE : M. Perraud et la tape du grand-papa. — O dieu de l'ennui! — M. Henri Cros et les *Druidesses*. — M. Marqueste et *Velléda*. — En avant la Gaule! — Que M. Injalbert nous entende! — M. Delaplanche. — Que chantes-tu, belle dame? — Vieilles Muses et vieilles lyres. — M. Soldi et la plus jolie des *Jolies femmes de Grévin*. — M. Cabet et 1871. — Pourquoi pas 1851? — Où l'on voit apparaître MM. les ducs. — *L'Année terrible* et M. de Saint-Vidal. — M. Peinte et le Prix du Salon. — *All'right!* — MM. Lafrance, Lemaire et Noël. — Ton test n'aura plus de peau! — M. Amy et le *Remords*. — Le Peuple agacé par l'ordre moral, ou Hercule enfant qui étouffe les serpents.

Là se bornera notre générosité personnelle envers la Doctrine, marque d'ailleurs irrécusable de notre esprit de conciliation. Nous nous garderons de l'étendre à feu M. Perraud, dont la posthume exposition nous offre les *Adieux* d'une famille athénienne à un réserviste d'alors. La tape du grand-papa sur la joue du Thémistocle en herbe nous a touché, jusqu'au rire. Il est des sujets inabordables à qui ne signe point : Victor Hugo. Ce gros bas-relief de marbre, cette composition d'un classique servile, que répudierait aujourd'hui le plus noué des concurrents au Prix de Rome, nous a aussi fort horripilé que le *Jour* du Salon de 1875, imposé à la mélancolieuse allée de l'Observatoire. Que le dieu de l'ennui garde bien précieusement par devers lui l'âme académique de M. Perraud !

L'énorme produit vieux grec de M. Perraud s'étale entre deux petits bas-reliefs, une Madone quel-

conque de la fabrique néo-catholique et les *Druidesses* de Henri Cros.

Nos Aristarques ont-ils cru placer là les *Druidesses* comme un repoussoir aux *Adieux* du regretté collègue? Peut-être bien, si l'on songe à l'instinct médiocre des jurys et à l'obtuse hostilité qu'on les a toujours vu déployer contre un artiste dès longtemps placé par les gens de goût fort au-dessus de tels ou tels« Hors concours» . Ils se sont, par habitude, étrangement trompés. Ce délicieux bas-relief reçoit du public la faveur distinguée qu'il mérite à tous égards. On sait l'élégance, non de convention, mais très-vivante, l'extrême finesse, parfois téméraire, qui caractérisent la manière de Henri Cros. Il les a, cette fois, poussées aussi loin que possible. Il s'est en quelque sorte servi de son ébauchoir comme d'un crayon. Avec une science exacte de la perspective, il a dessiné plutôt qu'il n'a sculpté son œuvre. Soudain, au détour d'une allée, dans un mystérieux carrefour de la forêt, trois vestales apparaissent, toutes jeunes et toutes belles de la pure beauté celtique. L'une, de sa faucille sacerdotale, coupe le gui; une autre le recueille sur la bandelette sacrée que déroulent ses mains pieuses; la troisième, au dernier plan, s'esquisse à demi voilée dans la pénombre, sévère et charmant fantôme.

Au premier plan repose le glaive et monte le lis gaulois. On retrouve de pareilles ébauches dans les cartons des maîtres. Michelet a de semblables pages, ou Jean Reynaud. Ainsi va chaque année s'accentuant l'œuvre si particulièrement originale de Henri Cros.

Pour qui se souvient de ce bronze à grands traits, une *Chevauchée au quatorzième siècle*, pour qui n'a point oublié cette adorable cire coloriée, *le Prix du*

tournoi, pour celui enfin que laissent rêveur les *Druidesses*, elle se peut résumer par ces quatre mots : visionnaire, évocateur, historien, poëte.

Qui parle *Druidesses* dit Velléda. Aussi nous plaît-il de retrouver tout auprès du bas-relief de Henri Cros la grande prêtresse, notre grande prêtresse, notre inspirée, notre Madone à nous les Gaulois, la *Velléda* de M. Marqueste. Déjà, l'an dernier, on en remarqua fort le plâtre à l'exposition des envois de Rome, et son succès dut être à l'auteur un encouragement pour le moins aussi précieux que la première médaille décernée à son académique *Persée.* Le marbre, aujourd'hui, met en son juste relief la manière élégante et vigoureuse de M. Marqueste. A demi couchée sur un de ces informes siéges de granit qu'on voit nombreux aux landes de Bretagne, court vêtue, les jambes croisées, la faucille pendue au côté, laissant aller sa lyre d'une main distraite, Velléda rêve. L'intelligence et la passion animent d'un égal feu son énergique visage. Son bras gauche est d'une suprême beauté.

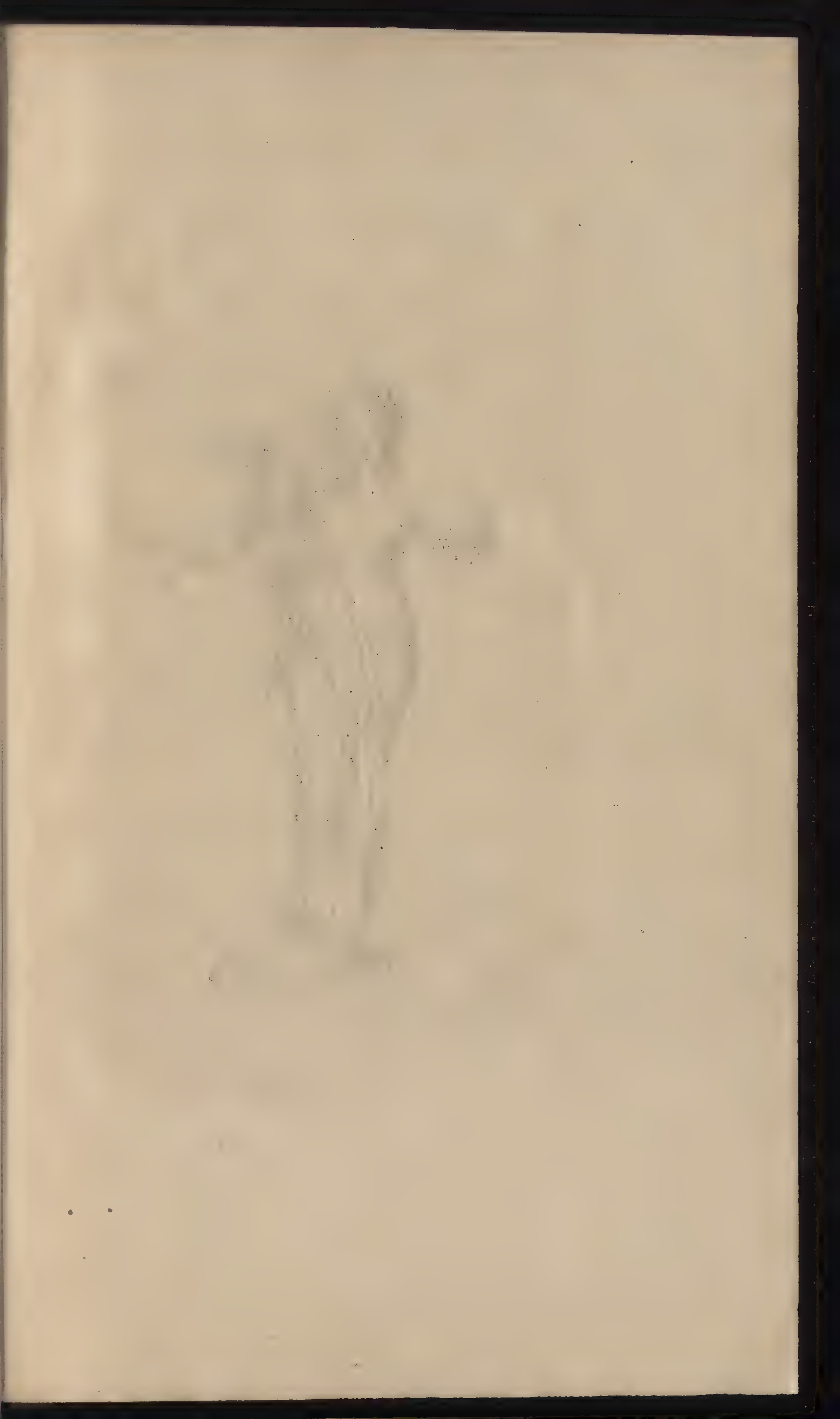
C'est une bonne note assurément pour M. Marqueste que, pensionnaire de la villa Médicis, caserné dans la tradition romaine, il ait songé à notre chère patrie, à notre chère origine, la Gaule. Et, que nos artistes le sachent bien ! si la Sculpture française, un instant tenue pour morte, a ressuscité jusqu'à ce point d'être aujourd'hui la première du monde, c'est parce que les plus grands et les plus libres parmi nos sculpteurs, s'inspirant de l'idée moderne, ont concentré leurs glorieux efforts vers la création d'un art national. Notre tradition personnelle est assez riche, que diable ! et nous y devons indéfiniment puiser sans plus recourir à ce sempiternel rabâchage gréco-

latin, où les habiles et les disciplinés peuvent trouver encore des poses plastiques, des tableaux vivants plus ou moins réussis, où les sincères étouffent. Après Velléda et les Druidesses, il est d'autres sujets gaulois dont chaque jour écrivains, voyageurs, et savants déblaient ou éclairent la voie féconde.

Que M. Injalbert nous entende! Il est parti pour Rome, il y a dix-huit mois, accompagné de tous nos souhaits, fortifié de tout notre espoir. En même temps que M. Marqueste sa *Velléda,* il envoya aux Beaux-Arts un plâtre, *la Tentation.* Haut-relief qu'admire non sans raison le public des Champs-Elysées. Certes, l'on y retrouve la si brillante exécution, souple, hardie, dramatique, gracieuse de M. Injalbert, mais aussi le beaucoup trop fidèle souvenir de *la Tentation* de Michel-Ange à la chapelle Sixtine. Attraction impérieuse vraiment et toute-puissante que celle de Michel-Ange! Il ne fallait donc pas s'y exposer, et pour cela suffisait-il de se risquer en une conception plus neuve que la biblique *Tentation?* M. Injalbert est de ceux sur qui la France a tout droit de compter. La France s'émancipe. Qu'il fasse comme elle!

M. Delaplanche, lui, est un émancipé, ou peu s'en faut. Son *Education maternelle,* surtout, lui a donné rang d'élite parmi nos plus modernes talents.

Sa *Madone* de 1876, on s'en souvient, n'avait rien de la sainte banalité traditionnelle. Bien que « son rêve extatique et chaste semblât de l'autre monde,» elle était, après tout, très-femme; et, débarrassée de certains accessoires, on l'eût facilement pu prendre pour une sœur des antiques Pudicités. Si solide et





La Musique, par DELAPLANCHE.

si brillante désormais, la réputation de M. Delaplanche le dispensera de trop se prêter aux idolâtres.

Divine ou céleste, dans le sens artistique du terme, sa *Musique*, un quasi-chef-d'œuvre, n'en est pas moins fort humaine personne. Jeune et jolie femme, aux formes exquises et souples, adorable dans son inconsciente nudité qu'accentue si bien un bout de draperie flottante, négligemment noué à la hanche; elle chante en s'accompagnant du violon. Un enthousiasme fervent, une ineffable *furia* impriment une vie intense et surprenante à son délicieux visage, à son buste qui, d'un mouvement si naturel, se renverse en arrière, à sa poitrine haletante. On nous en voudrait d'insister sur l'heureux choix de cet instrument si moderne, si féminin, si favorable à la statuaire et que notre musicienne manie avec une science si parfaite et une grâce indicible. Que chantes-tu? que joues-tu, la belle inspirée? La passion profonde ou légère, le drame ou l'idylle? Mènes-tu la ronde des Nymphes folâtres, ou le chœur des amantes désespérées? Entraînes-tu les guerriers au combat, et ton violon ne serait-il pas celui de Lérida? Ce ne sont pas des psaumes, en tout cas, qui te ravissent de la sorte, et, non plus, le transcendant Wagner. Mais encore, quelle langue parle ton chant? l'italienne, la française ou la germaine? Oberon, Hérold ou Bellini? — Je suis la Musique. Oui, elle est la Musique, comme la *Danse* de Carpeaux est la Danse, et nous comptons bien qu'on lui fera un jour quelque bonne place dans ce Nouvel-Opéra où l'on voit tant de vieilles Muses monter la garde avec leurs vieilles lyres.

La sculpture est entre tous l'art symbolique. C'est par elle, en un mot, qu'une idée simple et claire se peut le mieux exprimer dans toute sa poésie et

son entière grandeur. Tel est le cas de M. Delaplanche, et tel n'est pas celui de M. Soldi. Son idée n'est ni simple, ni claire, et surtout elle n'est pas grande. Le beau sujet, pourtant, l'œuvre superbe à dresser qu'une statue de *Paris*, l'immense, le glorieux Paris, qui, après 89, 1830, 48, 70, vaut bien la Ville Eternelle, et beaucoup plus qu'un million de messes. Ce Paris-là, synthèse énorme, les poëtes, les historiens, lui ont élevé des livres de génie, et la Sculpture, quelque jour, lui dédiera une figure colossale. Mais aussi les hommes d'esprit l'ont détaillé en une série de spirituelles brochures que tous nous avons feuilletées : *Paris-employé*, *Paris-théâtre*, *Paris-avocat*, *Paris-bohême*, *Paris-rentier*, que sais-je encore? M. Soldi a sculpté *Paris-Lorette.* On a vu cette aimable et bien faite dame parader dans maintes féeries du Bas-Empire. De nos deniers, Haussmann l'entretenait. Dans son cabaret des Tuileries Bonaparte la recevait. Ce Paris-là, c'est la plus jolie des *Jolies femmes* de Grévin. A la proue de son canot nous lisons la fière devise : *Fluctuat, nec mergitur.* N'est-ce point celle aussi des lorettes qui finissent en leur hôtel et non en l'Hôtel-Dieu? Nous vous en proposons une autre : *Incessu patuit Amanda.*

Il y a beaucoup moins d'habile métier, il y a bien plus d'art dans le symbolisme de Cabet, un digne élève de Rude que la mort nous a enlevé, cette brouillonne trop pressée toujours pour ceux-ci, point assez pour ceux-là. Une femme d'âge mûr, assise, enveloppée de la tête aux pieds en de longs vêtements de deuil, le menton appuyé sur la main, songe, les yeux dardés en terre, énergique et sombre. C'est de la sculpture à grands traits, à larges plis. Vue de face, elle est irréprochable; mais il la faudra placer

contre un mur pour masquer aux regards ce dos voûté sous un paquet d'étoffes. Sur le socle est gravé le nom de cette femme : *Mil huit cent soixante et onze.* Plus bas une étiquette : *Commandé par l'Etat.* Un bon point à l'Etat, car ceci est l'œuvre d'un artiste républicain. Mais s'il vivait, il consentirait, nous n'en doutons pas, à cet autre millésime : *Mil huit cent cinquante et un!* L'année terrible, en effet, c'est la fille aînée, directe, légitime de l'année lugubre. Comme Abraham engendra Jacob, le coup d'État engendra l'Invasion et la Commune, le crime toléré engendra l'expiation fatale. Quand la France officielle reconnaîtra ce qu'a depuis longtemps compris la nation française, quand, sur nos places ou dans nos édifices publics, apparaîtra cette songeuse désolée, avec ce nom-ci : 1851 ! la Patrie sera sauvée.

18 mai.

Au moment où nous écrivons ces lignes, des événements s'accomplissent, imprévus pour les naïfs, dès longtemps redoutés par tous les clairvoyants. Ils donnent à ces lignes mêmes une signification d'autant plus précise, une bien douloureuse actualité. Puisque la volonté souveraine de la France est ainsi méconnue, puisque son travail, qui ne fut jamais si respectable, est de la sorte inopinément troublé, pour ne pas dire plus, aurions-nous bonne grâce à nous étonner que notre volonté si peu souveraine et notre travail de simple penseur, si peu intéressants pour MM. les ducs soient, eux aussi, étrangement compromis ? Quand ces illustres politiques, ces magnifiques patriotes au cœur léger lancent leur pays (car ils ont un pays !) en de semblables aventures, que leur importe le

succès d'un Salon laborieusement préparé? Que leur importent et le labeur des écrivains et la souffrance croissante des artistes français? Déjà le nombre des visiteurs a diminué au Palais de l'Industrie. Déjà là foule porte ailleurs, plus haut sinon plus bas, sa curiosité anxieuse, si cruellement justifiée. Nous ferons comme elle, nous presserons le pas. Nous écourterons à contre-cœur cette étude que nous avions rêvée minutieuse et complète. Messieurs les artistes nous excuseront, parce qu'ils nous comprendront. Ils comprendront aussi que nous oubliions moins que jamais notre devoir de citoyen. Deux années de *Voyage au pays des peintres* leur ont prouvé combien peu nous ambitionnons le vain panache de critique d'art, combien peu nous nous soucions de proclamer des esthétiques ridicules, et combien enfin le progrès de l'art nous a toujours paru solidaire de l'idée moderne, incessamment formulée par l'histoire, la philosophie, la politique.

Notre troisième volume ne démentira donc point ses aînés, tout au contraire.

Ceci dit, je reprends ma course à travers la Sculpture.

L'Année terrible a trouvé un second interprète dans la personne d'un nouveau venu, M. de Saint-Vidal. Moins savant et moins sûr de lui-même que Cabet, il n'en mérite pas moins un sérieux encouragement. Carpeaux fut son professeur. Une ville peu artiste, Bordeaux, est son habituelle résidence; depuis longtemps il y étudie et s'exerce à bien faire, dans un milieu auquel manquent l'excitation et le perpétuel enseignement de la vie parisienne. Volonté ferme, esprit encyclopédique signalé déjà par des travaux de finance et d'art militaire, il est de ceux que la

difficulté séduit et la lutte attire. Son courage est servi par une remarquable facilité de travail et d'assimilation.

Le portrait lui est familier. Il l'enlève avec une singulière prestesse, et l'on connaît de lui plusieurs essais en ce genre qui sont des essais de maître, le buste de Moltke, celui d'Hérold, maints bustes de femme d'une intelligente et vive facture, celui entre autres de Mlle Granier. On jugera le portraitiste par le buste de Mlle de Stucklé, chanteuse, dans le rôle de Balkis, de la *Reine de Saba*. Tête étrange et d'un vigoureux caractère, bien posée, bien enlevée, bien modelée. Les épaules et les bras ont un accent superbe. Un des meilleurs bustes du Salon.

Quant au statuaire, il se révèle, plein de promesses, dans son *Année terrible*. Une femme nue, plus grande que nature. Elle s'avance, elle accourt, un étendard brisé dans la main gauche. La droite s'étend avec un geste de protection désespérée sur un enfant accroupi, blessé, hâve, agonisant, suppliant : la Lorraine. Un autre enfant, un cadavre, personnifie l'Alsace. Sur le visage de cette femme on lit l'épouvante, et son fixe regard semble affolé par le spectacle lointain d'un nouveau et peut-être plus effroyable désastre : la guerre civile. La tête est un peu trop petite, les épaules sont un peu étroites, certaines lignes trop droites. Les enfants, la Lorraine surtout, sont d'un sentiment juste et d'une heureuse exécution. Peu importe la gaucherie de certains détails : l'ensemble dénote un coup d'œil sûr, une main ferme et précise. M. de Saint-Vidal a ce qui ne s'acquiert point : l'inspiration. Travailleur énergique, il saura bien acquérir ce qui lui manque : le métier. Aussi beaucoup d'espoir se mêle-t-il à notre cordial souhait de bienvenue !

Le Prix du Salon, puisque Prix du Salon il y a, est échu cette fois à un sculpteur, M. Peinte, auteur d'une grande statue, un *Sarpédon s'apprêtant à bander son arc.* Le Prix de Florence, si heureusement décerné l'an dernier par un libre jury d'amateurs éclairés à M. Albert-Lefeuvre, avait sans doute piqué d'émulation nos dispensateurs de récompenses officielles. Ils ont par extraordinaire sagement agi en favorisant à la fin un sculpteur, et, qui plus est, un sculpteur de talent.

De grand talent, et possédant à fond toutes les ressources du métier. La physionomie très-énergique du héros est comme accentuée par cette coiffure féminine : les cheveux ramenés en un épais chignon sur le sommet de la tête. Coiffure étrange, mais qui s'explique par l'origine de Sarpédon, fils d'une Amazone. Le corps est solidement, fièrement planté. L'attitude, le mouvement, sont très-justes, très-exacts. Le dessin, sans heurts ni angles, est d'une rare élégance. La musculature est savamment traitée, sans exagération. L'ensemble est irréprochable, et le *Sarpédon* en bronze deviendra classique. *All'right !* la voie s'ouvre, large et belle, devant M. Peinte. Espérons qu'il y rencontrera des inspirations et des sujets modernes.

Non loin de *Sarpédon* voici son ami, *Achille,* par M. Lafrance. Un Achille au repos, nonchalamment assis, le pied sur son armure, laissant aller de ses mains distraites la lyre et le plectrum. Mais, dans le repos même, Achille est toujours bouillant. Voyez plutôt ce dur et irascible visage, cette grosse tête au front bas, très-intelligemment comprise aujourd'hui par M. Lafrance comme elle le fut naguère par M. Bastien-Lepage, alors qu'il s'amusait à

concourir pour le Prix de Rome. Bonne étude en somme.

Elle s'en va rejoindre dans les musées de l'État ces deux jolies femmes nues, *l'Amour maternel,* un peu romance, de M. Lemaire, et *la Méditation* de M. Noël, ingénieuse interprétation de la célèbre poésie de Ronsard :

Ton test n'aura plus de peau.

Un peu maniérée toutefois, à la manière de M. Paul Dubois qui nous paraît entraîner outre mesure les artistes de seconde main.

Parmi les entraînés nous ne rangerons point M. Amy. Ce robuste artiste n'encourra jamais le reproche d'afféterie, loin de là. Sa facture énergique va souvent jusqu'à la rudesse. Il y a exagération de force dans cette statue de marbre : *le Remords.*

Exagération de force et de mouvement à laquelle un symbolisme poncif a tout droit mené l'auteur. Elle n'est pas neuve, en effet, cette figuration du Remords par un serpent sous l'étreinte duquel un homme se débat. L'art moderne met sa gloire à répudier ces vieilles allégories matérielles, parfaitement impuissantes à traduire les douleurs morales. Le remords est dans les traits, dans le regard, le geste, l'attitude du criminel, et le génie ne s'avisera point de le chercher ailleurs. Peut-être cet homme enlacé par un ophidien représenterait-il, au besoin, le peuple horriblement agacé par l'ordre moral. Mais n'a-t-on pas déjà dans cet ordre d'idées l'œuvre célèbre de Clésinger, Hercule enfant étouffant les serpents ?

Tout cela n'empêche point qu'il y ait dans *le Remords* des morceaux admirablement traités, l'effort d'une science incontestable guidant une main ferme et sûre, la même qui a modelé cette *Tête de chien,* un des plus beaux bustes qui soient au Salon.

S'il le voulait, M. Amy serait bientôt l'un des premiers parmi nos animaliers ; mais son talent travailleur et persévérant a de plus hautes visées que nous approuvons de grand cœur. Le tout sera pour lui de dépenser sa force en des sujets opportuns.

CHAPITRE V

Sommaire : A Gustave Doré tout le Catalogue. — Pourquoi nous aimons l'amour triste. — Absurdement auguste. — *Fugit Amor!* — M. Damé. — Pour quel boudoir princier? — Des ailes! des ailes! — M. Mabille et son *Icare*. — *Namouna* et M. Voyez. — Omphale triomphale. — Clotilde de Surville en pâtisserie. — Schænewerk. — Un chat tigre de manchon. — A cette Cassandre-là, je demanderais bien la mauvaise aventure. — L'Amour menuisier. — M. Eudes et son chasseur. — M. Crauk aura de la morte-saison. — M. Ding et son *Enfant à la source*. — MM. La Vingtrie, Albert-Lefeuvre, Captier, Aizelin, Leroux. — M. Chéret et sa fontaine. — Les Italiens marbriers. — M. Genito, son « voyou » et son Verdi. — Des bustes! des bustes! — Beaucoup de pelés, peu d'élus. — MM. Etex, Barrias, Oliva. — Deux cardinaux et un maréchal. — MM. Hiolle, Guilbert, Boisseau, Caillé, Astruc, Degeorge. — Mme Bertaux et ses élèves. — MM. Baujault, Echérac, Itasse, Francia, Godebski, Latouche et Ross. — Salut à Préault! — Une tête de l'autre monde. — Sans plus de cérémonie.

Le travailleur sans frein, l'insatiable de gloire, Gustave Doré, aura désormais son nom inscrit dans tous les chapitres du Catalogue. Au salon de Peinture il a exposé à la fois un *Jésus condamné*, qui a le mérite de ne ressembler en rien à ses innombrables prédécesseurs, et une *Aube, souvenir des Alpes*, d'un effet superbe et d'une justesse vraiment scientifique.

Nous le retrouverons à la Gravure.

Il a fait son entrée dans la Sculpture. Une entrée fort remarquée, de tous très-applaudie. Son groupe, *l'Amour et la Parque*, plus grand que nature, est demeuré pour le public un centre d'attraction. Tel ou tel peut critiquer le métier, tous les artistes eux-mêmes, frappés du grand air des personnages, de

l'élégance de certains détails, en un mot, de la maëstria de l'exécution, reconnaissent et proclament en cette œuvre la main d'un artiste supérieur.

Debout, les jambes croisées, entre les genoux de la Parque, l'Amour dévide et tient aussi lâche et aussi long que possible, de l'une à l'autre de ses mains, le fil d'or de la vie. La Vieille fatale, la Vieille horrible coupe ce fil impitoyablement, bêtement, sans regarder, n'importe où. Ce n'est pas un Cupidon sot et inconscient, cet Amour-là, tout moderne. Il songe, il pense, il réfléchit, ce jeune homme élancé, un peu maigre, au front large, au regard intelligent. Il pense, et c'est pour cela qu'il est triste. Il pense, et c'est pour cela qu'il garde ses ailes éployées. Il s'indigne contre son esclavage et son humiliante fonction : aide-bourreau à perpétuité du Fatum stupide. Il guette une heure propice pour reprendre son vol. Peut-être il se dit, et nous en acceptons l'augure, que l'Amour, c'est-à-dire la Vie elle-même, c'est-à-dire la Science, finira bien par être un jour plus fort que la Mort. Ce n'est pas une vieille, la Parque de Doré. Une femme qui a été jeune accepterait-elle une semblable besogne? C'est la Vieillesse, c'est la Vétusté éternelle. Elle domine de sa taille énorme le pauvre adolescent. Ses mains sont d'un modelé terrible et saisissant. Elle est véritablement imposante en son suaire aux mille plis, des plis admirables à la Préault, simples et majestueux, notamment ceux du dos. Elle est absurdement auguste, comme l'antique Destin. En résumé, l'*Amour et la Parque* de Gustave Doré, début de maître, est une œuvre de premier ordre, d'un aspect monumental, pour laquelle nos éminentissimes et clarissimes ad-

ministrateurs feront bien de chercher une place, et une bonne, dans quelqu'un de nos édifices publics.

Autant l'Amour de Gustave Doré s'abîme en une philosophie mélancolieuse, autant celui de M. Damé s'exalte en un oubli joyeux. A vrai dire, l'Amour de M. Damé n'est pas l'amour. C'est le divin vagabond que Caprice on nomme. *Fugit Amor!* Il s'enfuit toujours, celui-là! Comme nos généraux en 1870, ce qu'il sait le mieux, c'est la retraite en bon ordre, ailes battantes, arc détendu. *Fugit Amor!* ses deux grandes ailes réglementaires ne lui suffisent pas. Fils bâtard et gâté de Vénus, il a obtenu du Père des dieux et des hommes, un capricieux s'il en fut, ces deux ailes de papillon qui lui font la tête plus légère. Déjà il s'élançait. Elle! la pauvre Elle! un instant encore, l'a voulu retenir. Elle s'est efforcée de saisir l'arc, mais lui, il l'élève au-dessus de toute atteinte. D'un geste adorable elle ramène à ses lèvres avides et frémissantes cette tête si légère, fine et moqueuse. Encore! toujours! dit-elle. Et lui : adieu! Un baiser, je crois qu'elle en aura un encore, mais combien rapide! Et puis, pour toujours, *Fugit Amor!*

C'est une chose exquise, ce groupe de M. Damé, et tout à fait digne de son épigraphe empruntée aux *Chants du crépuscule* :

> La pauvre fleur disait au papillon céleste :
> Ne fuis pas!
> Vois comme nos destins sont différents : je reste,
> Tu t'en vas!

Une chose exquise, et qui rappelle par sa facture

et sa manière les plus élégants morceaux de la sculpture galante au dix-huitième siècle.

Ils sont bien groupés. Elle est charmante, faite à ravir, adroite et gracieuse comme une fée d'opéra. Il s'enlève comme un Vestris. Mais vous avez le dessin sous les yeux. Voilà, n'est-ce pas, d'admirables contours! Pour quel boudoir princier, je vous prie, le marbre du *Fugit Amor?*

« Des ailes! des ailes! » Encore des ailes! Mais il s'agit bien d'amour, cette fois. C'est l'épigraphe, il vous en souvient, de ce chef-d'œuvre de Michelet : l'*Oiseau*. On la pourrait donner aussi à cette belle et bonne statue de M. Mabille : *Icare*. C'est bien ainsi que l'on s'imagine le fils de Dédale, à l'heure où il va s'élancer, en compagnie de son père, du haut de la tour où les enferma Minos. Rien de plus naturel et de plus enlevé. Cette statue est un prodige de légèreté savante et d'équilibre quand même. Icare ne tient plus au sol que par la pointe du pied droit. Sa jambe gauche est en plein mouvement de course; elle fait angle droit au genou. Il s'assure de la solidité du cordon auquel sont attachées ses ailes et qui passe sous ses bras. Et il part. Elles sont grandes, très-grandes, ses ailes. Ainsi les veulent la tradition et la logique, d'accord sur ce point que, lorsqu'on prend des ailes, on n'en saurait trop prendre. Grand aussi est l'orgueil d'Icare : on le voit à son front bas, d'où les cheveux poussent droit, et à son regard assuré. Anatomie excellente, mouvement juste et précis, modelé ferme, ensemble harmonieux, idée originale, difficulté vaincue, tel est le bilan du jeune sculpteur. Cela valait bien une distinction : le Jury a médaillé M. Mabille. Elle est fort décorative, cette statue. On la rêve sur une place publique, au sommet



Fugit Amor ! par Damé.



Namouna, par Voyez.

d'un monument, et je la recommande à la Société de navigation aérienne, non comme une ironie, mais comme un incessant rappel au courage et à l'espérance. L'État l'acquerra-t-il? Il n'acquiert trop souvent que les médiocres et les protégés, si nombreux parmi les médaillés.

Des cieux comme Icare, mais moins lourdement que lui, revenons sur terre, à l'Amour, puisqu'ici-bas, chez les sculpteurs surtout, il n'est question que de cela. *Namouna*, cette Imagination charmante, ce type aujourd'hui légendaire, un des plus touchants que nous ait légués Musset, a inspiré à un jeune artiste, M. Voyez, une composition toute de sentiment, et de finesse, et de très-poétique intention :

« Je suis blonde, dit-elle, et je pourrais peut-être
« Me vendre un peu plus cher avec de faux cheveux.
« Mais je ne voudrais pas qu'on pût me reconnaître,
« Peignez-moi les sourcils, le visage et les yeux. »
Alors comme autrefois Constance pour Camille,
Elle prit son poignard et coupa ses habits.
« Vendez-moi maintenant, dit-elle, et pour le prix
« Nous n'en parlerons pas. » Ainsi la pauvre fille
Vint reprendre sa chaîne aux barreaux d'une grille
Et rapporter son cœur aux yeux qui l'avaient pris.

Ainsi s'alla poser Namouna, dans une attitude coquette et suppliante, écartant elle-même le voile d'un geste pudique, et tremblant devant son maître d'un jour, d'un jour qu'elle eût voulu long comme la vie. La *Namouna* de M. Voyez n'est pas un chef-d'œuvre, mais une très-aimable promesse. On y voit plus d'une hésitation, plus d'une gaucherie, mais plus d'une élégance, et d'une délicatesse aussi.

Je sais bien que c'est encore cet universel brouillon, l'Amour — nous n'en sortirons pas — qui livra le demi-dieu Hercule à la mortelle Omphale. Mais trahit-elle si naïvement son féminin orgueil? Ainsi voit-on dans les ménageries la dompteuse crâne poser pour la galerie son pied sur le lion roucoulant. C'est aussi un vieux lion de ménagerie, votre Hercule, M. Blanchard, un toutou à crinière. Elle est bien triomphale, votre Omphale ! Il semble toujours qu'un truc va monter votre groupe dans les airs à la fin d'un cinquième acte, au milieu des feux de Bengale.

Nous pourrions continuer de la sorte longtemps encore et instruire en toute régularité le procès artistique de maint envoi. Mais, puisque nous nous efforçons d'écrire un livre, il convient de ne le pas charger, ainsi qu'un journal, de tant d'œuvres qui n'auront pas de lendemain et encore moins de surlendemain. Hâtons-nous donc, et que nos mentions désormais soient brèves comme le destin de ces éphémères !

Parmi elles, quelques-unes sont signées de noms valables et accrédités. Il était charmant, le *Saint Sébastien* de M. Gautherin, l'an dernier. Elle est charmante, sa *Clotilde de Surville,* cette prétendue dame du temps jadis, récitant ses prétendus vers archaïques à « l'enfantelet petiot, vray pourtraict de sõn père, » endormi

Sur le seyn que sa bouche a pressé.

C'est une jolie chose, sans accent particulier. Dans l'exécution, comme toujours, le désir est visible

d'étonner le bourgeois. Ces mains sont-elles aussi de « vrays pourtraicts ! » O les maigres plis à cette robe ! Les rouleaux des pâtissiers en font de semblables.

J'ai trop adoré, dans mon précédent volume, *l'Hésitation* de M. Schœnewerk, pour n'avoir pas aujourd'hui le droit de brûler un peu son *Mime dompteur*. Le singulier personnage, en singulière attitude, qui semble une gageure ou l'une des figures de cette danse nationale que l'on nomme chahut ! ou bien encore, n'étaient les jambes croisées, cette posture que les enfants appellent « à crou-crou. » Comment se tient-il, ce mime ? Là est le mystère, car vainement on cherche son point d'appui. Et les draperies sont mal arrangées, et le monstre en dressage est trop petit. C'est un chat-tigre de manchon. Retournez à vos toutes belles, M. Schœnewerk ! Quand on a tant de grâce, pourquoi chercher à se donner tant de vigueur ?

Millet a fait mieux, et beaucoup mieux que sa ronde, et plantureuse, et callipyge *Cassandre*. Elle est bien appétissante pour une prophétesse de malheur. On lui demanderait de bon cœur la mauvaise aventure, et si c'est en présentant de la sorte au public ses nombreux avantages qu'elle se met sous la protection de Pallas, comment donc s'offrirait-elle à Vénus ? Au demeurant, la plus belle fille du monde.

Bien que précieuse et surgalante, cette idée de nous montrer l'*Amour se taillant un arc dans un laurier* n'a pas dû coûter à M. Prouha un grand effort d'imagination. Il l'a traduite en une aimable statue, bonne étude, style d'école, sans mouvement. Cet

Amour-là ne taille rien du tout. C'est un gentil modèle tenant la pose d'un petit bûcheron.

Il avait pour pendant un tout jeune garçon revenant de la chasse appuyé sur son arc, et portant sur l'épaule un paquet de gibier. Bonne étude encore, très-élégante même. Elle fait honneur à M. Eudes. La tête est fine, les pieds et les jambes sont un peu lourds, et le corps, trop penché en avant sous le mince poids du gibier, jette un peu trop le visage dans l'ombre.

Entre ces deux statues, l'on en voyait une haut perchée sur piédestal, à la place d'honneur, longue, étroite, raide, comme de quelqu'un qui aurait l'habitude de dire : « C'est moi qui suis le berger de ce troupeau, » — ou bien : « J'y suis, j'y reste. » M. Crauk a décidément la spécialité des maréchaux. Ressemblance garantie. Il aura de la morte-saison.

Comme il est plus agréable et plus joli, l'*Enfant à la source*, de M. Ding, et comme il a plus d'avenir! Ce gamin nu tendant son coquillage au filet d'eau vive est quasiment parfait de grâce, de naturel, de mouvement. Lignes heureuses, juste modelé. Une de ces rares acquisitions dont il faut féliciter la Ville de Paris.

Deux œuvres naguère exposées en plâtre nous reviennent, l'une en bronze, l'autre en marbre. La première est le *Charmeur*, de La Vingtrie. La deuxième, la petite *Jeanne d'Arc*, de M. Albert-Lefeuvre. Toujours aussi ingénieux, le *Charmeur*, toujours aussi inspirée, la *Jeanne d'Arc*. Nous confirmons très-volontiers le jugement que ces statues nous ont déjà

dicté. Comme toutes les œuvres de premier ordre, elles ne pouvaient que gagner à cette fixation suprême, où hardiment elles attendent la postérité.

M. Captier, jeune artiste, très-travailleur, très-énergique, d'un talent reconnu, est l'auteur d'une *Rosée* recueillie par l'État, qui essaie çà et là d'effacer de notre mémoire tant d'achats injustifiables et pour le moins ridicules. Elle est d'une très-habile et très-nerveuse facture, cette *Rosée*. La tête est un peu vieille, et point assez naïve. Les jambes sont un peu âgées. Cette grâce parfois tourne à la sécheresse. Mais le mouvement est si juste, si correct, si heureux !

Quoique manifestant une vocation véritable pour le dessus de pendule, la *Pandore* de M. Aizelin figure parmi les bonnes œuvres du Salon. La draperie est bien traitée. La *Rachel* de M. Leroux n'a rien de fort original : elle imite et nous rappelle tant de Rachel !

Une surprise de cette exposition, ç'a été une fontaine, toute entière sculptée par un artiste de talent, chose rare en notre époque vouée aux pacotilles industrielles. Une fontaine dans le style du XVIIe siècle : elle aurait pour cadre naturel une ombreuse allée du parc de Versailles. *Le Droit du plus fort* est son sujet : deux gamins luttant à qui tendra le premier sa gorge altérée à la gueule d'abondance que leur ouvre, toute grande, un généreux dauphin. Joli, très-joli motif de décoration, auquel M. Chéret a su donner toute la diablerie possible, toute la grâce imaginable.

Se produirait-il quelque chose comme un temps

d'arrêt dans la marche envahissante des Italiens marbriers? Peut-être bien. Leur beau ciel en soit loué! Nous n'avons guère vu de leur façon qu'une *Mosca cieca,* un *Colin-Maillard* de M. Barzaghi. La statuette d'un baby en chemise : elle pourrait, tant ce linge est minutieusement cousu, servir d'enseigne à quelqu'une de ces horribles machines que l'on nomme « silencieuses, » par antiphrase.

En revanche, un Italien bronzier, M. Genito, a rempli la scène, et le public et le Jury ont ingénument mordu au grossier hameçon de son *Pêcheur napolitain.* Affreux petit gnome, bizarrement accroupi sur un rocher que ses pieds appréhendent à la mode des ventouses, les genoux à hauteur du menton, les cheveux plats collés en paquets sur le front, les paupières collées sur les yeux, les cils sur les joues. On dirait, tant sont poussées loin la patience et la minutie réalistes, le moulage sur nature d'un « voyou » du Pausilippe. Ce talent, cette habileté, ce truc, ont accoquiné la foule et enlevé les juges.

Si bien que, n'osant proclamer leur entraînement puéril pour l'abominable *piccolo*, ils ont mentionné honorablement l'autre envoi de M. Genito, un buste de Verdi, œuvre baroque aussi et visant fort à l'effet. La tête baissée, les yeux et le nez, un nez formidable, aspirant vers la terre, l'auteur du *Trovatore* semble chercher ses inspirations au fin fond d'un puits. Le modelé du front est aussi insuffisant que possible : mais il faut reconnaître à ce buste une certaine morbidesse, qualité tout italienne, d'ailleurs.

Des bustes! des bustes! il y en a, comme toujours, un bataillon, un régiment, une armée. Aussi est-ce un dur travail, et bien méritant, que de chercher dans ce tas formidable de têtes en plâtre, en bronze,

en marbre ou en terre cuite, quelque figure intéressante et bien venue.

Ces têtes, on les change chaque année, nous aimons à le croire. Et pourtant, elles sont chaque année les mêmes. Toujours dans les types féminins cette même grâce banale et arrondie, toujours les mêmes sourires niais de jeunes personnes éduquées. Du côté des hommes, toujours même solennité bourgeoise, mêmes favoris capables des classes dirigeantes, fougueux bérets d'artistes, barbes et paletots en éponge! Tout cela blanc, rouge, rose, jaune, chocolat, couleur de boue, vert-de-gris. Foule immobile, mais discordante, dans laquelle toujours le plus indulgent observateur démêlera, disions-nous, beaucoup de pelés, mais si peu d'élus.

Un des bustes les plus remarqués au Salon de 1877 est celui d'Émile de Girardin, par Etex. Cet artiste, vraiment athénien, a toujours dédaigné la crânerie échauffée, toute de convention, et le rendu mesquin des petits détails où se complaisent la plupart de nos bustiers. Il se dégage de la puissante physionomie de son modèle un rayonnement supérieur. M. Etex a fidèlement et grandement traduit cette haute et créatrice intelligence, une des dominantes du siècle, dont la vitalité exceptionnelle rend à cette heure même un si exceptionnel service à notre pays, empêtré dans la triste aventure du 16 mai.

Les deux plus vivants bustes du Salon sont ceux de Barrias : la facture en est étonnante. Celui de *Madame O...*, personne âgée, en toilette de réception intime, est un pur chef-d'œuvre. On ne peut traduire avec plus de vigueur et d'élévation un type

social bien caractérisé, et aussi « des ans l'irréparable outrage. » Celui de *Madame P. B...*, sérieuse et méditative jeune femme, est une autre merveille. Barrias est un maître.

L'Épiscopat français, ce grand Corps de l'État, a, comme l'on sait, pour photographe, Pierre Petit; pour sculpteur, M. Oliva. Ce dernier excelle désormais à rendre les physionomies sacerdotales. C'est une leçon d'histoire, à ne point oublier, que son buste du cardinal Guibert, figure d'un étrange relief, mélange fort intéressant de diplomate et de mystique. Adossé à l'une des colonnes du restaurant, poste privilégié, il a pour pendant le buste du cardinal Berardi, œuvre correcte de M. d'Épinay. Ces deux personnages seigneuriaux font avec la statue de M. de Mac-Mahon un triangle équilatéral dans lequel sans doute est inscrit, selon l'antique symbole, l'œil du Dieu qui protége leur France spéciale.

Carpeaux a eu, sur l'école moderne, une influence telle que certains sculpteurs se surmènent et se violentent pour atteindre son faire. *Carpeaux par lui-même*, est-ce le titre qu'aurait ambitionné pour son œuvre M. Hiolle ? Ambition chimérique, car ce *Carpeaux* en coup de vent procède, à en crever les yeux, bien plus de l'imitation que du tempérament.

Un excellent buste, d'un art plantureux, est celui d'une personne du monde en toilette de soirée, avec fleur au corsage par M. Guilbert. Impossible de mieux exprimer le triomphal contentement d'une femme en pleine possession de sa beauté.

Dans le même genre, signalons un joli buste de M. Boisseau. Marbre bien terminé, d'un modelé précis, et où l'heureux ajustement des dentelles donne toute sa valeur à l'opulente élégance des épaules.

Puis un buste de *Madame Astruc*, par M. Zacharie Astruc. La tête se lève dans un geste contemplatif, très-simple et très-naturel. Les bras, précieusement copiés, se groupent sur la poitrine avec un éventail à moitié ouvert. Œuvre exquisement moderne.

Nous n'en pourrions autant dire du buste vaguement ressemblant de *Madame E. Broisat*, dans le rôle de Ketty Bell, par M. Caillé. Ce lourd chapeau écrase la tête, ce lourd costume encombre la forme, sans lui prêter aucun effet de couleur. C'est du moderne manqué.

Combien est plus savamment jeté le bronze de madame F. S., par M. Degeorge. Il y a de grandes qualités aussi dans le buste de madame Krauss, en Rachel de *la Juive*, par Madame Halévy.

Les noms d'auteurs féminins abondent cette année au livret. Mille fois tant mieux; car les femmes artistes sont, pour la plupart, gagnées au progrès.

C'est donc de bien bon cœur, et pas du bout des doigts, que nous applaudissons madame Weyl, auteur du remarquable buste en bronze d'un lieutenant de vaisseau et d'un portrait d'enfant, coloré comme un petit Velasquez, — Mlle Eymard de Lanchâtre, dont le buste de petite fille est fort bien attaché; — une délicieuse terre cuite, de Mlle de Saint-Gervais; — une fantaisie charmante, de Mlle Touchais. Toutes ces jeunes filles sont élèves d'une femme de grand talent, madame Léon Bertaux, dix fois présente au Salon, sinon par son œuvre, au moins par son très-supérieur enseignement.

De bons bustes encore sont ceux de M. Ricard, le ministre mort à la peine : œuvre virile, d'une vie intense, laquelle honore bien autrement M. Bau-

jault que sa longue pensionnaire de l'an passé; le buste exact, par M. Itasse, de *M. Parodi,* l'heureux versificateur à qui Sarah Bernhardt créa une si étonnante *Vestale;* le portrait juste et fin, par M. Echérac, de *Ferdinand Fabre,* le romancier puissant qu'abominent pour cause nos gentils cléricaux; celui très-personnel, très-parlant de *Pascal Duprat,* par M. Francia, un *Honoré de Balzac,* par M. Hébert; une sculpture, comment dirai-je? une sculpture physionomiste, le *Moujik ivre*, par M. Godebski.

Nota bene. — Les bustes de célébrités telles que Philippe de Girard, Boileau, Lagrange, Monge, Ampère, Lorain et tant d'autres sont, en général, exécutés d'une façon convenable et honnête.

Deux médaillons nous ont particulièrement plu: celui de *Got*, dont les yeux rient si bien, par M. Latouche, et celui de *Camille Pelletan*, par M. Ross, non moins original et moins verveux que son très-original et très-verveux original.

Et pouvons-nous mieux terminer notre longue promenade au jardin où fleurissent les statues, que par un salut à Préault, le maître glorieux qui, si visiblement, inspira Gustave Doré. J'en atteste ce magistral bas-relief funéraire, cette tête de l'autre monde, ce sépulcral fantôme émergeant de ce linceul. Ne croyez-vous pas qu'il apparut à l'auteur de la *Parque?*

Sur ce, quittons sans plus de cérémonie les plâtres pour les toiles.

CHAPITRE VI

PEINTURE

SOMMAIRE : Où l'on revoit M. Tartufe. — Il les aime tant! — Tout cela, c'est du décor. — Debout, sans être soutenu. — M. Weerts et le capuchon lumineux. — Le pape et sa grande tenue. — M. Boulanger et son faux revenant. — Sébastien et le César de pacotille. — Le cabinet de cires de M. Bouguereau. — M. Becker et la divine menuiserie. — M. Lehoux, Saint Etienne et Thomas Vireloque. — L'État de M. de Chenevières. — M. Chartran et son Saturnin. — M. Perrault. — Réveillons-nous, monsieur Aublet! — M. Dupain. — Le mât de cocagne officiel. — Nous attendons.

« Au revoir, monsieur Tartufe, jusqu'au Salon de peinture ! » écrivions-nous au début de ce livre, alors que nous passions en revue les fabrications sculpturales du néo-catholicisme.

L'heure est venue. Nous ne voulons pas laisser languir M. Tartufe. Aussi bien le voilà au pouvoir, ce doux ami, et nous lui devons comme à tout seigneur tout honneur... Monsieur Tartufe, je suis bien le vôtre, pour ne pas vous servir.

La maison est à moi,

s'est-il écrié,

Je le ferai connaître.

Je ne sais si la maison est à lui, mais sûrement il se carre dans le Salon. Autour de lui, nombre de Dorines ne cachent ni leurs seins, ni le reste. Mais,

au rebours de leur aïeule, elles ne le détestent guère, et lui, ces bonnes chrétiennes, il les aime tant !

Oh ! depuis deux ans, la dévote milice a rudement mené les choses. Ainsi que la politique et l'enseignement, elle a envahi l'art. L'administration, riche de nos deniers, lui a ouvert la voie, et nos artistes de la décadence, qui ne sont plus guère que des marchands d'art, ont suivi le mouvement avec une vivacité famélique bien peu glorieuse, ma foi. Si clairsemées naguère, les « saintetés » se pressent dans la médiocre Exposition de 1877. Il n'est si petite salle qui n'en possède son fourniment. Elles n'en sont pas meilleures pour cela, et leur insignifiance même, leur nullité plate et souvent grotesque montre assez combien est factice cette prétendue renaissance religieuse, décor maladroit d'une irritante, mais impuissante agitation cléricale.

Décor, j'ai bien dit décor. Les plus remarquables, en effet, parmi ces toiles peintes, celles très-rares où apparaît quelque talent, ne sont que des mises en scène rebattues, des redites sans naturel, sans foi, sans émotion.

Deux des plus tapageurs, parmi nos églisiers, ont emprunté, par ordre sans doute, à quelqu'un de ces livres ineptes, connus sous le nom générique de *Vies des Saints*, leurs navrants sujets. Deux de ces ridicules scènes de thaumaturgisme et de nécromancie foraine qu'on n'oserait plus offrir au boulevard du Crime, et où s'est abaissée la propagande prétendue religieuse de nos prétendus croyants.

L'un, M. Weerts, élève du grand M. Cabanel, a choisi pour son mélodramatique pensum l'édifiante histoire que voici, et dont l'officiel Catalogue veut

bien éclairer notre ignorance profonde, mais impie : « Soixante-deux ans après la mort de saint François « d'Assise, le pape Nicolas IV, désirant voir ce saint « corps, entra une nuit dans la crypte du monastère, « accompagné seulement d'un cardinal et d'un évê- « que, de son secrétaire et de quelques gardiens du « couvent. Il y trouva le saint droit sur ses pieds, « *sans être soutenu ni d'un côté ni de l'autre*, les yeux « ouverts comme un vivant, et levés vers le ciel. Il « avait les mains couvertes de ses manches et pla- « cées devant l'estomac, ainsi que les portent les « frères mineurs... R. P. Ribadeneira, *les Fleurs des* « *Vies des Saints.* »

Un seul personnage est quelque peu réussi : le principal, il est vrai, saint François. Il est bien posé pour l'effet, et la lumière extra-céleste qui se dégage de son capuchon lutte, non sans honneur, contre la redoutable concurrence de la lumière électrique. Il n'est malheureusement que le souvenir textuel, involontaire ou non, de cette célèbre statue d'Alonzo Cano, dont la belle copie, exécutée en Espagne par Zacharie Astruc, fut tant admirée à l'*Union centrale* en 1874. Un bon point aussi à ce pauvre gardien effaré qui brandit fiévreusement sa torche. Le reste est pitoyable. Le pape, costumé comme s'il s'en allait célébrer la messe de Saint-Pierre, paraît accablé sous le poids de sa grande tenue. Les autres ne sont que des figurants, mal vêtus et affublés d'oripeaux que l'on croirait achetés à la vente d'un café en détresse. Quant à l'architecture encombrante de la crypte, nous ne la recommandons point aux constructeurs des futures caves de Bercy. En résumé, nul éclat, nulle vigueur dans cette peinture où un regard indulgent a cru surprendre une aspiration vers la forte manière de Laurens.

Un prince de la critique nous conseille de ne pas oublier le nom de M. Weerts. Qu'il se rassure. Voici ce que nous disions de ce peintre en 1875: « M. Weerts, élève de M. Cabanel (médaille de seconde classe). A-t-on récompensé la peinture, le professeur ou le sujet? Si c'est le sujet, un *Christ descendu de croix*, cela s'explique. Mais si c'est la peinture, juste ciel! »

Autre revenant, celui de M. Boulanger, élève de Delaroche, et cela se voit. « A peine échappé à son premier « martyre et à peine guéri, Sébastien (il n'était pas « encore saint) résolut, malgré les prières des autres « chrétiens, de se présenter à l'empereur et de lui re- « procher ses persécutions. Il s'introduisit dans le « palais, se posta sur l'escalier que Maximien devait « franchir pour se rendre à un sacrifice. « Maxi- « mien, cria-t-il d'une voix sombre en découvrant ses « blessures, je suis sorti de la tombe pour t'an- « noncer que le jour de la vengeance divine est « proche... »

Le Catalogue, cette fois, ne nous dit point si ce revenant-là est cueilli dans le bouquet de Ribadeneira. D'où qu'il vienne, il ne supporte pas une minute d'examen sérieux. D'abord c'est un faux revenant, puisqu'il est guéri de ses blessures. Un menteur, puisqu'il dit à Maximien : Je sors du tombeau. Un faux saint, puisqu'il n'est pas mort. Aussi, comme tous les gens qui se sentent en une situation fausse, fait-il de grotesques efforts pour sembler terrible. Pour retenir l'auréole qu'il s'est indûment appropriée, il tend pardessus sa tête le drap de lit dont il s'est fabriqué un linceul. Il roule une paire d'yeux qu'on pourrait, à la rigueur, utiliser comme lanternes d'omnibus. L'effroi de Maximien, à la vue de ce « péril social, » nous donne une triste idée de son impériale intel-

ligence, et ce César de pacotille se renversant sur son premier suivant, qui se renverse sur le second, qui sur le troisième, à la légendaire façon des capucins de cartes, nous a un instant désopilé la rate comme une circulaire de l'ordre moral.

Au bas de cette ineptie, nous lisons : *Acquis par l'État.*

Et de même au bas de cette calamiteuse fadasserie que M. Bouguereau, de l'Institut, intitule : *Vierge consolatrice.* Le courage désormais et l'expression nous manquent en face de ce cabinet de cires proprettes, correctes, nullettes, lissées, polissées, repolissées, que nous exhibe invariablement cet homme arrivé. Un mot pourtant : M. Bouguereau, un de nos plus riches fabricants pour l'exportation, n'en est plus depuis longtemps à un tableau près. Avec le prix fort respectable, paraît-il, dont nous payons cette toile, on eût encouragé une douzaine de jeunes gens. Mais M. Bouguereau est membre du Jury comme M. Boulanger, et le Jury doit bien quelque chose à ses membres les mieux pensants.

La Préfecture de la Seine qui, décidément, n'a qu'un faible souci des intentions bien connues de notre Conseil municipal, a commandé à M. Becker un *Saint Joseph.* M. Becker est l'auteur de cette toile immense des *Sept Pendus*, à l'ombre de laquelle on s'assignait rendez-vous, durant les chaleurs estivales, au Salon de 1875. Immense, et l'on s'en souvient, férocement dramatique. Toute petite et toute sage est la présente œuvre de M. Becker. Ce bon père adoptif donne une petite leçon de menuiserie à son petit Jésus, un charmant baby bouclé qui s'en revient du jardin des Tuileries de Jérusalem, et semble prêter,

pour le quart d'heure, une obéissante attention à la tactique du vilebrequin ou au maniement du rabot. Sage est la composition, sage est le dessin, sage la couleur. Tout est gentil, tout fait joujou dans cette gravure de missel où le goût de l'immense ne se trahit que par les nimbes d'or de Papa et de Fanfan. C'est si commode, ces nimbes-là. Autant de moins à peindre, autant de moins à penser. M. Becker n'a manqué, dit-on, que d'une longueur de pinceau le Prix du Salon.

Monseigneur saint Joseph en soit loué! Il a, en cette occurrence, visiblement protégé son peintre. Le Prix du Salon eût sans doute été mortel au talent qu'a montré l'auteur de *Respha* et qu'il montre, cette année encore, dans le portrait de Mlle F. B. Déjà, sous ce Prix homicide, s'affaisse le couronné de 1875, M. Cormon, qui nous ramène du sempiternel Testament une bien médiocre *Fille de Jaïre.* Quant à M. Lehoux, le couronné de 1874, s'il n'est pas épuisé, vaincu tout à fait, peu s'en faut. Chaque Salon nous le révèle plus atteint, plus malade, plus ennuyé, plus ennuyant. Une voie lui reste, la peinture comique, et sans hésiter nous la lui conseillons. Son *Martyre de saint Etienne* est une charge véritable, un peu forcée malheureusement. Ces lapideurs, gens peu convaincus, mais cagneux, et ce gros pâté d'ange, qui fait à quatre mètres au-dessus du sol de la suspension éthéréenne et des pavés lumineux à bras tendus, ne sont que lutteurs ambulants et poseurs pour le torse, engagés tout spécialement pour la circonstance. Roux et laid comme Richard III, bête et piteux comme Jocrisse, le pauvre Étienne reçoit les pavés, comme un martyr du collége les horions de ses méchants camarades. Le philosophe dégingandé, aux longues

quilles nues, sceptique de carrefour qui regarde la chose, drapé dans une camisole noire, a de faux airs de Thomas Vireloque. Si M. Lehoux en veut bien croire notre sincérité parfaite, il gagnera tout à détendre son esprit et sa manière. Mal engagé, qu'il se dégage. Quelques autres avant lui, comprenant tardivement leurs réelles aptitudes, ont eu le courage de lâcher la peinture ennuyeuse pour l'humorisme distingué. L'État de M. de Chennevières a acquis le *Martyre de saint Etienne* pour la France de M. de Chennevières.

Quatre noms encore, et nous en finirons avec les devoirs de la classe religieuse. M. Chartran, peintre de talent, a exécuté sur commande de la Préfecture pour l'église de Champigny-sur-Marne un assez remarquable panneau décoratif, *Saint Saturnin, martyr*. On y voit surtout un ange de belle allure et d'une physionomie touchante. Le dessin est savant, élégant, la couleur des plus tempérées. Faute d'idéal, M. Chartran atteint l'extrême distinction. Extrême effort d'une foi mourante.

M. Perrault a fait un *Christ au tombeau* qui en vaut bien d'autres.

M. Aublet a heureusement débuté, il y a quelques années, dans la peinture de genre. Sa *Locuste*, l'an dernier, fit assez bonne contenance devant celle du triomphateur Sylvestre. Aussi pleurons-nous amèrement sur son *Jésus réveillé pendant la tempête*. Nous croyions tenir un coloriste, et nous n'aurions plus même un dessinateur? Revenez à vous, monsieur Aublet, revenez à vous !

Élève de M. Cabanel, M. Dupain, médaillé de troi-

sième classe en 1875, pour une peinture mélodramatique, décroche cette année, à l'officiel mât de cocagne, une médaille de première, et il a failli même, comme M. Becker, enlever le Prix du Salon.

Nous avons été fort sévère pour M. Dupain en 1875. Or, notre sévérité ne trouble nullement son sommeil et ne gâte rien du tout, mais du tout à son succès. Tant mieux, car elle ne se changera point sur l'heure en un fol enthousiasme. M. Dupain a fait depuis deux ans de très-indiscutables progrès. Sa main est plus assurée, son dessin plus châtié, sa couleur plus harmonieuse, sa composition mieux entendue. Mais sa manière demeure toujours indécise, ou plutôt on se demande s'il aura quelque jour une manière à lui. Ses tableaux : le *Bon Samaritain* et le *Martyre des SS. Gervais et Protais* sont deux œuvres selon la Doctrine. La première, très-réussie, très-correcte, très-aimable ; la seconde, assez confuse. L'École ne lâche point, lâchera-t-elle jamais M. Dupain ? Le bon élève sera-t-il un maître ? Il arrivera certes, mais où arrivera-t-il ? A cette question les médailles ne répondent pas. Nous attendrons.

Très-longue était notre liste de saintetés, car elle était complète. Mais le restant ne vaut pas un coup de plume. Et tant d'œuvres nous appellent !

Chers lévites, tendres Éliacins de la peinture, vénérables restaurateurs de la foi, au prochain plaisir de nous revoir !



L'Inondation, par Roll.

CHAPITRE VII

Sommaire : Cinq fois vainqueur, M. Roll! — Ce joli mois de mai! — Un gros mufle, point risible. — Toujours premier. — MM. Guillemet et Van Marcke. — Oh! monsieur Toudouze! Oh! — M. Morot et Madame Médée. — Monsieur Ehrmann, votre plafond plafonne-t-il? — La nature panthéiste de M. Daubigny. — M. Jules Goupil, prenez garde! — M. Fantin-Latour et sa *Lecture.* — Léopold Flameng, par François Flameng. — M. Guillou. — M. Cabanel est une Monnaie! — Toujours aveugles, monsieur Falguière! — Bien coquets, vos *Fugitifs,* monsieur Glaize! — M. Herpin.

Cette année, qui entre au Salon s'arrête tout d'abord devant une grande toile, l'*Inondation*, de M. Roll. Grande, mais non colossale, car son auteur peut dédaigner les petits moyens.

Salut à M. Roll, cinq fois vainqueur et cinq fois heureux! Il a fait une belle œuvre, et cela est rare. Elle est acquise par l'État qui mérite enfin, après tant de réprimandes, un accessit de bon goût. Il a une première médaille, d'où un accessit pour le Jury. Il a failli avoir le Prix du Salon, et cela nous glorifie, nous qui, de notre autorité privée, le lui décernâmes l'an passé. Il ne l'a point eu, voilà son suprême bonheur.

Vous l'avez, en peignant, monsieur, échappé belle.

Et remerciez, croyez-moi, ce noble Jury qui vous laisse la pleine disposition de votre libre talent.

La nature, aussi bête parfois et aussi cruelle que les hommes, s'est déchaînée. Les neiges, qualifiées éternelles par les poëtes, ont fondu, comme toutes les éternités. La montagne et le ciel ont lâché leurs torrents, au joli mois de Marie, des fléaux et des coups d'État. Il pleuvait avant-hier, il pleuvait hier, il pleut aujourd'hui, il pleuvra demain, après-demain il pleuvra. Les hommes nerveux en deviendraient fous, les malheureux en sont ruinés. Plus d'obstacle, on a déboisé les monts. Sous un ciel noir, les eaux roulent, sales, et roulent. Elles éventrent les cités, elles abîment les bourgs, elles effondrent les hameaux.

Sur leur chemin qui ne marche point, mais se rue, une masure se trouve : une de ces niches à parias où un duc d'ordre moral ne logerait pas ses chiens. Elles l'envahissent, elles la submergent. L'humble toit, bientôt, seul est libre. Toute la famille s'y réfugie ; la mère, quasi folle avec ses enfants, dont un, né à peine qu'elle tient sur un bras, un autre déjà grand, un garçonnet qu'elle retient par la chemise, fiévreusement, sur sa poitrine, un autre encore qui joue, inconscient ; la grand'mère passive, ahurie, indifférente à tout et à la mort. Arrive une barque en tournée. Deux sauveurs la mènent difficilement au travers du courant furieux, encombré de débris; deux autres parias, deux vrais sauveurs en manches de chemise, sans décorations. Sur leur route, ils ont ramassé un cadavre d'homme et une paysanne, jeune encore, que l'effroi pétrifie. Il y aura de la place pour tous! Sur le toit, un homme, le mari, se penche, à demi nu, et d'un courageux effort saisit la barque, aidant les sauveurs. Un bœuf passe, nageant tout devant lui, vivante épave, maintenant au-dessus de l'eau son gros mufle consterné qui ne prête point à rire.

Telle est la scène choisie par l'auteur de l'*Inondation.* Heureusement choisie, très-heureusement, n'en déplaise aux critiques solennels qui s'en vont criant au fait divers ! En peinture comme dans les lettres, il n'y a pas de faits divers, il n'y a que des reporters. Roll n'est pas un reporter, c'est un auteur, un créateur. Dans l'*Inondation,* comme dans *Halte-là!* en 1875, comme dans la *Chasseresse* en 1876, il court la voie, résolûment moderne, de son intelligence et de son tempérament. Tout le saisissant, le terrible drame qui est en son sujet, il l'a mis dans son œuvre. Ses inondés ne sont pas des modèles. Ils ne posent pas, ne regardent point le public. Ils vivent, chacun de sa vie propre, tous ramenés à la puissante unité de l'action. Les groupes sont bien venus, les physionomies diverses, toutes comprises. Les mouvements sont justes, les nus bien traités, bien modelés, les anatomies observées. Celle du garçon que tient sa mère, à moitié renversé, par le milieu du corps, est un morceau de maître. L'eau est fangeuse, elle fait houle. Les valeurs sont exactes; la couleur est vigoureuse; la perspective est vaste. M. Roll enfin ne copie point photographiquement la nature à la façon des habiles du jour, gâtant le public et gâtés par lui. M. Roll est un sincère. Il interprète la nature, et grandement, parce que son art est grand. La place que nous lui assignâmes, il y a un an, parmi les débutants, il l'a gardée. C'est la première.

Aux côtés de Roll, deux tableaux de M. Guillemet : *les Environs d'Artemare* et *les Falaises de Dieppe.* Lui aussi, M. Guillemet interprète la nature. Son paysage est un des plus fermes, des plus largement traités qu'on puisse voir. Dans la marine, il est désormais supérieur. Il a, comme son voisin Van

Marcke, dont il faut admirer *la Source de Neslette en Normandie;* il a, comme tous les artistes de race et d'étude, ces deux qualités conjuguées, la concentration d'effet, l'unité de composition. Chaud coloriste, noble et sincère talent, encore un coup, et il aura conquis la maîtrise.

Face à l'*Inondation,* une grande toile de M. Toudouze empoigne le regard, mais ne le retient pas. Il y a un an, *Clytemnestre!* aujourd'hui la *Femme de Loth!* On ne l'accusera point de fait divers, celui-là, ni de modernisme à tous crins. Cette fois encore, je ne l'accuserai ni de talent, ni de progrès. « Son œuvre (en 76) n'était pas mauvaise, elle n'était que détestable. » Elle est aujourd'hui détestable et mauvaise. On n'imagine pas une composition plus absurde, d'où logique, valeurs et perspective soient plus absentes. Le désordre n'est plus qu'incohérence et fouillis. A la truculence de naguère, au bariolage, succède un complet effacement de couleur. Groupes et personnages, anges et mortels, sont d'une vulgarité désespérante. Et puis, que pensera de tous ces cadavres uniformément chocolatés le plus étourdi des touristes, retour d'Orient? M. Toudouze ne sait-il pas qu'une extrême variété de teintes et de couleurs caractérise tous ces bibliques pays? Mais que lui importe? Étant prix de Rome, il devait compter sur une médaille réglementaire. Elle ne lui a point manqué.

Non plus qu'à cet autre prix de Rome, M. Morot, coupable d'une grosse *Médée*, noire sur fond jaune. Il faudrait envoyer cette dame de poids au secours du *Saint Etienne* de M. Lehoux. Pas un lapideur ne résisterait à son poing victorieux. Sans doute, l'auteur nous a voulu peindre une montreuse de phénomènes,

phénomène elle-même, assise sur le devant de sa baraque foraine que nous dissimule ce flave rideau. Ces deux gentils bambins nus sont des enfants volés. Furieuse,parce que le commerce ne va pas, elle médite la suppression de ces bouches innocentes, mais inutiles. Ce sujet, bien traité d'ailleurs, était inavouable aux hommes rangés de l'Aréopage. Se fiant à la perspicacité du public, M. Morot l'a provisoirement appelé *Médée.* Et voilà *Médée* médaillée ! O jury de notre cœur !

Dans le salon carré une grande toile encore fixe un temps nos regards : *les Muses,* d'Ehrmann. « Après « leur naissance, elles s'avancent vers l'Olympe en « déployant la douce harmonie de leurs chants. Les « échos de la terre répètent leurs accents et le bruit « cadencé de leurs pas. » Ceci est un plafond destiné à la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, ce moderne Temple de gloire où aspire, comme chacun sait, tout convenable nourrisson des Muses.

Ceci est, sans marchander, de la belle et bonne peinture. La cause des Muses paraissait entendue, rabâchée, épuisée. M. Ehrmann l'a rajeunie. Ces déesses sont bien des déesses. Elles planent, légères, élégantes, idéales, dans un idéal éther. Elles sont bien groupées, et chacune tient avec honneur sa partie dans le divin concert. Le champ est vaste, la couleur est juste, le dessin noble et large. Plus on contemple cette œuvre, plus on y découvre d'admirables morceaux. Mais ce plafond plafonne-t-il autant que de raison ? Nous le voudrions voir en place pour nous en mieux assurer. Jusqu'à nouvel ordre, il nous paraît en contradiction plus ou moins flagrante avec les règles immuables d'un art qui compte parmi ses maîtres les Véronèse, les Lebrun, les Delacroix.

Tout de suite, au sortir du salon carré, deux merveilles nous frappent. Elles sont signées : Daubigny. Rarement le maître fut mieux inspiré. La *Vue de Dieppe à la tombée du jour* n'est qu'une étude, mais combien puissante ! Le ciel est nacré, transparent, d'une finesse exquise. Les valeurs, toutes les valeurs sont admirables. Éloignez-vous, l'illusion sera complète. Le *Lever de lune* sur une campagne solitaire, à la lisière d'un bois, est une page de grand poëte, simplement, sévèrement écrite. De prime abord, elle vous émeut, vous saisit, vous domine. D'aucuns, fort exigeants, diront peut-être que çà et là l'exécution est un peu lâchée. Devant une telle impression, que nous importe? Il nous semble entendre un sonnet magnifique, ou mieux encore, monter vers ce beau ciel un hymne de paix et d'adoration chanté par toutes les voix intimes et profondes de cette nature panthéiste, évoquée par un harmonieux génie.

Les deux aimables portraits que celui de cette jolie enfant, et de cette jeune femme tenant une rose à la main, charmante et chaste en sa montante robe de velours ! M. Paul Dubois décidément, s'affirme en peinture. Mais, s'il nous veut croire, il soignera ses valeurs. Dans son portrait de femme, trop nombreuses, les demi-teintes à distance mangent la lumière.

M. Jules Goupil, lui, ne s'affirme pas et tourne le dos au progrès. Son *Portrait de Pierre Véron* manque tout à fait d'accent. Où sont les plans? où les pommettes? Les deux yeux sont-ils donc si identiques toujours, si jumeaux en quelque sorte ? On ne sent rien sous cette chair molle. A voir cette tête inhabitée, on ne croirait pas que l'original y loge un des





La Lecture par FANTIN-LATOUR.

plus intarissables et des plus fringants esprits de l'époque.

La *Visite de condoléance vers la fin du dix-huitième siècle* ne vaut pas mieux. Elle n'est pas dans le style caractérisé de l'époque. Les couleurs, désagréablement choisies, ne sont pas franchement abordées. Les étoffes ne sont pas réussies. M. Jules Goupil commence à faire rond et propre.

Près de la *Visite* de M. Goupil, les *Cadeaux de noces* de M. Gonzalez. Même époque, mais non même talent. La querelle que nous faisons à M. Goupil, parce qu'il descend, nous ne la ferons point à M. Gonzalez, parce qu'il ne montera jamais. Il n'y a dans son bric-à-brac ni style, ni vie. On n'y voit que mannequins et oripeaux en trompe-l'œil. De la peinture, non, mais du papier peint. Certes, les invasions pacifiques ne manquent pas à notre France hospitalière. Après les Italiens marbriers, voici les Espagnols décorateurs. Pauvre public!

La distance est grande du métier de M. Goupil à l'art de son proche voisin, M. Fantin-Latour. Art judicieux et sincère que nous retrouvons tout entier dans une *Lecture*.

Dans un modeste appartement, deux jeunes femmes, en très-simple et presque sévère costume, sont assises. L'une est brune, l'autre est blonde. Leurs traits sont corrects et de types bien marqués. La première, accoudée sur la table, lit. La seconde, les mains croisées sur les genoux, écoute, à moitié perdue en je ne sais quelle mélancolieuse rêverie. Son visage intelligent et ferme, son attitude sérieuse et digne, ressortent nettement sur un fond clair. Les chairs sont d'une qualité rare, les tons d'une irréprochable

justesse. Une de ces blanches et franches lumières où se complaît le courageux talent de Fantin-Latour éclaire cette scène si intime, si calme, si chaste, et en accuse hardiment tous les détails, entre autres cette pincée de fleurs qui équivaut, elle toute seule, à une signature de l'auteur.

Œuvre vigoureusement honnête, alors que moisira chez les brocanteurs tout ce tas de saintetés, de nudités, de pauvretés, de folletés, la *Lecture* restera. Le Luxembourg la devrait avoir. Le Louvre l'aura.

A deux pas de Fantin-Latour, voyez ce curieux portrait! Il rappelle par son arrangement, tout de naturel et de bonhomie, certains vieux maîtres de l'école flamande. L'original n'est autre que Léopold Flameng. Le célèbre artiste est vu à mi-corps, assis devant une table et travaillant, comme le *Girardin* de Carolus Duran, qu'il rappelle aussi. La touche est large, le modelé sûr et consciencieux, l'aspect réel. C'est une œuvre de coloriste, verveuse et robuste, mais incomplète. Il lui manque cette fine crânerie, cette railleuse bonne humeur qui est la physionomie même de Léopold Flameng. Mais l'auteur, M. François Flameng, a, pour revenir à la charge, tout loisir et toute facilité. Encore un trait, un accent, un sourire, et d'une œuvre remarquable il aura fait une œuvre supérieure, une effigie non moins durable que l'original.

Bonne petite salle! Elle nous réservait une surprise. M. Alfred Guillou, le fils du fameux pilote de Concarneau, a obtenu enfin, après l'avoir tant méritée, une médaille de troisième classe pour sa toile: *Après la tempête*. C'est avec tous les développements qu'autorise la peinture, le même sujet auquel s'atta-

qua, en 1876, ce sculpteur célèbre et charmant, Sarah Bernhardt. L'ouragan brutal, ce facile et grossier vainqueur, a jeté sur la côte le cadavre d'une jeunesse, un beau garçon, l'espoir du hameau. Une femme, sa mère, se penche sur lui, désespérée. Cette œuvre sincère, voulue, a de réelles qualités. Le cadavre surtout est une étude bien comprise et bien exécutée. J'aime moins la petite sœur, un peu trop grimaçante et trop épouvantée pour son âge. La médaille de M. Guillou a un revers : élève de MM. Cabanel et Bouguereau. M. Cabanel surtout finira par porter malheur à ses trop innombrables protégés. Onze médailles cette fois pour la classe Cabanel ! Et il y a des années que cela dure. Cet homme terrible abuse, et son atelier devient une Monnaie. Quel déplorable artiste, oh ! oui ! Mais quel admirable forgeron !

Un peu plus loin, voici la *Décollation de saint Jean*, un de ces sujets tout neufs qu'enfante incessamment la féconde imagination de nos artistes. M. Falguière *pinxit*. Il ne fait pas de trop vifs progrès, notre élève peintre. Ses personnages sont bien campés, bien plantés. On reconnaît vite, à la supériorité du dessin, à la grande allure de l'ensemble, on reconnaît la main d'un maître artiste. Mais M. Falguière oublie trop que le modelé en peinture a des lois spéciales et des difficultés inconnues à la sculpture. Et sa couleur est maladroite, presque enfantine. Et ses personnages, statues peintes, continuent à garder religieusement une cécité parfaite.

On a beaucoup et justement loué ces *Fugitifs* de M. Glaize, acquis par l'État. C'était un curieux et difficile sujet que ces Athéniens, hommes et femmes,

enfants et soldats, se faisant descendre par des cordes le long des remparts, au clair de lune, pour échapper à la tyrannie d'Aristion. Un artiste médiocre y eût frisé le ridicule; M. Glaize a su garder l'accent magistral. Seulement, entendons-nous bien, ce tableau n'est point œuvre de coloriste et semble un grand fusain. Ce qu'il en faut louer surtout, c'est la noble allure, le sentiment sûr de la beauté vraie que nous révèlent tous les nus, la science indiscutable du modelé qui donne aux reliefs toute leur puissance. Mais, avant de saisir leurs cordes, les fugitifs se sont trop bien arrangés. Ils se savent trop regardés. Faute de naturel et de couleur, ils nous laissent froid.

Et de même les paysages de M. Herpin, toujours très-solides et savants, mais d'une facture trop égale et monotone.



Le Chef de l'âtre, par HANOTEAU.

CHAPITRE VIII

Sommaire : Harpignies et le jeu de patience. — Hanoteau. — Après l'eau qui rit, le soleil qui fait rire. — La lyre et la fourchette de Monselet. — Le Chef de l'âtre. — Qui n'a ses enfants dont repaistre. — Guillaumet. — L'École et ses pompes, Rome et ses rengaînes. — Une symphonie en blanc majeur. — Critique, ma sœur Anne... — Henner. — Le décapité sur un plat. — Celle-ci est nue, les autres sont déshabillées. — André Gill. — Bravo, Lesueur ! et hue Polignac ! — Gardez votre ours, monsieur Firmin Girard ! — Gare à la vogue, monsieur Jacquet ! — Mme Elodie La Villette, MM. Gosselin et Huas. — M. Humbert et son Christ. — Un repentir à la poudre de riz. — M. Amand Gautier et le Jury conservateur. — MM. Laugée, Knyff, Jacomin. — Du calme, monsieur Haquette. — L'ordre alphabétique et l'ordre moral. — M. Gervex. — Dans l'église du *High Life*. — Papas et mamans cossus. — Un sentiment religieux sous bonne escorte !

Harpignies est toujours le poëte que l'on sait. Peut-être n'a-t-il jamais mieux caractérisé sa manière ? Peut-être son écriture n'a-t-elle jamais été plus personnelle, son dessin plus ample à la fois et plus correct ? Toutefois il est, lui encore, un de ceux qui s'imposent plutôt qu'ils ne séduisent. Il y a un peu de volonté dans sa manière. L'air ne circule pas toujours dans ses paysages, et les détails y font parfois l'effet des découpages juxtaposés d'un jeu de patience.

Plus avenante et plus facile est la manière d'Hanoteau. Cette année encore, il a un fort bel envoi, le maître robuste et bon enfant de la *Mare aux grenouilles* et de l'*Eau qui rit.* L'un de ses tableaux, *le Moulin*, pourrait aussi bien s'appeler : *le Soleil qui rit et qui fait tout rire.* Au fond, le moulin, un superbe

moulin aux briques rouges avec sa roue qui tourne, et son petit pont, et ses travailleurs, et sa joie. Tracé par les voitures, un rustique chemin vous y mène. Des champs voisins, conduit par la marmaille, un troupeau revient, s'ébattant sur les talus gazonneux. O les gentils, les jolis, les dodus, les ineffables petits cochons! Accorde ta lyre avec ta fourchette, ô Monselet! Au second plan s'épanouit dans sa majesté un chêne patriarche. A travers ses branches on entrevoit un ciel bleu, d'un bleu intense, comme sera bientôt celui de la République française. L'astre, pour nous invisible, est partout présent. Il domine la scène, il inonde le paysage. Tout rayonne, tout rit, tout chante. C'est un enivrement de bien-être, une explosion de gaieté.

Tout autre et non moins remarquable est le deuxième tableau : *le Chef de l'âtre*. Ainsi s'appelle une de ces chansons simples et viriles où Pierre Dupont traduit en son rhythme saisissant les rudes labeurs et les courtes accalmies du peuple. L'âtre? Oh! c'est bien un âtre! ce n'est pas l'*atrium* d'une pompéienne demeure; ce n'est pas le foyer d'un bourgeois dirigeant; c'est l'étroite cheminée d'où monte ce filet de fumée, l'humble cheminée que vous devinez en cette misérable cabane couverte de chaume, toute basse, dont les murs ont à peine hauteur d'homme (comme l'exprime très-justement cette perspective à tort critiquée), et où sans doute l'on descend par une ou deux marchés de pierres cassées.

Ici plus de joyeux rayonnement. Un noir crépuscule d'hiver assombrit la campagne. Le chef de l'âtre, le voici :

Qui n'a ses enfants dont repaistre,
Dont il a sept ou huit à l'aistre.

Il revient du travail, sa journée finie. A l'angle de la cabane, suivie du roquet fidèle, la ménagère l'attend, et du doigt désigne le père au dernier né qu'elle tient sur son bras. Devant le travailleur marchent deux bambins très-fiers, car, pour les porter, ils lui ont pris ses lourds outils. Lui, dans ses mains, il élève tout en l'air une bambine et lui fait risette. Et puis, c'est tout. Non, ce n'est pas tout.

Sur le premier plan, toutes ces herbes à larges feuilles, toutes rongées par les poules et cochons déjà couchés dans le grossier appentis, cet arbrisseau où l'on surprend une ente inachevée attestent que le pauvre chef du pauvre âtre n'a pas le temps de soigner son pauvre jardin. Ainsi, dans ce tableau, comme en chaque œuvre de ce consciencieux artiste qui vit en communication perpétuelle avec la nature, tout a été vu, tout parle. Cette misère, cette union, cette vaillance que Pierre Dupont a si bien peintes, M. Hanoteau les a merveilleusement écrites. Et les deux poëmes, d'une égale et même langue, ont un même et égal mérite, l'élévation par la sincérité.

Entre les deux paysages de Hanoteau, une superbe toile de Guillaumet, la plus magistrale peut-être que nous ait encore donnée ce talent fécond, vigoureux, savant, sévère : *un Marché en Algérie.*

On a beau faire, on a beau dire, en peinture comme ailleurs, le talent est à la mesure du caractère. Tout jeune encore, M. Guillaumet, après de rapides succès, a lâché l'Ecole et ses pompes. Il a dédaigné la Rome officielle et ses augustes rengaînes. Il est parti, il a vu, il a senti, il a pensé. Et il nous est revenu esprit mûr, conscience éclairée, citoyen libre et grand artiste. D'autres que lui, parmi la génération nouvelle, et nous en pourrions citer de fort habiles,

ont promené leur curiosité en Afrique, en Asie. Ils nous ont tous rapporté des Orients de décor, de truc et de chic. A lui seul appartient, jusqu'à plus ample informé, l'Orient vrai, profond, vivant, sincère.

Notre Algérie même, la connaissions-nous un peu? Il nous l'apprend beaucoup. Après *le Labour* si remarqué en 1876, voici le marché arabe, une sorte de foire dans une plaine, limitée à gauche par un monticule avec son arbre solitaire et sa pittoresque fontaine. Après l'individu dans la nature, la foule. Les groupes sont nombreux, divers, et nous n'en essaierons point la fastidieuse énumération. Piétons, cavaliers, marchands, acheteurs, femmes, enfants, chacun est dans son type et chacun dans sa fonction. Les chairs ont cette variété extrême que ne devina jamais le plus médaillé de nos bibliques en loges ou de nos orientalistes en chambre. Les costumes, les physionomies, les attitudes, sont sobres et solennels, comme il convient. Le blanc domine, et si judicieusement, si dextrement manié, que l'on dirait une symphonie en blanc majeur. Cette foule est silencieuse, comme il convient encore. Et remarquez-le bien, pas un Français ne s'y mêle, pas un Européen. Nul étranger ne trouble ni ne dépare l'aspect local, strictement voulu, religieusement cherché par l'artiste. Les valeurs sont d'une rigoureuse exactitude, les plans étagés naturellement, sans effort. De l'un à l'autre l'exécution change, chaque matière a sa couleur propre, son volume et son poids. Les nuages sont limpides. L'air vibre.

Enfin, à cette œuvre où la science du géographe a si sûrement guidé la main du peintre, Critique, ma sœur Anne, ne voyez-vous poindre quelque grave défaut? Plus maligne que nous, découvrez-le. Nous attendons respectueusement votre arrêt.



Le Marché arabe en Algérie, par GUILLAUMET

Les plus nobles esprits, les grands artistes ne sont pas toujours égaux à eux-mêmes. M. Henner, l'an dernier, avait commis, selon nous, une grosse erreur que nous lui reprochâmes, un peu brusquement peut-être : sa *Madeleine*. Son talent a, cette fois, d'un coup d'aile, regagné les fiers sommets.

Sa tête de décapité sur un plat, ou si vous voulez, son *Saint Jean-Baptiste*, est un chef-d'œuvre de rendu, d'anatomie, de couleur, de ligne, de perspective. Les plans sont larges, les modelés fins. La tête est une vraie tête d'orateur, d'artiste, de philosophe. La transformation par la mort a été saisie dans sa plus haute et terrifiante expression, sans réalisme servile ni préoccupation photographique, si bien que, plus on s'éloigne du tableau, plus l'impression se décide et s'accuse, étonnante, extraordinaire.

Quant à la femme nue, à demi couchée au bord d'un lac, dans une clairière de haute forêt, *le Soir*, elle est absolument, purement belle. Qui redira ces transparences exquises, ces morbidesses étranges, ces extases de lumière, ces divins frissonnements ?

C'est la triomphante épopée de la chair, telle que la chantait le Giorgione. Dans ce Salon, où l'on ne voit guère que des femmes déshabillées, celle-là, enfin, est une femme nue.

Le paysage a des aspects d'une incontestable maëstria, mais a-t-il été vu ? Certains indices feraient croire à un paysage d'atelier. Peu importe, M. Henner a travaillé pour la postérité.

Comme nous quittions cette salle où notre halte fut si longue, un portrait nous retint : celui de l'artiste aimé qu'a récemment perdu la comédie moderne, Lesueur. Œuvre charmante et d'une verve endiablée. André Gill fait en peinture de sérieux progrès. Et ce

nous est une double joie de serrer cette main preste et vaillante, habile à évoquer les talents qui nous amusèrent, comme à fustiger les petits hommes qui nous irritent. Bravo, pour *Lesueur!* et *Hue! Polignac.*

Si l'indifférence du public est la leçon des peintres, le Salon de 1877 vaudra une année de cours à M. Firmin Girard. Il sait maintenant qu'un succès de simple curiosité, un factice entraînement ne se recommence pas. Après *le Marché aux fleurs* qui eut pour les Parisiens un attrait tout local, il eût fallu, pour retenir la foule, bien autre chose que *un Montreur d'ours à Aurillac*. Cette fois, non-seulement la vérité, mais le réalisme lui-même fait défaut. Tous les détails, choses ou personnages, sont d'une seule et même matière. On ne distingue plus ni plans, ni caractères, ni valeurs. La foule n'est que cohue. L'ensemble est d'un comique gelé. Tel croquis de journal illustré vaut mieux cent fois que cette enluminure prétentieuse. Et, pour nous résumer, M. Firmin Girard, gardez votre ours ! nous n'avons nulle envie de le prendre.

La vogue, ce redoutable écueil du talent, serait-elle en train de nous gâter M. Jacquet? Combien nous préférons la belle et franche *Paysanne* de l'an dernier à la sentimentale *Pauvrette* qu'il nous offre aujourd'hui ! Combien la robuste églogue à cette élégie de salon où l'on retrouve néanmoins les tons délicats, les fines et savantes carnations, qualités distinctives du talent de M. Jacquet ! C'est, avant tout, le *Portrait de Mme de M...* qui nous a légèrement désappointé. Certes, il compte parmi les meilleurs de l'Exposition. Mais de l'élégance naturelle à l'afféterie, de l'origi-

nalité à la distinction, au fini, au léché, la distance est courte. Je souhaite à M. Jacquet de ne la point franchir.

Laissant sur notre droite les marines toujours gentillettes de Mme Élodie La Villette, un paysage vigoureux, mais un peu lourd de Gosselin, les triomphantes *Giroflées* de M. Huas, nous nous arrêtons devant une religieuse peinture, oubliée dans notre trop rapide revue du bataillon des églisiers.

Son auteur, M. Humbert, il est vrai, ne porte pas un nom qui nous soit bien familier. Il travaille d'ordinaire dans la légende catholique, et nous ne nous rencontrons point. Il a du talent, sans passion ni originalité. Son *Christ pardonnant à la femme adultère* est l'œuvre byzantine d'un homme qui sait beaucoup.

Il a le dessin correct et la couleur assez habile, même brillante. Mais pourquoi ce Christ détourne-t-il de Madeleine son pédant et renfrogné visage? La singulière façon de pardonner! A-t-il peur d'être séduit? Peut-être. Elle ne manque pas de séduction, cette courtisane si parfaitement déshabillée! Elle vous a un fumet de boudoir, et sur sa fine peau la poudre de riz a autrement marqué sa trace que les cendres du repentir!

Saluons en passant ce beau portrait en pied d'un vieillard. Voilà du vrai plein air, et de la chaude, et de la consciencieuse peinture. Cela, et *la Sœur cuisinière*, une belle étude de nature morte à la manière flamande, est signé : Amand Gautier. Quelqu'un aujourd'hui songerait-il à contester la valeur connue et

reconnue de cet artiste militant ? Cherchez au bas de ses toiles le fameux *Hors concours* qui décore tant d'inepties. Vous ne le trouverez pas, et me direz ensuite ce qu'a jamais valu la conservatrice institution du Jury.

Le *Repas des moissonneurs en Picardie* est une œuvre naïve, bien vue et solidement rendue. Son auteur, M. Laugée, mérite un encouragement. Le vaste paysage de Knyff, les *Prairies de Lagrange*, est une de ces œuvres dont la concentration puissante retient l'imagination satisfaite dans les limites du cadre.

La superbe Bretagne du Finistère a inspiré à M. Jacomin un paysage, un *Ravin à Névez*, d'une belle ordonnance et d'une exécution vigoureuse qui nous révèlent un peintre de race.

Et nous arrivons à M. Haquette. Ce jeune artiste est déjà sorti de la foule, et quelque bruit commence à se faire autour de son nom. Bien que, par la négligence involontaire sans doute de son maître, le Grand Maître de la picturale Université, M. Cabanel, ses *Musiciens ambulants* eussent été, l'an dernier, accrochés à hauteur de frise, ils nous avaient frappé, nous et bien d'autres. M. Haquette est mieux partagé cette fois. Son *Portrait de M. V...* a les honneurs de la cimaise, et son tableau de genre, *Chez le garde*, est fort bien en vue. Beaucoup d'énergie, un rare tempérament de coloriste, mèneront loin M. Haquette, s'il étudie et s'il calme ses effets. Les mains du portrait conçu dans l'excellente manière de Bastien-Lepage, le vieux forestier qui présente à l'enfant un verre de vin, ce rustique bambin qui éclate en un rire sonore, la vieille femme , Baucis d'auberge, qui

s'esclaffe tout son soûl, ne sont-ils pas, pour tout dire d'un mot, trop ressemblants? Surprendre et réjouir la foule n'est point le dernier mot de l'art. Il faut retenir les délicats. Votre nature, M. Haquette, est, comme dirait l'auteur du *Pantagruel*, assez « naturante » pour que vous puissiez et deviez, insoucieux des tendances de nos modernes habiles, garder jalousement par devers vous cette qualité maîtresse : la sincérité.

L'ordre alphabétique, plus drôle et plus respectable que l'ordre moral, a donné pour voisin à M. Haquette un de nos plus brillants virtuoses : M. Gervex. On chercherait vainement dans toute la musique des couleurs un air de bravoure plus hardiment enlevé que *les Premières communiantes à l'église de la Trinité*. Ce bataillon de blanches gazes pressées au pied de l'autel, les ors criants, les cuivres tapageurs, les vitraux neufs, hauts en couleur, de la neuve église, les physionomies bourgeoises et fonctionnelles de l'officiant et de ses aides, vus à travers les blancs brouillards de l'encens, tout cela s'assortit merveilleusement avec les toilettes cossues et les visages satisfaits des papas et des mamans qui contemplent la jolie mise en scène, familièrement accoudés sur la balustrade du chœur. D'aucuns, tout en applaudissant l'étonnante verve du coloriste, ont regretté de ne pas rencontrer là-dedans cet oiseau rare, ce chastre, le « sentiment religieux. » O naïveté sainte! M. Gervex, l'auteur d'une *Autopsie à l'Hôtel-Dieu*, voit bien, trop bien, et il est trop sincère pour mettre en son œuvre ce qui n'est point en la réalité. Sa *Première communion* n'est pas à l'église de Plabenec en Bretagne, mais au temple clinquant du *high life*. Gais papas, mamans épanouies et

gentes demoiselles sont de la classe dirigeante, si mal dirigée. Quelqu'un aurait-il surpris par là un sentiment religieux en école buissonnière ? Vite, qu'on ferme les portes, et que, sous bonne escorte, on l'amène à M. Gervex !

CHAPITRE IX

Sommaire : Un tableau et un chapitre d'histoire. — Il y a la postérité ! — Nous sommes la postérité de 89. — Le lion de l'armée française. — Byron dans son *Child Harold*. — Il préserva la blancheur de son âme. — Ses pleureurs furent deux armées. — Le rapport du général Dumas. — L'époque immense. — Laurens a quitté le moyen âge. — A la guerre comme à la guerre ! — Un morceau qui sera classique. — Ce sont des personnes, non des modèles. — Jamais exécution plus magistrale. — On demande un bout de ruban tricolore. — Médaille d'honneur et de civisme. — Il n'est pas Prix de Rome.

« Il y a la postérité ! » s'écriait l'autre jour un écrivain de la presse républicaine, rappelant ainsi, à qui serait tenté de l'oublier, que l'on ne meurt pas tout entier.

Oh oui ! il y a la postérité, ce juge suprême et désormais infaillible ; car les siècles de publicité sont venus, et l'on ne saura plus tromper l'histoire. Il y a la postérité, espoir et soutien des vaillants, consolation des âmes honnêtes et des intelligences éclairées. Il y a la postérité qui s'appelle Hier et Demain ; car elle enseigne aux vivants ce que sera la justice de l'avenir par l'histoire, cette justice du passé.

Heureusement pour nous, bien heureusement, nous sommes la postérité qui juge, admire, vénère et glorifie les hommes de 89 ! Leur histoire est notre travail, notre leçon, notre lumière, notre foi. Sans eux, par l'écœurant spectacle que nous ont trop sou-

vent donné nos contemporains, nous aurions presque le droit de douter de la France. Mais, quand nous nous souvenons des cyniques Brumaire et des honteux Décembre ; quand se dressent dans notre mémoire anxieuse les années d'oppression, d'invasions, de désastres, les Waterloo, les Sedan ; quand, enfant de Metz, l'ex-Pucelle, nous songeons à Bazaine, soudain la Révolution nous apparaît avec son état-major de héros. Un écrivain, un orateur, un historien, nous redisent les Hoche, les Kléber, les Joubert, les Desaix... Aujourd'hui, c'est un grand peintre, c'est Laurens qui nous évoque Marceau.

Le beau, le sublime, l'unique Marceau ! A vingt ans il surgissait, vainqueur de la Bastille. A vingt-quatre, il domptait la Vendée. A vingt-sept, il mourut, vainqueur de la coalition. A Fleurus, il avait commandé l'aile droite de l'armée. Il avait défendu Verdun, il avait pris Nantes aux royalistes, Mayence aux Prussiens, et d'autres villes encore. Un rapport du Comité de Salut public l'avait nommé le « Lion de l'armée française. »

Le « lion superbe et généreux, » car, dans la guerre civile comme dans la guerre étrangère, il ne fut jamais terrible que durant la lutte. Après la bataille, humain toujours et doux aux vaincus. Il ne fusillait personne : il sauvait les femmes, les enfants et les vieillards, et les hommes s'il pouvait, jusqu'au péril de sa vie. Les plus sévères conventionnels furent ses constants défenseurs. Kléber, le héros alsacien, le nommait avec orgueil : « Mon frère Marceau. »

« Près de Coblentz, écrit Byron dans son *Child* « *Harold,* sur un coteau en pente douce est une pyra- « mide petite et simple qui couronne le sommet de

« la colline verdoyante. A sa base sont les cendres « d'un héros, notre ennemi. Mais que cela ne nous « détourne pas d'honorer Marceau! Sur sa jeune « tombe plus d'un rude soldat versa des larmes, de « grosses larmes, déplorant et enviant aussi un sem- « blable trépas. Il est tombé pour la France en com- « battant pour reconquérir ses droits.

« Courte, brave et glorieuse fut sa jeune carrière. « *Ses pleureurs furent deux armées, ses amis et ses en-* « *nemis,* et tout étranger qui s'arrête en ce lieu doit « aujourd'hui prier pour le repos serein de son âme « chevaleresque. *C'est qu'il a été le champion de la li-* « *berté, et l'un de ceux-là, peu nombreux, qui n'ont* « *jamais outrepassé la mission du châtiment qu'elle im-* « *pose à ceux qui portent son glaive. Il a préservé la* « *blancheur de son âme, et pour cela les hommes ont* « *pleuré sur lui.* »

Ses pleureurs furent deux armées... Alors que le général Marceau « brisé de fatigue, » après quatre ou cinq jours d'acharnés combats, poussait avec son ami, le capitaine de génie Souhait, une reconnaissance dans un bois, un chasseur tyrolien qui, ce jour-là, mérita bien de l'homme de Brumaire, le frappa mortellement d'une balle au bras droit. On le transporta au milieu d'un immense concours de Français désolés et d'ennemis respectueux, sur une échelle couverte de foin et de manteaux, jusqu'à la ville voisine d'Altenkirchen.

« Le transport — disent les documents authentiques auxquels volontiers nous donnons la parole — le « transport était long et pénible, par la grande cha- « leur du jour, mais les grenadiers qui le portaient « ne voulaient jamais qu'on les relevât. Au bout de « trois heures de marche, on arriva à la porte de la

« ville d'Altenkirchen. Là, il est reçu par le général
« en chef Jourdan et les principaux officiers de l'ar-
« mée. Les larmes coulent, le silence, cette expres-
« sion la plus recueillie du sentiment, règne un mo-
« ment. Marceau, souffrant beaucoup, présente un
« front serein aux alarmes et aux pleurs de ses amis.
« Il ne se plaint que d'être trop regretté. A six heures
« du soir, il est porté chez le gouverneur prussien
« de la ville ; il est très-faible et hors d'état d'être
« transporté plus loin. Cependant l'ennemi s'avance;
« le général Jourdan consent avec peine à l'aban-
« donner à sa générosité avec quelques personnes de
« confiance pour le servir... Cruelle séparation, triste
« moment ! — Cœur de Marceau, que de traits te
« percent et te déchirent !... A neuf heures du matin,
« le général Haddick vint le voir et lui témoigna
« combien il était affecté de son accident. Il lui offrit
« ses services et lui envoya de suite son chirurgien
« pour le traiter de concert avec les nôtres. Le gé-
« néral Kray en fit de même, ainsi que le prince
« Charles. Tous les officiers généraux et autres s'em-
« pressèrent à venir le voir et à lui marquer leur
« haute estime et leur douleur.

« Mais rien n'était plus touchant que les attentions
« et les regrets du vieux et respectable général Kray.
« Il resta longtemps près de son lit, la tristesse
« peinte sur le visage. Il lui serrait les mains et
« cherchait à nous consoler. Il vint le voir après sa
« mort et accompagna son corps jusqu'auprès de
« Neuwkied. Les corps de hussards de Blankenstein,
« et de Hasso, qui avaient le plus souvent combattu
« contre lui vinrent surtout le voir, leur douleur était
« vive et leurs vœux aussi sincères que ceux de ses
« amis. Mais il l'avait senti d'abord : il fallait mourir.
« Il parla à tout le monde d'un grand sang-froid avec

« cette douceur, cette affabilité qui lui étaient si na-
« turelles... Il souffrit tout avec le courage le plus
« calme. Il parlait à ses amis de sa mort comme d'un
« moment heureux et facile à passer. Il les conso-
« lait lui-même..... Le 5e jour complémentaire de
« l'an IV (30 septembre 1796), il dicte ses dernières
« dispositions et les signe. Un moment après, il ne
« parle plus que de soldats, de batailles, de sa retraite
« de Lunebourg. Il éprouve des étourdissements d'o-
« reilles et veut se lever. A trois heures du matin, il
« revient à lui, il reconnaît le général autrichien Els-
« watz, lui dit son nom, lui donne quelques ordres
« et retombe dans sa faiblesse. Un moment après, il
« s'agite beaucoup, et enfin son pouls se perd, les ex-
« trémités de son corps se glacent. A six heures du
« matin, ses yeux se fixent et se ferment : il est mort.

« Son corps reste entre les mains des Autrichiens
« qui l'entourent et sont saisis, à cette vue, de respect
« et de vénération.

« Approchez, vous tous qui ne le connaissez pas, et
« entendez son éloge de la bouche même de ses enne-
« mis. Voyez avec quel étonnement ils contemplent
« le sabre qui leur était si redoutable, ce bras percé,
« cette tête décolorée, qui soutinrent si bien les armes
« et la gloire de sa patrie. Français, Autrichiens,
« subalternes, supérieurs, tous pleurent ce vaillant
« héros, moissonné à la fleur de son âge, après avoir
« survécu à tant de combats. — Fait à Altenkirchen,
« le 5e jour complémentaire. »

Pouvait-il être de la catastrophe un récit plus dramatique, plus héroïquement simple, plus poignant que ce textuel récit, tout entier de la main d'un homme qui se connaissait en bravoure et en héroïsme, le père de l'auteur de *Monte-Christo,* le grand-père

de l'auteur du *Demi-monde*, le célèbre général Dumas. Et maintenant, fut-il aux temps les plus légendaires de l'antique humanité une plus merveilleuse et plus triomphale mort? Fut-il jamais au ciel des braves et des chevaliers une gloire plus idéale, un pareil demi-dieu? Époque immense qui enfanta de tels hommes et leur donna de tels adversaires! Ainsi, après quatre ans de combats, l'Europe admirait et respectait la jeune Révolution. Et il se trouve aujourd'hui, parmi ses héritiers en France, un essaim de renégats, un troupeau d'insulteurs! Petits sots et grands drôles!

Donc M. Laurens a, cette fois, réalisé le vœu que nous avaient souvent inspiré ses magnifiques tableaux d'histoire. Il a laissé là, pour un temps au moins, le Moyen Age et la Renaissance. Il est entré par la force acquise, talent mûr, maître de soi, dans l'âge et dans l'idée modernes. Et, dans cet âge, il a choisi l'épopée révolutionnaire. Et, dans cette épopée, sa plus grandiose page peut-être, ou la plus touchante : *la Mort de Marceau*.

Dans une petite chambre, chez le gouverneur prussien, le général est étendu, mort. A la guerre comme à la guerre! Le lit de parade est une simple couchette recouverte d'une courtine à petits ramages, en étoffe puce, à demi cachée sous un manteau d'un rouge écarlate, aux tons riches et puissants. Sur cette pourpre funéraire se détache le corps de Marceau, boutonné dans son uniforme de hussard, ceint de son écharpe rouge. Derrière la couchette se dresse un paravent dont la couleur jaune dorée prête au catafalque improvisé un relief harmonieux et singulier. Deux officiers français, deux chirurgiens sont debout à la tête du lit. L'un sanglote, penché sur le dossier. L'autre, mâle figure, bien marquée au cachet de l'époque,



La Mort de Marceau, par J.-P. Laurens.

se raidit et rentre ses larmes. Auprès du lit, sur un fauteuil, est assis le général autrichien Kray, un des plus illustres vaincus de Marceau, en tenue de campagne, enveloppé dans un lourd manteau, chaussé de grandes bottes. Sa tête nous est à demi cachée par le bras droit qui la soutient, appuyé sur le genou. Il pleure l'étonnant, le poétique adversaire qui le grandissait à ses propres yeux. Ce personnage, à lui seul, est un chef-d'œuvre, et, comme d'autres l'ont déjà dit, son modelé sculptural sera bientôt classique.

On sait la science incomparable et si souvent prouvée avec laquelle M. Laurens traite le cadavre. Il l'a, ici, déployée tout entière. Il y a bien sous cet uniforme un mort et non point un dormeur, ni un mannequin. Beau de toute son historique et proverbiale beauté, le visage de Marceau, par un art suprême, porte encore la trace de ses récentes et terribles souffrances. Sa droite gantée du gant de bataille tient le sabre nu, « un sabre nouveau pour venger notre défaite! » qu'il demanda pour toute récompense et toute indemnité à la Convention, après la chute de Verdun. Devant ce mort imposant, attendrissant et glorieux, devant ses frères d'armes qui pleurent, devant la généreuse douleur de leur propre général, tous les officiers autrichiens s'arrêtent, brusquement saisis d'admiration et de respect. Ils entrent un à un par la petite porte du fond, et chacun, dès le seuil, se découvre. Ils sont nombreux déjà et bien pressés dans l'étroite chambre. A leur tête, l'archiduc Charles, un des plus renommés généraux de la coalition, un des plus brillants tacticiens de la vieille école, s'incline et songe, devant cet enfant du peuple en qui s'incarne le génie de l'ère nouvelle, salué à Jemmapes par le poëte de l'Allemagne, le clairvoyant Gœthe. Si pressés qu'ils soient, ils ne se bousculent et ne se gênent point.

Chacun a son attitude, sa physionomie bien caractérisée. Ce sont des personnes, non des modèles. Chacun médite et s'émeut à sa façon, tous sont frappés de la même terreur sacrée. Et tous, dans quelques heures, accompagneront le mort triomphant jusqu'aux avant-postes français, et la bataille pour un instant cessera, et les canons des deux armées tonneront en l'honneur du « lion » Marceau.

Ce tableau magnifique est mieux qu'une apothéose, c'est une transfiguration. Jamais le dessin de Laurens n'a été plus ferme et plus soutenu, jamais son ordonnance plus parfaite et son exécution plus magistrale. Peut-être lui pourrait-on reprocher à lui, le coloriste sévère et sobre, certains effets de couleur un peu risqués, celui du paravent, par exemple, et du manteau rouge. Mais le temps les amortira et les fondra dans la religieuse harmonie de l'ensemble.

M. Laurens a soigneusement évité toute apparence de déclamation, toute complicité mélodramatique et théâtrale, et nous l'en félicitons sincèrement. Toutefois, un petit bout de ceinture tricolore, discrètement entrevu, aurait-il déparé *la mort de Marceau?* Un peu de sentiment eût-il affaibli l'austère épopée ? Nous ne le croyons pas. Mais qu'importent toutes ces minuties de critique, désormais puériles ? Le suffrage universel, aussi juste en art qu'en politique, a reconnu et proclamé de suite en cette œuvre non-seulement une des gloires incontestables de la moderne école, mais encore une des plus nobles pages d'histoire qu'ait inspirées l'immense, l'éternelle, l'invincible Révolution française.

Aussi, vient-elle à son heure. Sous la dictée souveraine de l'opinion, le Jury a décerné à M. Laurens

une Médaille d'honneur, qui est aussi une médaille de civisme.

Et maintenant, bonnes gens de l'École, agneaux de la Doctrine, geignez, bêlez, pleurez tout votre soûl! M. Laurens n'est point un Prix de Rome.

CHAPITRE X

Sommaire : Je dis l'esprit. — Le bisaïeul des ordres moraux. — Le labeur de la Terre. — Ils n'étaient que des figurations passagères. — Cinq ans, quelle carrière! — Mélancolique, puis atrabilaire. — Au nom de qui? — Voilà le massacreur. — La prescription de l'horreur? — M. Mélingue. — L'habit bleu barbeau et l'Être suprême. — Le suave Merda. — Une tête rapportée. — Cette œuvre est un signe des temps. — M. Maignan et le continuateur d'Hildebrand. — Encore Mons Tartufe. — M. Alma Tadéma et son *Audience chez Agrippa*. — M. Motte et son *Samson chez Dalila*. — Il y a Michelet, il y a les croque-notes. — Les pompeux et les pompiers. — M. Cabanel et sa provocation au bâillement. — Que dirons-nous des mythographes? — MM. Leroux, Priou, Guay, Henry-Eugène Delacroix. — Neuville et sa *Bataille de Forbach?* — Est-ce là que nous avons fait les prisonniers de Detaille? — M. Berne-Bellecour. — Dupray et notre monde militaire. — M. Léon Couturier.

L'histoire ou plutôt l'esprit de la Révolution a dicté à un jeune homme, qui sera bientôt un maître, une des œuvres les plus retentissantes de la présente année.

Je dis l'esprit, car l'épisode choisi est le début même de la Contre-Révolution, la tragique entrée en scène du bisaïeul de tous les ordres moraux qui ont sévi sur notre France depuis quatre-vingts ans, le fondateur de la dynastie : *le Dix thermidor*.

Je dis l'esprit, car il suffit d'un coup d'œil pour se bien assurer qu'un sentiment viril a guidé la main de M. Lucien Mélingue et que son parti est celui de la Révolution. Le choix même de la Mort de Robes-

pierre est un acte de courage, à en juger par l'émoi qu'il a causé chez les critiques assermentés de la conservation sociale. « Un homme, s'est écrié l'un « d'eux, un homme dont le nom seul ranime et ral- « lume tant de justes haines devrait être longtemps « encore écarté de l'art. La prescription de l'horreur « n'est pas encore écoulée pour lui, la terre n'a pas « fini de boire le sang qu'il a répandu, le temps n'a « pas cicatrisé les plaies vives qu'il a ouvertes dans « tant de familles. » Ce labeur si long et si méritant de la Terre, depuis quatre-vingts ans occupée à boire le sang répandu par Robespierre, ces plaies vives intercostales dont ce monstre taillada tant et tant de familles, nous plongent, je l'avoue, en une gaieté vraiment inestimable au milieu des irritations et des tristesses que nous infligent les Thermidoriens de 1877. Étonnez-vous donc des lenteurs qu'a si longtemps subies chez nous le progrès politique, alors que de telles naïvetés sont couramment écrites par des gens d'une éducation distinguée et d'un talent reconnu !

« Comme Danton, écrivions-nous en 1864 (1), avait « séduit l'imagination de Michelet, peu favorable au « sec Robespierre, ce dernier a envahi l'œuvre de « Louis Blanc où Danton ne joue qu'un rôle très-ef- « facé...... Certes, Louis Blanc a fait œuvre de cou- « rage et de génie en purgeant la mémoire de Robes- « pierre de toutes ces légendes odieuses et sottes qui « bercèrent notre enfance. Une longue erreur de l'his- « toire avait personnifié en lui la Terreur, comme si « la Terreur se pouvait attribuer à qui que ce soit. « Personne ne la créa, tous la subirent, et quelques « natures basses l'exploitèrent. A voir cet effrayant

(1) *Silhouette de la Révolution*, 1864.

« tourbillon qui soulevait, élevait, puis rejetait au
« loin les hommes, peut-on dire que la Révolution
« même appartint à tel ou tel? Tous, ils n'étaient de
« l'idée souveraine que des figurations passagères, des
« moules vite brisés. La Terreur, ni prévue, ni cal-
« culée, fut un effort désespéré contre des dangers
« à outrance : la multiplicité des traîtres provoqua
« celle des suspects, et la Révolution, assaillie par
« tous, pour faire place nette autour d'elle, frappa
« sur tous. Quant à Robespierre, il tomba si peu
« pour avoir personnifié la Terreur que son dernier
« combat fut livré contre elle. Il tient une très-
« grande place apparente dans le drame; est-ce à dire
« qu'il en fut centre ou pivot? Guère plus, selon
« nous, que toutes les autres figurations passagères.
« S'il fournit une si longue carrière (cinq ans, en ce
« temps-là, étaient une longue carrière!), c'est qu'il
« fut soutenu par un idéal plus élevé que celui de ses
« contemporains, pour la plupart aimables compa-
« gnons d'Épicure. Si Marat fut le soupçon de la
« Révolution, Robespierre, individualité sobre, ascé-
« tique sans trop de rigidité, plus ouverte au senti-
« ment que les jansénistes, en fut la vertu; et ce n'est
« pas là un mince mérite, ni une petite originalité
« devant l'histoire. Cette originalité-là lui remplaça
« en partie celle des idées, car Robespierre, disciple
« modèle, fut Rousseau en parole et en action. Son
« éloquence a les qualités et les défauts de la forme
« boursouflée du Maître : ses discours, qui durent
« produire un grand effet sur les Assemblées de
« l'époque, sont des sermons sur les textes du *Con-*
« *trat social* et du *Vicaire savoyard*. Pourquoi vou-
« lut-il, par un fâcheux cumul, incarner aussi en sa
« personne la logique, qui n'est point le souci de
« Rousseau, la logique, cette arme quelquefois lon-

« gue, mais toujours étroite, et qui, comme la ligne « droite, ne porte que d'un point à un autre ? Erreur « déplorable lorsqu'elle dégénère en système, elle « l'induisit en des apparences tranchantes et dicta« toriales, elle le jeta dans l'abstraction creuse et « dans la raison d'État, ce mensonge criminel, qui « dressa l'échafaud des Girondins et des Dantonistes, « et décréta l'exécrable loi du 22 prairial. Nous « répudions aujourd'hui que, grâce à l'éloquente « défense de Louis Blanc, nous comprenons mieux « Robespierre, nous répudions l'injuste pamphlet « de Merlin de Thionville, mais nous en retenons ce « passage qui d'ailleurs confine à nos propres idées : « L'histoire de son tempérament est une grande « partie de son histoire : il fut d'abord mélanco« lique, il finit par être atrabilaire. — C'est pour« quoi il manqua de chaleur et d'absolue sincérité « dans le cœur. C'est pourquoi, appelé à se maintenir « au-dessus des instincts infimes, il échoua en face des « aspirations supérieures qu'il pressentit sans pou« voir les arrêter en lui. Sa proclamation de l'Être « Suprême, où il chercha son point d'équilibre contre « la Terreur et par laquelle il donna sa mesure comme « les Hébertistes avaient donné la leur par la déesse « Raison, est sans doute le dernier mot religieux « et social de 93, non le nôtre. La seule force de Ro« bespierre étant dans sa parole et sa seule garan« tie dans sa réserve habituelle, il ne pouvait que suc« comber le jour où, s'essayant enfin à dévoiler ses « actes, des clameurs ameutées étouffèrent sa parole. « Et quand Henriot le supplia d'accepter l'appui des « forces matérielles, il recula, parce que le principe « d'action lui était inconnu. Sa fameuse réponse : « *Au nom de qui?* nous frappe par sa noblesse, mais « nous étonne. Cette réponse est d'un individualiste

« et, si Robespierre eût cru encore à la fraternité, « pourquoi ne l'appelait-il point à son aide? Il aima « mieux tomber, mais avouons qu'il tomba gran- « dement. »

Sans doute trouvera-t-on un peu longue cette citation personnelle; mais jamais nous ne laisserons tranquillement passer à notre horizon tous les clichés dont Basile infecta l'histoire, et que répètent, sans les contrôler, à la masse ignorante les sceptiques lettrés.

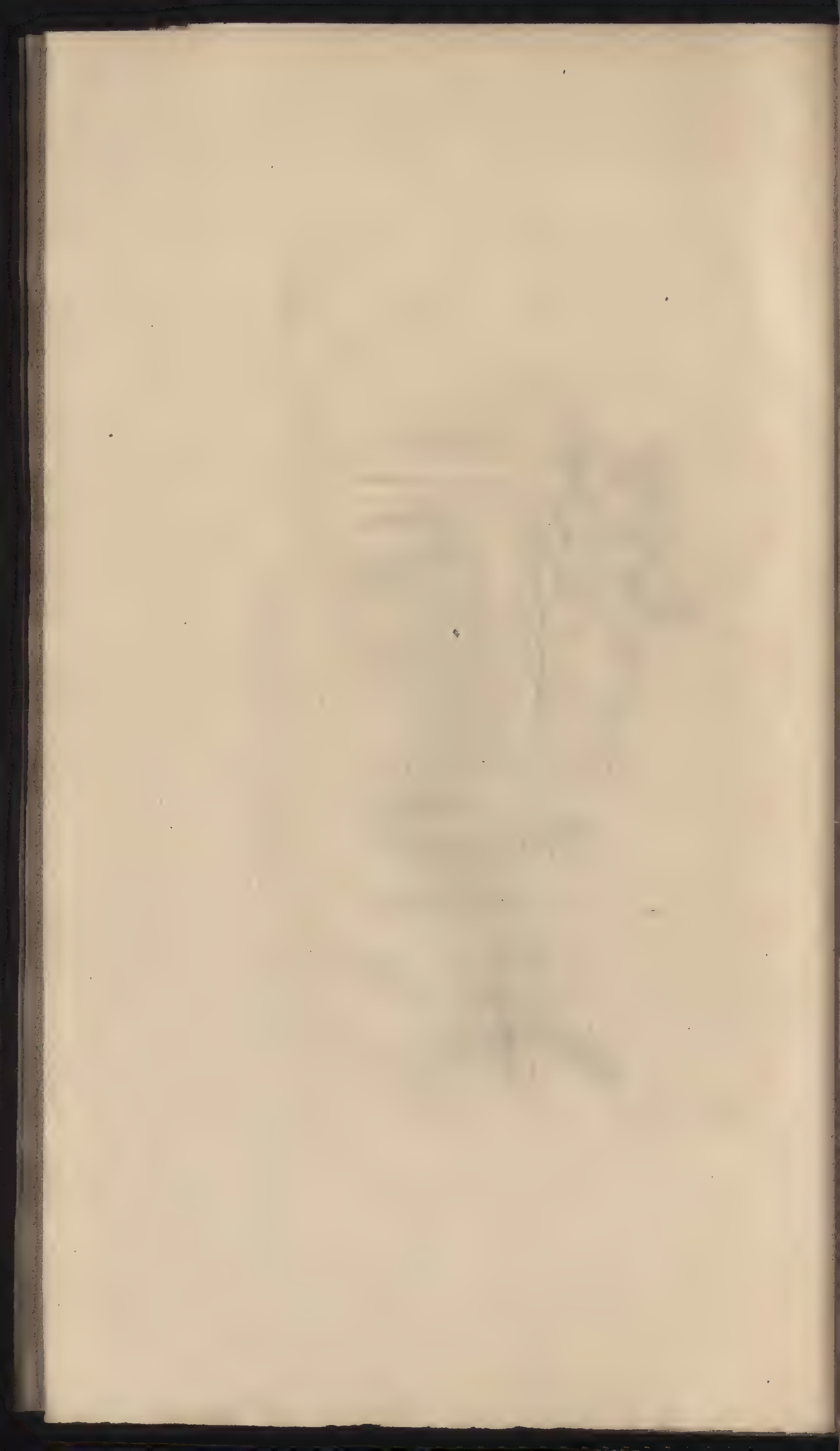
Tel est l'homme. Voilà le massacreur que, sur la foi des Jérémies de la réaction, l'on traite comme un simple Bonaparte. Que vient-on nous parler d'une « prescription de l'horreur » pour ce vertueux sectaire, pour ce logicien désintéressé? Demandez-nous en donc une pour vos Inquisitions, vos Saint-Barthélemy, vos Dragonnades, vos fleuves de sang dont la source est à Brumaire, l'embouchure à Waterloo, la source à Décembre, l'embouchure à Sedan, vos Trestaillon, vos Terreurs et Communes blanches, vos.... que sais-je encore? Et nous ne vous l'accorderons jamais.

Donc prenant pour objectif de son vigoureux talent le *Dix thermidor*, et dans cette inglorieuse journée un épisode à la fois le plus dramatique et le plus inglorieux, la Mort de Robespierre, M. Mélingue a été deux fois inspiré. Nos modernes incroyables lui ont fait bonne réclame comme à Bonnat, et le Jury a dû bien récompenser ce que le public avait bien remarqué, puis bien admiré.

Certainement, l'œuvre de M. Mélingue se serait passée de toute coïncidence et de tout concours. Elle



Le Dix Thermidor, par Lucien Mélingue.



est par elle-même assez supérieure, assez vitale pour forcer le succès.

La composition est très-juste, le groupement très-heureux. La victime, Robespierre, occupe le centre de la scène, et la domine. On l'a transporté sur cette civière, que voilà toute tachée de sang, dans la salle d'audience des Tuileries. On l'a étendu sur une table, joli meuble de Boule dont ce quasi-cadavre a un peu dérangé le tapis vert. Les cartons, l'encrier, les papiers, qui naguère la couvraient, gisent à terre pêle-mêle, sauf un carton bourré de pain de munition moisi, servant d'oreiller à Robespierre. « Il était, dit « Louis Blanc, sans chapeau et sans cravate ; son « habit bleu de ciel entr'ouvert, — le même habit « qu'on lui avait vu à la fête de l'Être suprême ! Il « laissait voir sa chemise ensanglantée ; il avait une « culotte de nankin et ses bas rabattus retombaient « jusque sur ses talons. » Alors entrèrent pour le regarder curieusement, et surtout pour l'insulter, un tas de gens, armés pour la plupart, des soldats de l'ordre, de l'ordre du jour. A leur tête brillait d'un noble éclat l'ex-garde constitutionnel de Louis XVI, le gendarme Victor Merda, digne de ce nom suave, que l'histoire, vraiment trop prude et dégoûtée, travestit en Méda ; pour tout dire, l'assassin de Robespierre, celui qui, sans grand danger, lui avait fracassé la mâchoire d'un coup de pistolet. Il était bien content, ce Merda, car il flairait l'épaulette à franges d'or. M. Mélingue l'a représenté dans la joie de son triomphe, les mains sur les hanches, se penchant sur la tête du mourant pour mieux contempler son ouvrage, et lui criant : « Sire, Votre Majesté souffre? » — ou bien : « Il me semble que tu as perdu la parole, » — et autres choses fort spirituelles que les camarades répétaient. — « Lui les regardait fixement. »

Ce regard fixe, chargé d'un pardon méprisant, cette agonie stoïque, M. Mélingue les a rendus avec une énergie sans pareille. Son Robespierre étendu, massacré, sanglant, impuissant, faisant face aux insulteurs, vous saisit, vous étreint. Son visage sanglant, broyé, terrible et résigné, vous poursuit et vous hante. Les aboyeurs sont bien campés, bien rassemblés, sans confusion, et aussi sans exagération ni mélodrame. Leurs physionomies sont bien du temps. L'illustre Merda, qu'un artiste médiocre eût tourné à la charge, est dans l'œuvre de M. Mélingue très-simplement traité, fort naturel, d'autant plus émouvant.

Mais là ne fut point toute la scène, là n'est pas tout le tableau. « Furent amenés, dit encore Louis Blanc, « par des gendarmes Saint-Just, Dumas, Payan, et « à peine les eut-on conduits dans l'embrasure d'une « croisée, où ils s'assirent en silence, que des misé- « rables faisant écarter les personnes qui cachaient « Robespierre à ses amis s'écrièrent : « Retirez- « vous donc, qu'ils voient leur roi dormir sur une « table comme un homme ! » Saint-Just avança la « tête, et son visage, plein de sérénité jusqu'alors, « exprima le déchirement de son cœur. Dumas pa- « raissait absorbé dans une rêverie profonde. Payan « avait un air moqueur et souriait amèrement. » C'est ce moment précis qu'a choisi M. Mélingue. Dans l'embrasure d'une croisée, à la droite du spectateur, le groupe des prisonniers est superbe. Saint-Just, un peu trop beau peut-être, dans son habit bleu barbeau trop bleu, laisse bien voir sur ses traits si connus et fidèlement retracés la déchirante émotion que lui prête l'histoire. Payan, le chapeau de feutre noir sur la tête, les bras et les jambes croisés, vêtu du légen-

daire costume des conventionnels en mission, ceint, comme ses compagnons d'infortune, de l'écharpe tricolore, est superbe d'énergie et de dédain. Je voudrais bien savoir quels pensers amers traversent la méditation suprême de Dumas.

Robespierre se présente obliquement au spectateur, d'où un raccourci, l'un des plus admirables morceaux de dessin que depuis longtemps nous ayons rencontrés. Au demeurant, le modelé de M. Mélingue est si large et si ferme que, vus à une certaine distance, tous les personnages prennent la grandeur nature. La tête de Robespierre est un peu grosse, peut-être, et semble, par la position du corps, la tête d'un décapité placée sur le corps d'un autre décapité. La retouche est facile, je pense. Que M. Mélingue la fasse et qu'il accentue légèrement les traits de Saint-Just, et il aura, ou bien peu s'en faut, écarté tout reproche de son œuvre harmonieuse et puissante, dès maintenant supérieure.

Le *Dix Thermidor* est pour nous, comme *la Mort de Marceau*, une merveilleuse page d'histoire dans le style moderne, le style définitif de la vérité scientifique. C'est mieux qu'une œuvre remarquable, c'est, comme l'on dit, un signe des temps, un gage d'espérance et d'avenir. De tels exemples, s'ils sont suivis, engageront la génération nouvelle dans une voie féconde et glorieuse. Ils relèveront vite et haut la dignité de l'art français, si singulièrement compromise par tant de métier clérical, d'aplatissement doctrinaire, de japonisme mercantile et d'impressionnisme gâteux.

Ce n'est point à la Révolution française que M. Maignan demande ses inspirations. La Papauté

seule, et même la Papauté infaillible, paraît avoir toutes ses amours. Sans doute on le remarque à Rome, et nous voulons croire qu'une faveur suprême attend sa foi.

L'an dernier, il nous représenta le pape Alexandre recevant l'amende honorable de l'empereur Barberousse. Cette année, ayant pris pour texte de son homélie nouvelle ce qu'on appelle l'*Attentat d'Anagni,* il nous montre le pape Boniface VIII dominant de toute sa mise en scène Nogaret, le légiste de Philippe le Bel, Sciarra Colonna et les proscrits Gibelins. Il a brossé une apothéose de cinquième acte à ce farouche continuateur d'Hildebrand, qui fort heureusement, se brisa contre l'énergie de Philippe le Bel. Très-rageur, ce Boniface! il mourut d'une infaillibilité rentrée, et depuis nous eûmes de ses nouvelles par Dante, qui le rencontra dans l'enfer des Simoniaques. Mons Tartufe avait réussi à enrichir la légende catholique d'un soufflet infligé par Colonna à ce « maître des empereurs et des rois. » Mais, au jour levant de l'histoire, ce soufflet s'en est allé rejoindre ses innombrables aînés au gouffre des pieux mensonges.

M. Maignan nous a simplement offert un Boniface, en soutane blanche, foudroyant ses adversaires de sa bénédiction. Bien que très-inférieur au *Dix Thermidor,* l'*Attentat d'Anagni* est l'œuvre d'un homme de talent. Il y avait moins de mélodrame et partant plus d'effet dramatique dans la composition de l'*Amende honorable,* d'ailleurs ordonnée par un texte précis.

Œuvre de talent encore, et cette fois même de grand talent : *une Audience chez Agrippa,* de M. Alma Tadéma. Toujours aussi érudit, il s'est montré plus artiste que dans ses précédentes résurrections de la

Rome antique, plus vivant, partant plus vrai, plus historien. Tout au contraire, M. Motte, dont les *Prisonniers de guerre sacrifiés à Baal* ont fait sensation, s'est montré cette fois plus érudit que vivant dans la scène biblique de *Samson et Dalila*. Malgré tout l'effort dépensé, malgré d'inappréciables qualités, en dépit de la justesse des poses et des attitudes, ses personnages trop nombreux semblent pétrifiés, sous leurs costumes et sous leurs armes certifiés conformes.

On ne saurait trop encourager les studieux, les penseurs tels que MM. Motte et Alma Tadéma, et M. Emile Lévy qui nous a, dans sa *Meta sudans*, bonne composition, quoique d'école, soulevé un coin du voile jeté par les siècles sur le monde romain. Ils aideront puissamment le précieux travail de la science moderne. Et sans doute ils nous débarrasseront à la longue des solennelles inepties classiques, ou des plates niaiseries de la peinture de genre. Mais qu'ils y prennent garde ! Il y a deux éruditions, celle de l'esprit et celle de la lettre. Il y a celle qui ressuscite vraiment les races et les siècles écoulés. Il y a celle qui les empaille. Il y a l'artiste, et il y a le compilateur. Il y a Michelet d'une part, et de l'autre tels croque-notes que nous pourrions citer, si nous étions un peu méchant, ou s'ils en valaient tant seulement la peine.

Après les génies créateurs, après les croque-notes qui sont encore bons à quelque chose, il y a les pompeux (en argot d'atelier les pompiers), les rhétoriciens, les échassiers, les classiques, les vides, les creux, les ennuyeux. Général en chef : M. Cabanel.

Par le sujet qu'il a cru traiter : *Sextus Tarquin courtisant Lucrèce*, son tableau principal appartient

au genre historique. Par l'exécution, à la classe de tragédie Népomucène Lemercier, et de tragédie mal jouée, par des amateurs quelconques, à la Tour d'Auvergne. Cette Lucrèce, avant la pose, s'est fait coiffer ce matin chez le barbier du coin, dans son quartier Bréda. Ce Sextus est un gandin sans conviction. Une seule chose vous déride un peu dans cette provocation au bâillement, c'est l'immense métier de tapisserie qui représente la vertu de Lucrèce. Au demeurant, rien de plus froid et de plus pauvre. Et comme nous remercions les placeurs administratifs d'avoir si bien tout disposé pour la mise en pleine lumière de cette haute nullité !

On en pourra tirer tout au plus une chromo-lithographie pour les journaux de demoiselles. Et pourtant, voyez ! un membre de l'Institut a ses abîmes, tout comme le cœur d'une femme ! Qui dirait que ce bon *Portrait de Mme M**** est du même M. Cabanel ?

Des mythographes, nous n'avons grand'chose à dire cette année. Ils ne sont ni brillants, ni nombreux.

M. Priou est de tous le plus vivant. Son *Éducation des jeunes Satyres* est une page amusante, toute de verve et d'entrain, d'un modelé fort énergique, de couleur un peu bruyante.

Cette dernière critique, fort légère d'ailleurs, nous ne la pouvons faire à M. Hector Leroux. Comme ses blanches *Vestales*, ses blanches *Danaïdes* ont la pâle couleur. Élégies touchantes, d'un ravissant dessin qui se passerait si bien du concours d'une insuffisante palette !

Latone et les Paysans, de M. Guay, est une fort heureuse interprétation d'une des plus jolies *Métamorphoses* d'Ovide. La couleur est harmonieuse, les

valeurs sont justes. La déesse est une des plus aimables et des plus chastes nudités du Salon. Le paysage est plantureux, la composition d'un naturel et d'un goût parfaits.

Quant à M. Henri-Eugène Delacroix, son *Prométhée* ne vaut pas mieux que ses précédents envois. C'est du mauvais décor, sans mesure ni distinction. Cela veut être truculent, cela n'est que turbulent.

Et, comme l'an dernier, nous terminerons notre chapitre d'histoire par quelques mots sur les peintres militaires.

Neuville tient toujours la tête. Il n'a point retrouvé cette fois encore l'unité de composition, la concentration puissante qui valut un tel succès à la *Dernière cartouche*. Son épisode de la *Bataille de Forbach* n'en est pas moins une page fort émouvante. Il y règne une confusion qui est la confusion même de la lutte: un désordre terrible, que l'on peut prendre, en somme, pour un effet de l'art. Il y a dans cette entre-tuerie féroce, dans cet acharnement fou de deux peuples, deux voisins qui « se canardent » à cinquante pas, sur leur chemin de fer commun, il y a une antithèse épouvantable, magistrale. On devine à travers les nuages de poudre, derrière ces fenêtres, dans cette maison éventrée, les Allemands exaspérés. L'élan, la *furia* de nos soldats est admirable. Ils se ruent à la mort. Ce tableau vous retient, vous rappelle. On en reçoit une impression prompte, profonde et durable. Conclusion : Vivent les États-Unis d'Europe!

Est-ce dans ce combat que nous cueillîmes les quelques prisonniers germains offerts en tardive con-

solation à notre patriotisme par M. Detaille, dans son *Salut aux blessés*? Je ne crois pas. Ces quelques prisonniers-là, que nous voyons défiler sous bonne escorte, courtoisement salués par nos généraux, échurent, n'est-il pas vrai? aux armées de la République, non pas plus vaillantes que celles de l'Empire, mais autrement menées, la France s'en souvient. Toujours exact, toujours fidèle, M. Detaille, et toujours ses compositions nous préparent d'excellentes gravures. Son progrès, sensible il y a un an, ne se dément pas. Il fait de plus en plus vivant, et ses Germains satisferaient l'anthropologiste le plus grincheux. Cela montre; du reste, combien il a vu de près nos ennemis durant la campagne de 1870.

Depuis la mise en scène si heureuse de son *Coup de canon*, mise en scène dont les figurants sont à peu près immobiles, M. Berne-Bellecour ne se rattrape point. Le mouvement du drame lui va médiocrement. Dans la *Mort du sous-lieutenant Michel, tirailleur de la Seine*, les personnages sont plus agités qu'agissants. La composition est forcée, les effets sont manqués, la perspective est inexacte.

Quant à Dupray, il s'est décidément fait une place à part, une supériorité véritable. Neuville est un lyrique, Detaille écrit des comptes rendus. Dupray est le romancier, le physionomiste par excellence de notre armée. Nul mieux que lui n'en sait distribuer les masses, distinguer les groupes, diversifier les individus, varier les fonctions et les aspects. On peut, dans chacune de ses toiles, détacher des scènes, cueillir des épisodes qui garderont, hors de l'ensemble, tout leur intérêt. Ses perspectives et ses va-

leurs sont très-heureuses. Il a, entre tous, le sens de l'action, le sentiment du pittoresque.

Et ses tableaux de 1877 : *Grandes manœuvres d'automne* et *l'Artillerie légère, à Metz, allant prendre position*, donneront à nos futurs historiens la plus juste et la plus précise idée du monde militaire de notre époque.

En face de ces talents établis et cotés, se dresse un talent nouveau, M. Léon Couturier. Sa *Corvée d'eau* est une très-remarquable peinture. Cinq ou six pauvres diables de mobiles s'en vont chercher de l'eau à un puits, en pleine banlieue parisienne, sous le feu de l'ennemi. Très-sobre, très-concentré, bien distribué entre les divers personnages, l'intérêt dramatique de cette œuvre est très-grand. Observation juste, métier solide, composition savante : avant peu M. Couturier aura rattrapé ses aînés.

CHAPITRE XI

SOMMAIRE : M. Vuillefroy et le *Souvenir du Morvan.*— MM. Yon, Winter, Willems, Emile Vernier, Saunier. — A travers un bocal bleu. — Les animaux de Vayson. — M. Schenck.— Cela devient une scie. — M. Texier. — M. Ronot, son bohême, et l'État.—Monsieur Schreyer, mettez tout cela sur le compte de Sedan!— M. Sargent. — Gardez-vous du procédé, monsieur Renard. — M. Philippe Rousseau. — A la crevette! elle est bonne! à la crevette! — MM. Bergeret et Attendu. — M. Rapin. — Ah! que de douces voix dans les bois! — M. Rizo et son Ève apprivoisée. — L'éternelle femme nue de M. Lefebvre. — M. Louis Collin. — Il est brun comme la nuit, elle plus blonde que l'aurore. — Amants plus tard, aujourd'hui amis. — M. Gustave Colin. — M. Paul Colin. Les amoureux d'Yport. — M. Benjamin Constant.

Notre promenade, ce matin , a débuté par une des œuvres les plus vigoureuses du Salon : *Souvenir du Morvan*. Sur une bonne grosse route bourguignonne, tout ensoleillée, qui longe un bois, s'avancent d'un pas délibéré, droit sur le spectateur, de bons gros bœufs, de bonnes grosses vaches, roux, robustes, remuant gauchement leur lourde masse. Il a fait en peu d'années de bien rapides progrès, M. Vuillefroy, et son talent très-personnel a vite gagné la maîtrise. Rarement voit-on lumière plus gaie et plus heureusement distribuée, valeurs plus exactes, rapports plus harmonieux. N'étaient quelques fautes de dessin, le *Souvenir du Morvan* compterait pour un indiscutable chef-d'œuvre. M. Vuillefroy remplace Troyon et rappelle Rembrandt.

Tout en courant, nous saluons les paysages de

Yon, toujours si fins, si légers, sous des ciels un peu lourds, un joli portrait de femme par Winter, très-distingué, très-juste, avec des mains superbes. Nous reconnaissons dans le tableau de genre *Aux armes de Flandre* la naïveté, ou mieux la fidélité d'interprétation, la noblesse et la simplicité, de nos jours trop dédaignées, qui assignent à Willems un rang honorable à la suite de Terburg.

Émile Vernier nous revient avec un excellent paysage, et une plus excellente marine. Cet artiste méritait mieux qu'une mention honorable : il a les qualités qui fixent aujourd'hui la vogue : exactitude, netteté, précision. Il les exagère même. Sa forte manière manque un peu de souplesse et d'onction. On le voudrait un peu moins savant, un peu plus poëte, mais on ne lui pourrait demander plus d'équilibre et de vigueur.

M. Saunier nous attire, et nous cherchons où diable il a pris son remarquable et bizarre paysage? à Asnières tout bonnement. Il voit bien, quoique trop bleu. On croit regarder la nature à travers un bocal de pharmacie. Mais alors pourquoi les voiles sont-elles si blanches quand tout est si bleu ?

Les animaux de Vayson, bien décidément, sont irréprochables. Ses chiens de berger, et aussi les moutons qu'ils gardent, ont cette qualité première qui manqua, dit-on, à la plus célèbre des juments, la vie, et avec la vie le mouvement. Ils se baignent, ils jouent, ils aboient, ils broutent, ils bêlent, tout cela si gentiment que nous leur souhaiterions un plus large espace, un paysage moins étriqué, un air plus libre.

Si M. Washington, dont voici les algériennes peintures, a le tort d'ailleurs irrémissible de n'être pas personnel et d'imiter Fromentin qui imita tout

le monde, M. Schenck a pour nous un tort bien autrement grave, c'est de s'imiter lui-même, avec une soumission et un enthousiasme désespérants. Ses paysages, ses plantes, ses animaux auvergnats ne le cèdent en fausseté à aucun de leurs alpestres prédécesseurs. Cela devient une ritournelle, une manie, une scie. Le retour impitoyable de ces paravents décoratifs provoquera, si l'on n'y veille, chez quelque spectateur trop sensible, une attaque de nerfs fort inutile.

M. Texier a fait de l'*Etang de Ruffigny* (*Morvan*) une jolie petite étude, très-poétique, très-observée, qui nous remet en mémoire, par certaines naïvetés d'exécution, les paysages des vieux maîtres.

Beaucoup plus prétentieux et moins agréable est son voisin, M. Ronot. Ayant voulu représenter la colère des Pharisiens contre un aveugle guéri par Jésus-Christ, il a groupé maladroitement quelques laids personnages, uniformément costumés, qui montrent le poing et hurlent des injures avec un ensemble automatique à un piteux gringalet. On dirait une meute de marchands de bric-à-brac s'acharnant sur un pauvre bohème qui leur a soustrait une épingle. Ce devoir d'école a été acquis par l'État.

M. Schreyer, né à Francfort-sur-Mein, prendra, s'il le veut, en pitié notre critique, et la mettra sur le compte de Sedan. Mais devrions-nous, ô douleur! ô désespoir! passer à ses yeux pour un vulgaire chauvin, nous ne pouvons tenir ses *Bachi-Bouzouks en Bulgarie* pour autre chose qu'un bariolage déraisonnable, indigne d'une réputation bien commencée. Pour la première fois, M. Schreyer figure dans un



L'Automne dans les bois de Cernay, par Rapin.

Salon de Paris, après avoir figuré parmi ses assiégeants. Sa rentrée n'est pas triomphale. Toute Lorraine et toute Alsace à part, nous l'attendons à meilleure épreuve.

M. Sargent, élève de Carolus Duran, a profité des leçons du maître et nous promet un bon portraitiste. C'est en effet une œuvre digne d'attention que le *Portrait de Mme W...* L'arrangement est des plus heureux. Il y a là un nœud de ruban, un collier fort coquettement posés. La couleur est vigoureuse, mais insuffisant le modelé. Retenez le nom de M. Sargent.

Et que M. Renard ne laisse point oublier le sien ! Ce n'est pas le tout d'avoir eu, comme l'on dit, un beau départ, il faut soutenir l'allure, sinon l'accélérer. Le portrait d'homme que nous offre aujourd'hui ce jeune artiste, bien que très-appréciable, ne vaut pas celui de *la Grand'Mère*, qui mérita l'an dernier les honneurs du Luxembourg. Victime de son succès, il se répète un peu lourdement. Son modèle, par exemple, cligne le même regard que la précédente aïeule. Au lieu d'une manière, s'il n'y prend garde, M. Renard n'aura qu'un procédé.

M. Philippe Rousseau a peint de meilleures natures mortes que son *Déjeuner*. La fidélité, la franchise magistrale de son rendu s'abaissent un peu et tournent à la photographie. Il est d'ailleurs cette année fort distancé par un très-jeune rival, un peintre prodige. Paris, dès la première heure, s'est extasié devant les deux toiles de M. Bergeret. Il y avait en permanence attroupement devant ses *Crevettes* qui voisinaient dans le salon carré avec les *Muses* d'Ehrmann. Ç'a été plus qu'un succès, un retentissement, et les

fanatiques de s'écrier : Chardin Bergeret! Il est impossible vraiment de mener plus loin « l'illusion, » cet « idéal » du genre, et de faire plus vivante nature morte.

« A la crevette! elle est bonne! » la crevette de M. Bergeret. Ses anguilles vous glisseraient dans la main. Ses huîtres ne craignent qu'une concurrence, celle des parcs de M. Attendu, un artiste toujours en progrès dont l'envoi, *Huîtres* et *Café*, ne diminuera point la solide et franche réputation. S'il est une concurrence aux superbes faïences de M. Bergeret, ne la cherchez pas à la manufacture de Sèvres, tant bénie qu'elle soit. Ses fruits, savoureux et veloutés comme ceux d'Apelles, tenteraient l'éhontée convoitise des moineaux francs. Enfin voilà M. Bergeret découvert, divulgué, lancé à toute vapeur sur le chemin de la gloire et de la fortune. Et il est d'âge, notèz-le bien, à décorer les salles à manger de tous les richards du continent.

Autre talent, autre succes, moins bruyants, mais plus enviables. Il s'agit de M. Rapin, et de son *Matin*, et de son *Décembre dans les bois de Cernay*. Pour cet artiste, entre tous sincère, le Jury de 1877, comme celui de 1875, a dû suivre et frapper en médaille l'éclatant arrêt de l'opinion. Nulle peinture plus fraîche, plus délicate, plus exquise, plus vibrante. Il n'y a point de nymphes en ces bois. On les sent pourtant, on les devine. Et l'on entend le frôlis de leurs robes, et les chuchotements de leurs amoureux mystères. On ne voit pas d'oiseaux en ces bois, et pourtant la feuillée abrite leurs nids, et l'écho nous apporte leurs chants. Les arbres s'entrelacent et conversent. Il y a entre eux intimité, accord parfait, harmonie profonde. Ce vieux refrain, ou, comme



Daphnis et Chloé, par Louis Collin.

dirait l'auteur des *Contemplations*, cette vieille chanson du jeune temps :

Ah! que de douces voix
Dans les bois
Solitaires,

murmure longtemps à notre oreille ravie. Aucun maître, je l'affirme, aucun ne possède à un tel point cet art unique: animer le désert, faire parler, rire, pleurer, chanter la solitude. M. Rapin est un penseur, un poëte.

Ce n'est pas sur les verts gazons ou la mousse diaprée du bois de Cernay que vous surprendrez au détour d'un rêve *l'Indolence*, de M. Rizo. Elle a, cette Ève apprivoisée, pour paradis terrestre, un boudoir des Batignolles. A quoi songe-t-elle, étendue sur ce divan? A rien. Elle pose consciencieusement, elle se montre. Elle s'est déshabillée pour la circonstance. Elle exhibe à tout un chacun sa nudité point divine, mais de modèle humain, très-humain. N'importe, c'est une jolie étude et de chairs et de modelé. Monsieur Rizo, rappelez-vous Athènes, votre patrie, et oubliez votre maître, M. Cabanel !

Rien n'est plus beau que le nu, soit; mais rien n'est plus chaste et pur que la beauté vraie. Banal axiome qu'ignorent nos gens de métier. Je ne vous proposerai point en exemple l'éternelle femme nue de M. Jules Lefebvre, de plus en plus fade et fardée, molle et incorrecte, qu'il intitule un jour *Vérité* ou *Rêve*, un autre *Madeleine*, et cette fois *Pandore;* mais,

s'il vous plaît, la *Chloé* de M. Collin. Rien de plus charmant, de plus suave, rien de plus chaste. Dans un splendide paysage d'été, Daphnis est assis sur un tertre: une ceinture de peau de chèvre couvre ses reins. Debout sur le chemin, près de Daphnis, naïvement appuyée sur lui, Chloé apprend à jouer de la double flûte. C'est sa première leçon, à en juger par les gestes et l'extrême attention de Daphnis. Les yeux baissés sur l'instrument, elle est toute à son musical essai. Elle a laissé, pour être plus libre de ses mouvements, glisser de ses épaules sur les jambes de Daphnis un simple voile bleu, toilette unique de la pauvre bergère. Il est brun comme la nuit, elle est plus blonde que l'aurore. Il est hâlé des pieds à la tête. C'est un dénicheur d'oiseaux, un coureur de bois. Sans doute elle vit près de sa mère, et rarement s'éloigne du foyer natal, car, ineffablement blanche et rose, elle semble n'avoir essuyé jamais ni les morsures de l'air, ni les brutales caresses du soleil.

C'est une enfant, cette Chloé, une adolescente à peine, la sœur jumelle de cette *Innocence* qui valut, il y a un an, au sculpteur Albert-Lefeuvre le prix de Florence. A-t-elle quinze ans? tout au plus. Certes, il promet à l'amour une femme de choix, le ferme et savant modelé que voilà. Mais l'amour n'a, pour l'instant, rien à voir en cette affaire. Leurs têtes se touchent, leurs lèvres ne se cherchent pas. Demain, au printemps prochain peut-être, ils seront amants. Ils ne sont aujourd'hui que tendres amis. Déshabillée non pas, mais nue comme l'éternelle beauté, nue comme la candeur suprême, la *Chloé* de M. Louis Collin restera l'une des plus éblouissantes pages du jeune art moderne.



Route d'Yport, par Paul Colin.

Y a-t-il quelque sort heureux attaché au nom de Colin, qu'il porte *l* double ou simple ? On le peut présumer, car, après *Daphnis et Chloé*, voici deux beaux paysages signés, l'un : Gustave Colin, le *Passage* (Espagne), et l'autre : Paul Colin, la *Route d'Yport*.

Le premier est l'un des plus hardis, des plus francs du Salon ; la couleur locale, le pittoresque, en un mot la personnalité du paysage espagnol est saisie avec une étonnante justesse. La montagne est à son plan, l'air circule, et l'eau court dans le vallon.

La *Route d'Yport* est une belle large route, au travers d'un gros bois épais de ces arbres bien portants qu'engraisse le riche sol de la Normandie. Deux amoureux de campagne la suivent au petit pas, entrelacés, à l'heure bénie du délassement et des doux propos. Dans le ciel tourmenté, un de ces ciels de superbe effet qui annoncent aux experts voyageurs le voisinage de l'Océan, la pleine lune perce la masse flottante des nuages. Elle inonde de sa blanche lumière et la route et les arbres, et les amoureux qui nous apparaissent, comme en un féerique décor, dans un rayonnement électrique. Là-bas, au détour du chemin, éclate dans l'ombre un phare modeste aux fenêtres d'une auberge hospitalière.

Ce très-beau et poétique paysage, de noble style et d'exécution sévère, qui atteste les incessants progrès de M. Paul Colin, aurait pu, aurait dû être placé sur la cimaise. On l'a juché à mi-chemin du paradis, et le désordre souvent calculé de cet arrangement administratif, qui ne favorise que les hommes de Jury et d'Institut, lui a imposé l'écrasant voisinage de deux portraits à sensation : les *Portraits de Mmes B. C... et J. R...*, où M. Benjamin Constant a déployé toute

la verve de son facile talent, tout le brio de ses riches étoffes et de ses mobiliers somptueux, mais auxquels il préfère, avec nous sans doute, sa vigoureuse page de drame historique : *l'Entrée de Mahomet II à Constantinople.*

CHAPITRE XII

SOMMAIRE : Carolus Duran et le *Portrait de Mme L..* — Ne glissez plus, monsieur Bonnat. — Le voilà bien, lui! — Le petit bourgeois, pour faire suite au petit caporal. — Après Bonnat, Chaplin. — Le duc Prudhomme. — Déjazet de la peinture. — M. Bastien-Lepage. — Voilà de l'art honnête! — Dût le ciel de l'Opéra crouler! — MM. Baudry et Delaunay. — Amende honorable à Ribot! — Les dynasties de la peinture. — Dubufe I, II, III. — Bravo, monsieur Wencker. — Mlle Valentino. — Mme Madeleine Lemaire. — MM. Émile Lévy, Cormon, Amand Laroche, Cartellier, Henri Haro, Lionel Royer, Poncet, Alphonse Hirsch. — Gros malins que nous sommes. — On a tout dit sur Meissonier. — Dumas avant l'Académie, Dumas après. — Son ironie a le sommeil léger. — Un trait, un seul. — Mais n'ayons souci.

De Benjamin Constant à Carolus Duran, le chemin n'est pas long, et, puisque aussi bien le hasard nous y convie, traversons ensemble et prestement la galerie des Portraits.

Nous ne pouvons que nous répéter sur le compte de Carolus Duran. Après le portrait d'*Emile de Girardin*, par lequel il montra fort amplement qu'il peut être le peintre vigoureux des personnalités viriles, il est revenu à ses grands triomphes, la femme, ou pour mieux dire la dame de haute volée, et l'enfant. Son *Portrait de Mme de L...* ne diminuera point sa brillante renommée. Il a, comme à plaisir, accumulé dans cette œuvre toutes les difficultés du genre, et il les a toutes vaincues. Tapisseries à ramages, velours magnifiques, dentelles exquises, soieries à pleine main, étoffes rutilantes, on ne vit oncques pareil feu d'artifice. Et tous ces éclats font

une harmonie. Et la femme, objet de tout ce culte, n'est pas une déesse à la mode. Bien qu'abandonnée, son attitude est discrète, sa beauté poétique et rêveuse. Elle ne pose pas, elle pense.

Quant au portrait d'enfant, c'est une gageure de grâce, de simplicité, et une gageure vaillamment gagnée.

Avec les œuvres de MM. Laurens, Mélingue et Roll, l'événement du Salon de 1877 aura été le *Portrait de M. Thiers,* par Bonnat.

Le parti pris en critique n'est pas, on l'a dû voir, notre péché mignon. Nous avons deux années de suite vivement attaqué, chez M. Bonnat, un regrettable penchant à l'habileté, un glissement dangereux de l'art vers le métier. Aujourd'hui, sans coup férir, M. Bonnat se retrouve maître, parce qu'il est redevenu sincère. A-t-il été inspiré et comme soulevé par son sujet? Sans doute. A-t-il compris qu'il lui était donné d'écrire, pour la postérité, une des plus grandes, une des plus durables pages de l'histoire de ce siècle? Oui, car il n'a point failli à sa tâche, et, de la concentration énergique de ses facultés puissantes, un chef-d'œuvre est résulté.

Debout, le bras droit pendant le long du corps, le bras gauche appuyé sur la hanche, boutonné dans sa redingote noire jusqu'au menton, le voilà bien, lui, l'homme d'État, « le libérateur du territoire! » M. le Président Thiers! La ressemblance, la vraie, l'historique ressemblance a été réalisée de la plus merveilleuse façon. Le peintre a éclairé avec une science surprenante et modelé avec un art extrême la physionomie légendaire de son illustre modèle. Le front, vaste, est comme encadré par la blanche chevelure en aigrette. Le regard perce les lunettes. Les rides,

les mains, ces mains de travailleur sans trêve, parlent. Elles racontent les longues années de labeur patriotique et de luttes glorieuses. L'attitude n'est pas ducale, oh non! C'est bien là le petit bourgeois glorieux qu'acclame notre roture nationale, voltairienne et souveraine. Poussé à ce degré, le talent de M. Bonnat tourne au génie. Par bonheur pour lui et quelques autres peut-être, MM. du 16 mai ont fait à son œuvre une réclame convenable, dont il les faut remercier. Le *Portrait de M. Thiers*, disions-nous tout à l'heure, est un événement. Mieux que cela peut-être, un avénement.

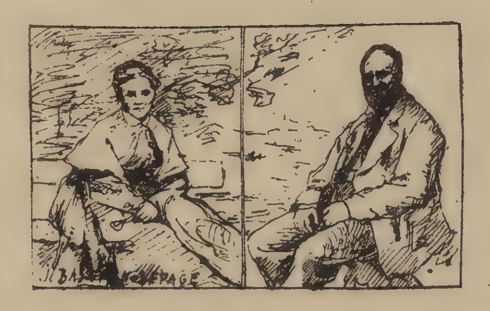
Après Bonnat, Chaplin; après le portrait de Thiers, celui de M. le duc d'Audiffret-Pasquier. Ce pauvre duc! il n'a que des malheurs. Politique lourd et imprévoyant, le voilà désormais sans prestige, ni plus ni moins que M. Bourbeau, d'épique mémoire. Les vilains de l'Académie lui ferment la porte au nez, en dépit de ses trente-neuf visites avec cartes armoriées. Et pour comble, Chaplin vous offre sa ressemblance garantie. C'est un homme terrible, ce Chaplin! Il a autant d'esprit que de talent, et ce n'est point peu dire. Aussi, sur une telle effigie si bien peinte et si bien modelée, vous est-il facile de juger le personnage! La prévision, la perceptivité, l'ampleur de vues, n'ont pas grande place pour se loger en cette tête étroite. Le regard est mal assuré, le type résolûment bourgeois. Il y a du Prudhomme, et beaucoup, dans ce noble duc. La mine est longue, bien longue, une vraie mine de candidat blackboulé. Bientôt, monsieur l'artiste, il vous faudra faire une rallonge à cette mine! Mais Chaplin est un maître de grâce et de coquetterie, et ces éminentes qualités, on en conviendra, n'avaient rien à voir avec M. Pasquier. Aussi a-t-il

vite pris sa revanche par le délicieux portrait de Mme ***, une vraie grande dame, de très-naturelle et partant de très-haute distinction, en promenade dans son parc, tenant d'une main un feutre Louis XIII à larges bords, et de l'autre caressant un superbe lévrier. Les plus fins talents du dix-huitième siècle se disputeraient l'honneur de signer cette toile, à la fois si étincelante et si discrète. Chaplin est un créateur, il a son genre à lui. C'est le Déjazet de la peinture.

M. Bastien-Lepage désormais n'est plus un arrivant, un parvenu moins encore, mais un arrivé dans la plus honorable précision du terme. Il n'a plus à chercher sa voie. S'y maintenir en l'élargissant toujours, telle est son unique tâche. Elle lui sera rendue facile par la rare volonté que révèlent ses œuvres.

Le portrait en pied de *Lady L****, une belle dame d'outre-Manche, une créole apparemment, s'il en faut croire ses yeux ardents et son teint si bronzé, le portrait de *Lady L****, en costume de cour du temps d'Élisabeth, velours violet et satin blanc piqué, avec cordelière d'or, se détachant sur une magnifique tapisserie de haute lice, est un modèle de goût sévère qui peut figurer dans une galerie de choix parmi les meilleurs portraits de la Renaissance.

On avait déjà fort admiré « *Mes parents* » au cercle de la rue Saint-Arnaud. Le suffrage universel du Salon ne leur a pas été moins favorable. On y retrouve, à un bien plus haut degré encore, ce sentiment si juste, cette conception si puissante de la réalité moderne que nous avons signalée, il y a un an, dans le *Portrait de M. Wallon,* il y a deux ans dans la *Première communiante* et le *Portrait de M. Hayem*. Le père, un



Mes Parents, par Bastien-Lepage.

simple et grave bourgeois de la campagne lorraine, se reposant l'été dans son jardin, est d'une exécution magistrale, étrangement supérieure au plus habile métier de nos photographes à l'huile. Le portrait de la mère n'est qu'une ébauche, mais quelle ébauche! Si bien mené qu'il soit, le travail ultérieur de M. Bastien-Lepage ajoutera-t-il un trait, une mesure, une valeur à cet admirable poëme de sacrifice et de vertu, de labeur et de dévouement résignés? Quelqu'un hésite-t-il à croire que le grand art est l'art honnête, et que la bonne peinture est la peinture pensée? Qu'il regarde *Mes parents*, et qu'il comprenne!

Dût le ciel de l'Opéra crouler sur notre tête, nous ne pouvons admettre que le *Portrait du général C. de M...* soit une peinture pensée. Le travail décoratif a-t-il donc tout à fait gâté l'imagination de M. Baudry? Cet immense et fougueux coursier, si bien traité d'ailleurs, a le grave défaut d'envahir la scène. Son maître, debout près de lui et s'accoudant au pommeau de la selle, ne semble posé là que pour le mieux faire valoir. Grosse faute de composition que s'efforce de racheter le grand style, un peu sec toutefois et académique, du portrait.

Deux beaux portraits, bien réels, très-modernes, très-vigoureux, sont ceux de *Mme S...* et de *M. L...* par Delaunay. Un peu truculents peut-être. Superbement modélé, le portrait de femme est trop rouge et noir. Nous lui voudrions des couleurs moins voyantes et des tons mieux fondus. En un mot, le tragique auteur d'*Ixion* pourrait, sans déchéance, assouplir son remarquable talent.

Élie Delaunay sans effort nous conduit à Ribot.

Etrange artiste, trois fois étrange! C'est de bien bon cœur, l'an dernier, que nous tirâmes contre son affreux portrait de Mme Gueymard une bordée de violents reproches. Nous ne les désavouons pas. C'est de bien bon cœur que, cette fois, nous admirons à sa juste valeur cette *Vieille Bretonne de Plougastel*, si bien dessinée, si bien charpentée, si puissamment peinte, œuvre de grand art et non de métier. Allons, soit! et sur un point je fais amende honorable. Ribot est singulièrement inégal, mais Ribot est un maître, et le Jury sera damnable tant qu'au bas d'un Ribot nous ne lirons point: *Hors concours*.

Comme la politique, la peinture a ses dynasties. Rendons hommage à Dubufe deuxième. Sa manière est parfois autrement ferme, sa facture autrement solide que celle de Dubufe Ier. Le portrait de Harpignies, en tenue de campagne et dans l'exercice de ses fonctions de paysagiste, est d'un relief étonnant, d'une vie intense. Cette œuvre restera, et comme témoignage historique, et comme l'un des plus remarquables portraits de l'époque actuelle. Quant à Dubufe IIIe, élève de son père qui fut élève de Dubufe Ier, citons sa *Jeune fille portant une amphore* comme une des rares études de nu que nous ayons remarquées au Salon. Aussi bien ne s'explique-t-on pas que le même artiste ait pu commettre la *Mort d'Adonis*, une grande imagerie prétentieuse et naïve, un véritable pensum d'école, agréable au Jury.

C'est un semblable pensum, *Saint Etienne martyr*, qui rapporta en 1876 une mention honorable à M. Wencker; un autre, *Priam aux pieds légers d'Achille,* qui lui valut le Prix de Rome. Mais à tous péchés miséricorde, ceux « d'ordre moral » exceptés!

Le *Portrait de Mlle Marthe G**** nous est le gage d'un repentir efficace et sincère. En d'autres termes, ce ravissant portrait de petite fille, en robe grise sur fond gris, si bien campée, si naturellement posée, si bien modelée, si pétulante et si rêveuse avec ses yeux noirs et ses longs cheveux blonds, est une hardiesse à laquelle nous ne nous attendions pas. M. Wencker étant élève de Rome, le Jury n'a pu se dispenser de reconnaître son mérite, et l'a justement récompensé d'une médaille de seconde classe.

Longue encore serait notre liste de portraits, si nous ne craignions d'user par d'inévitables redites la patience du lecteur. Citons en courant un remarquable portrait de femme de Mlle Valentino. Très-remarquable, car l'on y trouve à un rare degré la distinction, le dessin et la couleur, l'éclat des étoffes, le modelé des chairs. Puis un portrait du sculpteur Carrier-Belleuse que nous préférons singulièrement, en dépit d'un fond maladroit, à *la Fille de Jaïre* du même artiste, M. Cormon, l'ancien Prix du Salon. Un excellent portrait d'Émile Lévy. Un harmonieux et charmant portrait de femme et une *Manon* admirablement tapageuse, une Fanfan la Tulipe, dans la jolie tradition si française du XVIIIe siècle, à laquelle se rattache si bien la digne élève de Chaplin, Mme Madeleine Lemaire. Puis un portrait de notre ami Castagnary, par M. Amand Laroche, un peu mou peut-être, mais d'un style sévère et d'un ton chaud. Deux portraits, l'un d'homme et l'autre de jeune fille, où nous apprécions le très-sérieux progrès de M. Lionel Royer. Déjà il avait la couleur, le relief et le caractère lui viennent. Un portrait de *Mlle M. de Tarente* où M. Poncet nous rappelle la trop sage couleur, mais aussi le pur modelé, la cor-

rection extrême, l'élégant dessin de son maître, Flandrin. Le portrait consciencieux, intime, sincère, bien éclairé de M. Cartellier, par lui-même. Un portrait de *Mon grand oncle* par M. Henri Haro, « une belle tête de vieillard, » comme disait l'autre, bien posée, bien étudiée. Attitude naturelle, lumière juste, les mains sont fort bien. En somme, un début plein de promesses. On a beaucoup remarqué le portrait de *M. Isidor,* grand rabbin de France, que son costume faisait prendre tout d'abord pour une variété de prêtre catholique. Ce portrait et celui de *Madame H...*, vénérable mère de famille, dénotent chez l'auteur, M. Alphonse Hirsch, une étude constante, un incessant travail, récompensé par un incessant progrès. Son *Premier trouble,* en 1876, était une chose aimable, mais la manière de M. Hirsch devient fort sérieuse.

Et selon l'exemple des maîtres de la musique et de la parole qui terminent leurs airs par une phrase vigoureuse ou leurs harangues par une période sonore, nous avons, gros malin que nous sommes, réservé, pour le dernier de nos portraits, un morceau de choix, une œuvre de grand bruit, le *Portrait d'Alexandre Dumas fils*, par Meissonier.

On a épuisé toutes les dissertations sur la manière de Meissonier. Peu de maîtres, parmi les vivants, ont une réputation aussi exactement définie, et nous ne nous fatiguerons point à lui chercher une caractéristique nouvelle. Or, toute la subtilité, toute la pénétration, toute la vigueur, la patience, la science et la conscience de son talent, il les a dépensées dans ce portrait qui restera l'un des prototypes de son œuvre, et aussi l'un des plus curieux et des plus vivants sou-

venirs du maître écrivain qu'a représenté le maître peintre. Certes, si l'on a droit d'exiger d'un portraitiste la ressemblance, c'est alors qu'il s'agit d'une célébrité, et notamment d'une célébrité aussi précise en quelque sorte. Meissonier a fait ressemblant. Non pas que l'examen de ce portrait suffise un jour à l'historien de ce siècle pour saisir le vrai Dumas, le Dumas d'ensemble, si bien traduit par Carpeaux. Meissonier a peint le Dumas qu'il voyait et que particularisera la date même du tableau. Non celui avant l'Académie, celui après. Trop sérieux sans doute et peut-être un peu ennuyé, comme toute personne qui pose, même pour la postérité. Ce sont bien là ces cheveux crépus et grisonnants, cette moustache en brosse si connue, ces yeux bleus tout largement ouverts sur la vie contemporaine, ce corps un peu renversé en arrière, cette attitude vigilante et décidée, comme d'un habile duelliste, toujours prompt à la parade et au coup droit. Meissonier l'a un peu exagérée, toutefois, cette attitude. Dumas est trop bien armé pour avoir besoin d'un air si hautain. C'est, dans la meilleure et la plus littéraire acception des termes, un malicieux et un bon enfant. Nous ne le voudrions certes pas condamner au sourire sans fin, ni au rictus voltairien à perpétuité. La pensée de l'auteur de *l'Affaire Clémenceau*, de *l'Homme-femme* et de *la Femme de Claude* a ses heures de mélancolie profonde, et nous voulons que l'heure de ce portrait soit une de celles-là. Mais, chez ce maître de la comédie, l'ironie ne fait jamais que sommeiller d'un bien léger sommeil, troublé par le moindre ridicule qui vole. Un clignement d'yeux, un mot rapide, un éclat de rire soudain, signalent son réveil. Encore une fois, je ne demande pas que M. Meissonier, alors qu'il retouchera son œuvre, y mette ce clignement, ce mot, cet éclat, mais

que, par un trait, un seul, il trahisse pour ainsi dire leur approche, leur imminence.

Mais n'ayons souci. L'auteur de *Mil huit cent sept* n'est-il pas de la race des infatigables? Et un portrait d'Alexandre Dumas signé Meissonier n'a-t-il pas vingt fois le temps de faire sa toilette pour entrer dans le monde?

CHAPITRE XIII

Sommaire : Chevaliers de la Triste-Figure. — Un livre d'or de la démocratie rurale. — Après l'églogue, voici l'ode. — La *Glaneuse* de Jules Breton. — M. Schutzenberger. — Actéon de biscornue mémoire. — M. Baudoin. — M. Lansyer et ses moulins. — Les mains remplies de fleurs, les yeux d'amour. — M. d'Alheim, ou le fidèle du golfe Juan. — Le paysage inépuisable de M. Busson. — Le jeune inconnu et sa victime. — M. Bernier en est un autre. — Sabotiers qui sabotez! — M. Le Marié des Landelles. — M. Lhermitte et ses pèlerinages « pour de bon. » — Il est né à Rome, M. Vannutelli! — M. Bridgman et l'antique Égypte. — En route vers la Pyramide prochaine. — La Gaule et Luminais. — La Gaule et M. Sauvage. — O les démolisseurs de Paris! — MM. Mols, Nittis, Lecomte, Béraud. — Un instant rentrons encore! — J'aime cette peinture de Sinet. — J'irai en Russie pour me faire une opinion sur M. Chelmousky. — MM. Ballavoine et Bayard. — Ma Villa pour faire suite à mon Castel en Espagne. — La *Leçon de danse* d'Adan. — La nymphe *Écho* de James Bertrand. — Une estivale *Matinée* d'Émile Breton. — M. Milliet et sa *Danse à Paphos*. — Le *Dîner chez Molière* de M. Gaston Mélingue. — La *Fin d'octobre* de M. Diaz. — MM. Munkacksy, L. de Paal, Paczka. — La Chevalière Printemps de M. A. Hirsch. — M. Richomme. — Voir, c'est avoir. — Ce n'était pas un triste Salon, mais un Salon triste. — Du 16 mai au 20 juin. — Une statistique officielle. — A l'histoire!

Si les événements formidables qui depuis sept ans se déroulent, si la parfaite inanité d'une lutte sans espoir n'ont point suffisamment averti encore les pitoyables chevaliers du temps jadis, vrais chevaliers de la Triste-Figure, *laudatores temporis acti*, qu'ils daignent en leurs moments perdus, si nombreux, songer à ceci : l'art leur échappe. Ses maîtres en tête,

enseignes au vent, il passe avec armes et bagages à la Révolution maudite.

La littérature, c'est son rôle, a commencé, il y a des siècles de cela! Ses prophètes, ses philosophes, l'idée moderne ne les compte plus. Ses écrivains, ses orateurs entraînent le monde, ses savants le dirigent. Mais voici qu'envers et contre la tant vieille et point vénérable Doctrine, malgré toutes les résistances et les scolastiques officielles, la démocratie a trouvé son art. En sculpture, timide et rare encore; mais en peinture, si puissant et si affirmatif déjà! Y aura-t-il jamais de la démocratie rurale un plus beau livre d'or que l'œuvre de Millet? Vous souvient-il des applaudissements que prodigua l'an dernier la presse républicaine à la *Dieppoise* de Vollon? et de l'admiration que plus d'un témoigna pour cette *Paysanne*, le meilleur tableau peut-être de Jacquet? Est-ce pas une belle rêveuse de campagne, interrogeant la mer d'un passionné regard, qui valut naguère à Jules Breton la plus méritée des médailles d'honneur? Elle n'était pas plus belle que sa *Glaneuse*, une des trois ou quatre plus nobles et plus fières œuvres qui parurent au Salon de 1877.

De la *Glaneuse* de Jacquet nous dîmes : c'est une églogue. De celle-ci, nous dirons : c'est une ode. Une ode au plus dur peut-être et au plus vaillant labeur de la femme, celui que célébrèrent les poëtes de toute époque et que la Bible consacra en un Livre immortel. Grande et robuste, hardiment découplée, solidement plantée sur ses pieds nus, elle s'avance, la Picarde, la main gauche sur la hanche et de la droite retenant sur son épaule gauche une vaste gerbe, produit d'une longue journée. Son attitude, sa démarche sculpturale, comme sa rude et brune beauté, ses yeux noirs ar-



La Glaneuse, par Jules BRETON.

dents, ses traits accentués impriment à son sérieux visage un charme étrange, un caractère quasiment viril. Là-bas, à l'horizon, le soleil se couche, et d'autres travailleuses se hâtent de rassembler leur glane. Ainsi éclairée, et comme auréolée par les rouges rayons du crépuscule, vêtue d'une simple chemise et d'un court jupon, son tablier bleu relevé par un coin, on jurerait que cette superbe fille attend le statuaire. Pourquoi pas? Alors qu'elle apparaissait aux artistes de la Grèce, la divine Cérès fut-elle plus imposante jamais que cette grande dame des champs?

Mois béni des peintres, le radieux Messidor a inspiré à un autre éminent artiste, M. Schutzenberger, un très-beau et très-juste *Souvenir d'Italie.* Il y a dans sa moisson napolitaine autant de mouvement et de mise en scène que dans celle de Léopold Robert, moins de convention, plus de vérité. Cette lumière crue et uniforme, ce bleu dur, égal, du ciel et de la mer, vous étonnent-ils? Allez en Italie. J'aime bien aussi la *Diane au bain* de M. Schutzenberger. Ainsi modelée, nous comprenons que la dive chasseresse ait si fort tenté le pauvre Actéon, de biscornue mémoire.

Après la moisson du blé voici venir la cueillette de l'olive, celle-là que nous chante ainsi Jean Aicard en ses brillants *Poëmes de Provence :*

Puis, lorsque vers midi, le soleil enfin perce
Le plafond nuageux qui s'ouvre et se disperse,
Un instant de soleil fait croire aux travailleurs
Qu'ils en sont revenus aux longs jours des chaleurs;
Et plus d'un mois, propice aux joyeux bavardages,
La cueillette chanteuse anime les feuillages.

M. Baudouin a fidèlement traduit son compatriote en un joli paysage bien gai, bien souriant, bien animé, bien vu. Les personnages sont très-vivants, très-agissants. Œuvre exquisement naïve et pourtant çà et là un peu sèche, par un léger défaut d'air et de perspective.

Ce n'est pas ce défaut-là que l'on oserait reprocher à Lansyer. C'est bien le vent d'orage qui chasse ces noires nuées dans ce vaste ciel. C'est lui qui fait tourner à outrance les gigantesques ailes de ces *Moulins à vent aux environs de Lille;* c'est lui qui ride et tracasse violemment cette bonne rivière flamande, si tranquille d'ordinaire. O les amusants moulins! Sont-ils assez cocasses, assez mal bâtis, ces très-hauts seigneurs qui emplissent la campagne de leurs importantes personnes et l'horizon de leurs silhouettes bizarres! Cela est franc, large, emporté.

Et ceci est frais, suave, ravissant. Ceci est l'*Avril en fleurs*. Rapin nous les montrait tout à l'heure, ces bois de Cernay, dans leur toilette chatoyante d'automne et aussi dans leur grave parure d'hiver. M. Lansyer nous les montre dans leur printanière toilette, blanche et rose, fêtant ces gentils échappés de Musset, ce Frédéric et cette Bernerette qui s'en vont à travers les taillis embaumés, s'enivrant de soleil et de jeunesse, les mains pleines de fleurs, les yeux chargés d'amour. Allez, courez, butinez, lutinez, mes doux amis, et dépêchez! Faites provision de souvenirs et de parfums! Le printemps est si court!

On le voit, après la lande farouche, la grasse campagne. Après la mer furieuse, l'avril fleuri. La variété ne manque pas au talent de Lansyer, et dans cette variété nul effort. Certes, il a travaillé, et d'année en



Moulins à vent des environs de Lille, par E. Lansyer.

année nous avons mesuré son progrès. Mais il est aujourd'hui maître de lui, ou, plus simplement, il est maître.

Fidèle à son beau golfe Juan, le peintre de la Provence, M. d'Alheim nous est venu d'Antibes avec deux œuvres aussi savantes et aussi châtiées que leurs aînées. Une vue nouvelle des *Récifs de Saint-Honorat*, dramatique et vigoureuse, comme celle de l'an passé. Et une adorable, une délicieuse toile d'un large et grand style : *Per amica silentia lunæ*. Le golfe dort, aux rayons de la lune amie. Seule, sur la vague argentée une barque glisse, légère et silencieuse. Où va-t-elle aborder? Sur ces deux rocs qui se regardent, qu'est-ce que ces blanches formes? Sont-ce point des nymphes demi-nues, secouant de rouges fanaux. Des sirènes? je ne dis pas non. Des phares vivants, de vigilantes gardiennes que semait sur les côtes la civilisation gréco-romaine? Peut-être. Il faut bien guider la barque aventureuse, car la lune est perfide, on le sait, comme toutes les amies. Imagination charmante, harmonieuse et sévère où se distingue le talent poétique et lettré de M. d'Alheim.

Allons! pour la vingtième fois nous le répéterons à qui ne nous veut pas entendre : il est dans ce Salon une cinquantaine de toiles, et plus encore, auxquelles nous arracherions volontiers leur *Hors concours* pour l'appendre au bas des toiles de M. d'Alheim.

La plupart des peintres, et non pas les moins brillants, d'ordinaire écrivent une page. Si grande impression qu'on reçoive de leur œuvre, elle ne varie guère. L'auteur de ce grand tableau : *le Village de Lavardin* (*Loir-et-Cher*), M. Busson, a eu le talent singulier de nous donner le paysage inépuisable, comme la

bouteille du magicien. Ce n'est plus une page qu'y peut lire le spectateur, mais un livre, mais autant de livres que son imagination lui en permettra.

Ce beau village, si complet, qui commence au bord de cette jolie rivière où s'ébattent chevaux, gamins et canards, qui grimpe jusqu'au sommet de ce coteau richement boisé, ce village dont nous distinguons toutes les rues, toutes les maisons blanches et rouges, vous y pouvez ébaucher et poursuivre à votre aise tel roman, tel drame, telle nouvelle, telle idylle qu'il vous plaira. — C'était par une chaude journée d'août 186... Le soleil en querelle avec de gros nuages noirs éclairait d'un fugitif rayon le village de Lavardin, si pittoresquement étagé le long de sa verdoyante colline. Trois heures venaient de sonner au vieux clocher gothique. Les commères, qui devisaient joyeusement sur les portes, furent tout à coup intriguées par l'arrivée d'un jeune inconnu, qui descendit de cheval à la porte du Lion-d'Or... A la fin du roman, l'héroïne, cette jeune fille que vous voyez là, séduite, puis abandonnée par le jeune inconnu, se jettera dans cette jolie rivière, mais..... ou bien encore.....

Ou bien encore, M. Bernier en est un autre. Il a exposé, lui aussi, un de ces paysages auxquels nous ramène sans cesse, avec l'ampleur du sujet, la grandeur de l'exécution. Il est imposant et superbe, son *Bois de Quimerc'h* dans le Finistère; un vrai bois celtique. On respire librement sous ces arbres géants, hauts et droits comme des colonnes de temple, autour desquels souffle un air vigoureux et sain. Connaissez-vous tout votre bonheur, sabotiers qui sabotez dans le bois de Quimerc'h?

C'est dans le Finistère encore, et pas bien loin de cette forêt, aux environs du délicieux bourg de Pont-Aven, que M. Pelouse a vu ces belles *Prairies de Lesdomini* et ce fantastique *Lavoir de Daour-Gazin*, d'où il nous rapporte deux paysages d'une si large facture et d'un si noble style ?

C'est à Pont-Aven même que M. Lemarié des Landelles, un des habitués du bourg féerique, digne élève de MM. Rapin et Pelouse, a peint ce gracieux et vivant paysage : les *Bords de l'Aven*, que MM. du Jury ont daigné mentionner honorablement.

C'est dans le Finistère encore que M. Lhermitte a vu ce *Pèlerinage*, un vrai, un consciencieux, un « pour de bon, » sans tapage ni montage. Ces jeunes ou vieilles pèlerines, qui usent leurs genoux sur les dalles des vieilles églises bretonnes, ont décidément pour M. Lhermitte un irrésistible attrait. Il excelle à rendre ces dévotions sincères et pittoresques, et leur prête une poésie singulière. Mais, ne lui en déplaise, la bonne et franche nature va mieux à sa bonne et franche manière : Adieu bénitiers ! *Vendanges* à faire, monsieur Lhermitte !

Il y a des lieues et des mondes entre le *Pèlerinage breton*, de M. Lhermitte, et la *Procession à Venise*, de M. Vannutelli. Procession est le mot poli, débandade serait le terme précis. Un coup de vent impie, prodrome d'un noir orage, a jeté en une indicible déroute toute cette armée de chantres, de vicaires, d'enfants de chœur, d'*abbati*, de porte-cierges, qui s'en va rejoindre au plus vite par un étroit escalier ce pont de bateaux sur le Grand-Canal. On n'imagine pas plus criard et plus vénitien, plus juste et plus plaisant

effet. Et comme l'on voit bien que la mise en scène, baroque et si peu convaincue, de l'Église italienne n'a guère de secrets pour M. Vannutelli, né à Rome et portant le prénom de Scipione!

Et il y a encore plus de lieues et de mondes, et il y a des siècles aussi entre la gaie procession de M. Vannutelli et le terrifiant défilé que M. Bridgman intitule : *Funérailles d'une momie.* Ce très-remarquable artiste nous avait déjà prouvé par d'heureux envois comme il sait l'Égypte moderne ! Dans son décor immuable, sur son Nil éternel, il nous exhume aujourd'hui la plus ancienne et la plus typique des Égyptes, sous sa forme la plus légendaire et la plus significative. Je renonce à décrire l'ordonnance vraiment solennelle de cette évocation grandiose, l'aspect curieux de ces barques chargées d'un peuple étrange, faisant suite et cortége à la barque sacrée où trône, sur son énorme catafalque, au milieu de ses pleureuses, de ses brûleurs de parfums et de ses hiérophantes en prières, la royale momie en route vers la Pyramide prochaine. Par l'impression réelle et durable qui nous vient de cette œuvre rare, nous jugeons que l'érudition de M. Bridgman est, elle aussi, fort réelle, et que ce monde étonnant et que ces rites merveilleux sont bien le monde et les rites du pays classique où régnèrent les Pharaons. S'il vivait encore, quelle enthousiaste et magistrale étude Théophile Gautier, l'auteur du *Roman de la momie,* eût consacrée à M. Bridgman, l'auteur des *Funérailles d'une momie !*

C'est grâce à un oubli passager que ce tableau n'a point pris place dans notre revue de la peinture historique, auprès de ces restitutions de l'antique

Rome et de l'antique Orient, par MM. Alma-Tadéma, Emile Lévy et Henri Motte. Là aussi aurait dû figurer le *Prisonnier en fuite*, une page nouvelle, et une belle, ajoutée par Luminais à sa précieuse et magnifique restitution de la Gaule. Ce que celle-là nous est chère, nous l'avons dit et redit, et dans ce volume même, à propos de MM. Marqueste et Henri Cros. Aussi comprendra-t-on la joie avec laquelle nous avons découvert et l'empressement avec lequel nous signalons un jeune émule de Luminais, dans la personne de M. Georges Sauvage, auteur d'une très-intéressante toile : *Sentinelles gauloises — Gaule armoricaine*, dont le caractère et les costumes accusent l'étude des plus authentiques documents.

S'ils continuent, nos lamentables démolisseurs, s'ils parfont l'horrible besogne entamée par les Hurons et les Chipahuas de l'Empire, bientôt les Vues de Paris seront recherchées comme les témoignages d'une antédiluvienne civilisation par les habitants ennuyés de l'énorme casier qui portera indûment le nom de la grand'ville.

S'il leur reste, à ces habitants-là, quelque goût artistique et quelque historique notion du Paris que connut notre jeunesse, ils ne se disputeront à prix d'or ni de cuivre les Vues médiocres que nous a exhibées le Salon de 1877.

Anvers et certains quartiers de Paris ont autrement profité à M. Mols que le *Quai du Louvre, vu de la Galerie d'Apollon*. Il ne nous en donne qu'une physionomie froide et terne, incorrecte et lâchée, erreur inexplicable d'un si ferme talent. Le *Paris vu du Pont Royal*, de M. Nittis, est bien tapageur, bien bariolé, bien envahi par les détails secondaires. Paris est moins en couleur, bien plus en nuances. Ce quai

Voltaire est autrement calme, le si célèbre décor du fond, la Cité, autrement prestigieux et poétique. *Le Pont-Neuf*, de M. Lecomte, est d'une facture bien sèche et bien lourde. *Le Dimanche près de Saint-Philippe du Roule*, de M. Jean Béraud, est une jolie chose, bien composée, bien observée, mais beaucoup trop photographique.

. . . .

Il est bien long, n'est-ce pas? notre défilé de peintres. On va fermer ! Oui ! nous connaissons la ritournelle. Un instant, rentrons encore.

Il y a là, sur la cimaise, une petite peinture de Sinet que j'aime à revoir. Oh ! ce n'est point une scène à fracas, ni à falbalas. Un simple fumeur de pipe, aux yeux bleus, à la barbe blonde, figure ouverte et sympathique, regard clair, d'un charme indéfinissable. Cette fort jolie chose, d'une coloration grasse et souple, est dans la même donnée d'art que les Rembrandt. Du même artiste, l'*Intérieur de l'hôtel du Heaume, dans le quartier des Halles*, est aussi une sévère et consciencieuse étude.

Quand j'irai, comme je l'espère, visiter la Russie et ses annexes, je me ferai une opinion sur le talent de M. Chelmousky. Son *Cabaret à la campagne en Pologne* est chose assez étrange. Est-ce vrai ou seulement vraisemblable ? Au premier abord, on n'y voit que taches blanches, noires et rouges. Et puis l'on s'y habitue. Et l'on distingue autour de cette chaumière des scènes fort récréatives, dont les acteurs, habillés de gris, sont ivres, et les actrices, habillées de rouge, sont grises comme des Polonais. Je ne sais; mais, pour le moment, cet effet nous paraît bien cherché, cette écriture très-illisible.

Autant est sauvage l'art de M. Chelmousky, autant est quintessencié celui qui traça les panneaux décoratifs de MM. Ballavoine et Bayard. De celui-ci, les *Baigneuses* et les *Patineurs* semblent des trumeaux détachés de quelque villa princière du XVIIIe siècle. De celui-là, les *Plaisirs de l'été* et la *Bouderie*, d'une si aimable et si vive couleur, d'une composition si bien entendue, les *Plaisirs* surtout. C'est la haute vie de notre *gentry* parisienne, arrangée pour ainsi dire en une saynète si pimpante, si galante, et si naturelle pourtant !

S'il régnait chez nous un ordre moral véritable, dont la situation actuelle nous peut donner l'idée par antiphrase, nous aurions, n'en doutez pas, une villa, non princière, dans laquelle, entre deux panneaux, l'un de Bayard, l'autre de Ballavoine, à notre choix, nous placerions cette ravissante *Leçon de danse* d'Adan, où revit dans toute son aisance et sa grâce si parfaites notre société française d'il y a quarante ans, et que les grand'mères ont dû contempler avec attendrissement. Nous y mettrions, en une place d'honneur et en vis-à-vis, cette nymphe *Echo*, de James Bertrand, fraîche, appétissante et plantureuse, attirant vers elle, par son aimable stratagème, ce jeune homme que je ne plains pas ; et cette *Matinée d'été* d'Émile Breton, si poétique, si harmonieuse, dont nous ferions copier pour notre parc la chaumière et l'étang. Nous y voudrions cette mythologie de M. Paul Milliet, *Paphos — Danse de l'Hyménée devant la statue de Vénus-Uranie*, œuvre très-noble, très-gracieuse, très-pensée, savamment archaïque, et point du tout néo-grecque, dans la manière du Maître, Gleyre ; — ce *Dîner chez Molière à Auteuil*, de M. Gaston Mélingue, si clair, si vivant, si ensoleillé, dont les illustrissimes

convives sont si reconnaissables, un peu théâtral peut-être, mais à la manière du grand siècle; — cette *Fin d'octobre*, de M. Duez, élégante et délicate, d'un sentiment si moderne.

Nous y accrocherions, en de très-bons endroits, non loin du *Récit de chasse* de Munkacsy, bien supérieur à ses précédents envois, la *Consolation*, de son jeune compatriote, Paczka, œuvre étonnante, bien incorrecte encore, mais trahissant un futur maître, et un *Sous Bois* de cet autre Hongrois, Ladislas de Paal, qui, chaque année, mérite notre applaudissement; et cette fantaisie tant précieuse et légère d'Alexandre Hirsch, cette chevalière Printemps qui vole d'arbre en arbre, versant à pleines mains sur chacun la neige odorante; et ces curieuses études de M. Richomme : la *Femme arabe* et la *Poupée chinoise*, si finies et si correctes; et le *Marché au Perreux*, de Brielman; et un paysage breton de Grandsire, et puis...

Mais l'an dernier, ne me rêvais-je point déjà un castel en Espagne où ma galerie débutait par l'*Ophélia* de Préault? Les années se suivront, et je n'aurai ni villa, ni castel. Et je m'en consolerai bien facilement. Car voir, c'est avoir. Et nous verrons l'an prochain, dans notre France libre enfin, le Salon merveilleux de l'Universelle Exposition.

J'en aurais tant à vous dire encore sur le Salon de 1877. Mais, à peine ouvert, il devint si désert et si triste. Les visiteurs, beaucoup plus rares, s'en allaient beaucoup plus vite. On regardait les tableaux sans les voir, et l'on parlait d'autre chose. De quoi? vous le savez bien, des exploits et des prouesses de la ducaille régnante. Ce que la guerre d'Orient n'eût pu réaliser, cette brusque cessation de la confiance et de la vie publique, commerciale ou intellectuelle,

quelques sots et inexcusables personnages l'ont faite, pour la plus grande gloire de Marie Alacoque.

Du 16 mai au 20 juin 1877, sous le Brouillonnat de MM. de Broglie et consorts, les entrées au Salon ont versé dans la Caisse de l'art français 30,000 francs de moins que durant la période correspondante de l'année 1876.

Il y a un an, durant la dernière semaine, on dut faire un tirage supplémentaire du Catalogue. Cette année il en resta 3 à 4,000 exemplaires invendus.

Comprendrez-vous enfin, messieurs les Artistes? Et voilà-t-il pas pour vous une bonne leçon d'indépendance professionnelle et républicaine? Ce document, ce témoignage éclatant que vous ignoriez peut-être, il nous est fourni par la Statistique officielle. Et nous le livrons à l'histoire.

A l'histoire celui-là, et bien d'autres. Car, voyez-vous, ces gens-là passeront, mais leur souvenir... jamais !

CHAPITRE XIV

ARCHITECTURE

Sommaire : Où l'administration fait le quart d'un petit pas. — La solitude des promenoirs. — Architecturales pauvretés. — Contruisez mal, mais pensez bien. — Le Sacré-Cœur, M. Simil et les *Thermes de Nîmes*. — O Ville Éternelle. *Quousque tandem?* — M. Dutert prédestiné. — Cette chère Maison de Diomède ! — Talons empressés, bottes studieuses. — M. Mangeant et Thèbes aux cent portes. — Encore M. Bosc. — Allons, les églisiers, en avant ! — M. Paul Langlois et *Saint-Leu-Saint-Gilles*. — M. Naples et *Saint-Pierre de Gonesse*. — M. Ballu et son église fortifiée. — Qu'ils y viennent donc, ces méchants Sarrasins ! — M. Gout et sa Chartreuse. — M. Boudier et le *Château de Châteaudun*. — M. Reboul et celui d'Auffay. — Monsieur Hügelin, pourquoi fûtes-vous élève de M. Labrouste? — MM. Calliat, Charles Lameire, Ledru, Vildieu et Leblanc. — M. Destors et sa boîte à locataires. — La coqueluche des Communautés. — M. Sauvageot et ses projets. — Tant pis, je vais me répéter, je me répète. — Je veux mon Forum ! — Vous ne nous avez pas lu, relisez-nous. — Il aura compris son Temps.

Cette chère, cette glorieuse Administration, voilà vingt ans qu'on la supplie de ne plus exiler dans les froides et lugubres galeries du pourtour l'Architecture, cet art maître, l'Aquarelle, le Dessin, la Gravure, le Pastel, l'Eau-Forte, les Faïences. Elle a daigné faire cette année un petit, tout petit, petit pas, c'est-à-dire non, le quart d'un petit pas. Protestant, comme l'éminent M. d'Haussonville et l'inclyte M. de Broglie contre « la brutalité du nombre, » elle a extrait de la foule quelques aquarelles, à son auguste choix, pour les exposer en une salle de création

nouvelle. Et les officieux ont glapi l'Hosannah ! Quant au *vulgum pecus*, il a continué à tapisser mélancolieusement les solitudes des promenoirs.

Ce n'est pas que l'Architecture, en 1877, eût beaucoup gagné à une meilleure exhibition. Ses envois, à fort peu d'exceptions près, sont d'une pauvreté notoire. Jamais la faveur et la coterie n'ont plus audacieusement imprimé sur un grand art leur marque fatale et stérilisante. En Architecture, désormais, le sanctuaire officiel, impitoyablement clos aux gens de valeur indépendante, ne s'entre-bâillera qu'aux timorés, ne s'ouvrira qu'aux « bien pensants. »

Voyez plutôt. Une première médaille est descendue des cieux dans la poche de M. Simil, un des architectes qui collaborent à ce Sacré-Cœur que les Jésuites imposent au Mont-Aventin de la Rome moderne, le Paris de Voltaire. Cette première médaille récompense un projet absurde. Délicatement dessiné, soit. Mais que signifie cette restauration de *la Nymphée* et des *Thermes antiques de Nîmes?* Rien, dans les ruines actuelles, rien dans les substructions relevées par Clérisseau et Durand, rien dans les ouvrages de ces deux architectes ne justifie le travail de M. Simil. Je me trompe. Y a-t-il quelque chose de passable dans son œuvre ? C'est chez ces maîtres qu'il l'a trouvé.

Sur les 82 numéros que comporte le livret, 54 appartiennent à l'architecture antique, dont les ruines vénérables recèlent décidément un nombre prodigieux de médailles modernes. Seize nous signalent des relevés de monuments historiques, et douze pro-

jets, douze ! nous attestent l'inénarrable stérilité de nos infatigables bâtisseurs.

O Ville Éternelle, triomphale demeure de l'Infaillible, camp retranché des Jésuites, citadelle des morts, *quousque tandem ?* Quand cessera-t-on de t'expédier, Minotaure sacré, nos jeunes et innocents Gaulois ? Voici le cinq-centième relevé de l'*Arc de Titus*, le cinq-centième de la Porte *San Spirito* qui nous arrivent de ton auguste cimetière. Leur auteur, M. Dutert, vit le jour à Versailles, autre nécropole. Il y a des prédestinations !

Un peu plus loin, nous reconnaissons la *Maison de Diomède à Pompeï.* Restaurateur, M. Bénouville, né à Rome. Cette chère amie, car je l'aime beaucoup, la Maison de Diomède, elle existe encore ! Dieux immortels, je vous rends grâces ! Eh quoi ! les garnisaires de la villa Médicis ne l'ont point usée sous les talons empressés de leurs bottes studieuses ? Monsieur Bénouville ! monsieur Bénouville ! qu'avez-vous fait de cette longue cave aux vingt-sept cadavres ? Je ne la vois point en votre relevé. Non plus que dans votre *Capitole*, cette grande rampe qui donne à l'édifice romain un si puissant caractère. *Quantum mutatum ab illo!* Capitole de M. Bénouville, tu dois ressembler à celui de Toulouse, que je n'ai pas l'honneur de connaître ?

Le travail de M. Mangeant : *Restitution des habitations privées à Thèbes* (*Haute-Égypte*), *d'après les sculptures des Hypogées*, est très-méritant, bien présenté, fort pittoresque ; mais il nous est difficile d'en constater l'hypothétique justesse.

Les Égyptiens, peuples de parias, aveuglément

soumis à une caste sacerdotale, dépensèrent tout leur art et tous leurs efforts en temples énormes et en tombeaux monstrueux que le temps a respectés. « Mais, sans Diodore de Sicile, dit M. Ernest Bosc, « à qui nous empruntons un passage de son admira- « ble *Dictionnaire raisonné de l'architecture* (To- « me II) nous n'aurions pu nous livrer qu'à des « conjectures relativement aux maisons égyptien- « nes. Mais cet auteur a eu soin de nous dire que « les anciennes habitations des Égyptiens étaient « faites de roseaux entrelacés et qu'il existait égale- « ment des maisons faites en briques. Sans les bas- « reliefs, nous ne pourrions même pas nous faire « une idée de la distribution de la maison égyp- « tienne ; car, dans la seule ville qui nous montre « quelques restes de la cité égyptienne, les maisons « sont dans un tel état de ruine qu'on peut à peine « distinguer la manière dont les rues étaient distri- « buées, et ce n'est guère qu'en comparant quelques « auteurs, des bas-reliefs, des maisons modernes du « pays qu'un archéologue, M. Prisse, est parvenu à « reconstituer la maison égyptienne. »

Les relevés de monuments historiques, des églises pour la plupart, cela va de soi, sont cette année moins nombreux que naguère, mais point meilleurs. *L'église de Saint-Leu-Saint-Gilles, à Thiais* (*Seine*), relevée par M. Paul Langlois, méritait-elle donc le classement que lui accorde une Commission cléricale? Son architecture est plus que baroque, son style ogival des moins flamboyants, son aspect des plus mesquins. Par quel artifice et quelle circonlocution sacrée désignera-t-on au répertoire historique ce monument, dont la partie supérieure semble d'un

âge fort antérieur à celui du premier étage et du rez-de-chaussée ?

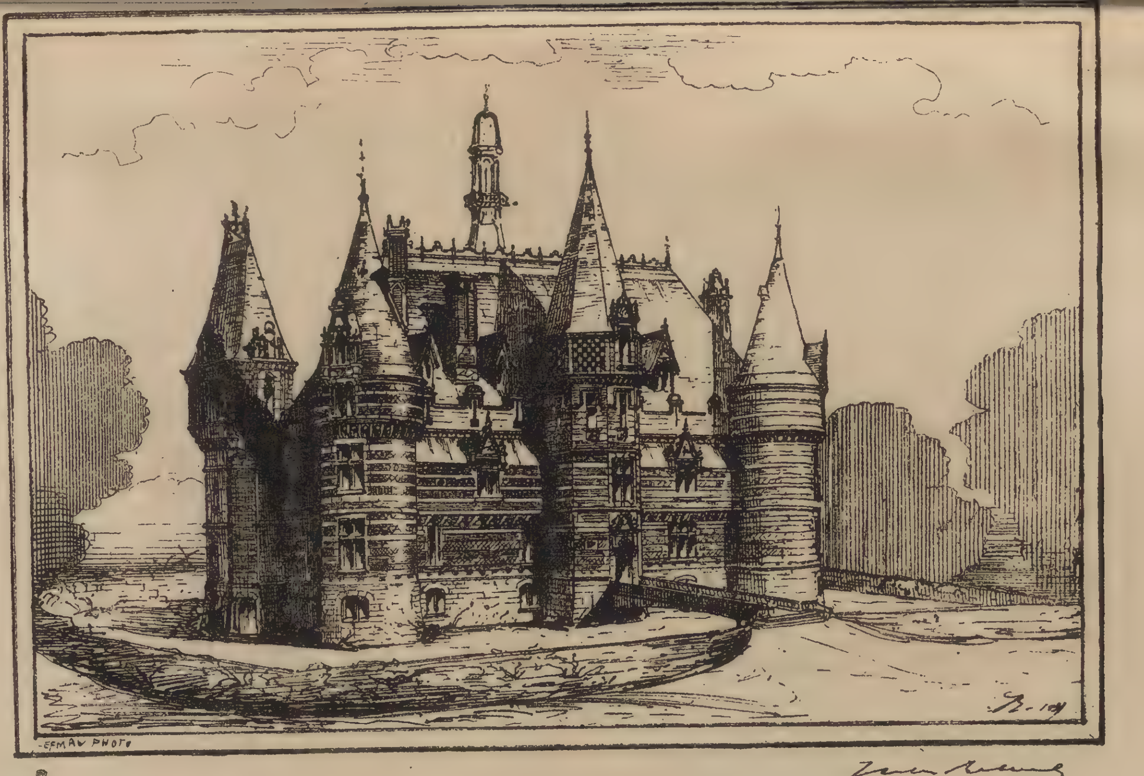
M. Naples, élève de MM. Laisné et Millet, neveu, si je ne me trompe, d'un inspecteur des monuments historiques, offre, lui tout seul, à notre édification, deux églises, dont l'une, *Saint-Pierre de Gonesse* (*Seine-et-Oise*), style ogival rudimentaire, a, je pense, pour mérite principal d'orner un bourg qui fut l'un des séjours privilégiés de Philippe-Auguste ?

Et la pauvre église que nous expose là M. Ballu, élève de son père ! Vraiment, l'on projette la reconstruction de cette disgracieuse bicoque *à Esnandes* (*Charente-Inférieure*) ? Sa vénérabilité à celle-là, c'est d'avoir été une église fortifiée, une de ces citadelles cléricales du plus barbare moyen âge contre lesquelles finirent par s'insurger les clercs eux-mêmes, redoutant de s'y voir loger leurs propres ennemis. *Ecclesias*, fulmina le Concile œcuménique de Latran (1123), *ecclesias à laïcis incastellari... auctoritate apostolica prohibemus*. Et le deuxième Concile d'Avignon interdit, lui aussi, la construction d'églises fortifiées, sauf pour l'urgence extrême de chasser l'infidèle, *nisi forte ad repellendam instantiam paganorum*. Est-ce pour repousser une pareille « instance » que l'on raccommode l'*Église d'Esnandes?*

Après les Églises, les Chartreuses. Voici celle de *Villefranche-en-Rouergue* (*Aveyron*), qu'a l'honneur de vous présenter M. Paul Gout, un des plus jeunes architectes de nos monuments historiques. Il a exposé aussi une restauration, plus intéressante, du *Château de Bournazel* (*Aveyron*).

M. Boudier poursuit avec un constant bonheur sa magistrale *Restauration du Château de Châteaudun*.

Dans la *Restauration du château d'Auffay, arron-*



Restauration du château d'Auffay, par J. Reboul.

dissement d'Yvetot (*Seine-Inférieure*), entreprise par M. Reboul, nous voyons un prototype de forteresse féodale avec motte et fossés. Admirablement situé au milieu d'un coteau, qui domine de cent mètres la vallée de Durdan, ce château fut reconstruit à l'époque de la Renaissance, et appareillé en briques et pierres blanches qui forment de très-amusants dessins. Un agrandissement inopportun, sous Louis XIII, le gâta un peu. Mais, aux mains d'un tel artiste que M. Reboul, ce vieux castel reprendra bien vite sa forme primitive, avec tours et mâchicoulis, si précisément féodale, si crânement romantique. Élève de M. Parent, comment se fait-il que M. Reboul n'ait obtenu qu'une médaille de 3e classe ?

Trois dessins, entre tous, nous ont paru dignes d'une longue et bienveillante attention.

Tout d'abord celui, en quatre cadres, des *Tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, dans l'église Notre-Dame, à Bruges*. Un des plus beaux et des plus impeccables relevés que l'on puisse voir. Le Jury n'a rien trouvé de mieux qu'une mention honorable pour récompenser son auteur, M. Hügelin, sans doute parce qu'il eut pour maître le républicain H. Labrouste.

Puis la *Galerie de Sculpture*, si élégante et si hardie composition qui rattache M. Calliat à la bonne école des Percier et des Jules Bouchet.

Puis encore une magnifique *Tapisserie* de M. Charles Lameire, laquelle est, si nous sommes bien informé, un modèle pour la manufacture nationale des Gobelins.

Nous retrouvons ici un *Projet de Faculté mixte de médecine et de pharmacie pour la ville de Bordeaux*

qui valut, il y a tantôt un an, lors du concours, de très-vifs éloges à ses jeunes auteurs, MM. Ledru, Vildieu et Leblanc. Les médecins, il nous en souvient, considérèrent ce projet comme l'un des plus pratiques, et les artistes ne lui firent guère qu'un reproche, celui de trop rappeler par sa façade la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Le jugement d'appel des Parisiens a pleinement confirmé l'élogieux arrêt de première instance rendu par les Bordelais.

Quant à l'*Hôtel Camando*, récemment construit à Paris, œuvre de M. Destors, dont voici les dessins, comme il eût pu être beau, car l'argent ne manqua point, si son auteur avait eu du talent! Comme il est laid ! Un hôtel, non pas, mais une simple boîte à locataires, toute marchandée, tout étriquée. *La Société centrale des architectes* a médaillé cette boîte. Plus prudent, le Jury du Salon ne l'a même pas mentionnée. Si suspect déjà où plutôt si atteint et convaincu de pieuses complaisances, il a redouté un trop bruyant éclat. M. Destors n'est-il point l'architecte coqueluche de toutes les Communautés de France et de Navarre ?

Notons encore, pour être complet, un *Projet adopté pour le théâtre de Rouen*, de M. Sauvageot, un des meilleurs élèves de Viollet-le-Duc. Cela est fort gentil, et ressemble à notre théâtre parisien de la Renaissance. Du même, un *Projet de Château d'Eau pour Rouen*, en collaboration avec le sculpteur Bartholdi. De ce dernier travail nous ne dirons qu'un mot : la statuaire en vaut mieux que l'architecture.

Et pour en finir avec l'art auquel nous devons le Louvre, Notre-Dame, le Panthéon et les horreurs du Paris nouveau. — « Je songe (1),— disais-je l'an der-

(1) *Voyage au pays des peintres*, 1876.

« nier, et je le redis, et je le redirai impitoyablement
« — je songe, car je ne suis pas architecte, qu'après
« tant et tant d'églises restaurées et bâties, après tant
« de castels replâtrés, après tant de prisons édi-
« fiées, il serait temps peut-être de trouver à la foi
« moderne son culte, à la Révolution sa forme artis-
« tique.

« Et sans plus de phrases, voilà, si j'étais tout puis-
« sant ou tout riche, un projet que je mettrais au con-
« cours. Un édifice qui serait en quelque sorte le Fo-
« rum couvert de nos climats et de notre civilisa-
« tion. On y trouverait réunies une Salle de vote, une
« Salle de réunions publiques, une ou plusieurs Salles
« de conférences, une Bibliothèque populaire, une
« Salle de concerts, et pourquoi pas? des Écoles. Au
« centre, un vaste promenoir planté d'arbres où les
« orphéons et les fanfares se feraient entendre durant
« la saison clémente. Je voudrais que la Salle de
« vote eût des airs de temple, et je ne me fâcherais
« pas si la Salle de réunions publiques jouait un peu
« à l'Académie.

« Et puis à décorer cet édifice, je convierais pein-
« tres et sculpteurs. Les sujets ne leur manqueraient
« pas. Songez-y donc! toute l'épopée humaine, toute
« l'histoire des grands peuples et des grands hommes,
« toutes les merveilles de la géographie, toutes les
« leçons du passé, toutes les visions de l'avenir! Que
« dites-vous de mon bâtiment? Coûterait-il donc si
« cher que pas une ville de France ou un arrondis-
« sement de Paris ne pût en aborder la dépense?
« On avait au moyen âge le Parloir aux bourgeois.
« Nous aurions, nous, le Parloir aux citoyens. »

Que nous nous répétions ainsi, cela paraîtra bizarre et infécond. Mais nous sommes entêté.

Vous qui ne nous avez pas lu, relisez-nous. On n'a point daigné connaître notre projet. Et plus nous allons, plus il nous paraît excellent. Il nous vint dans l'esprit aux élections de 1876. Jugez si la tragi-farce du 16 mai, si l'invasion cléricale nous le feront de sitôt abandonner.

Nous l'avons mis au concours en 1876. Nous l'y remettons absurdement et bravement en 1877. Et nous l'y remettrons en 1878 et 1879.....

Et jusqu'au jour où quelque artiste de talent et de clairvoyance présentera au Salon, ou ailleurs, un projet analogue. Il ne le tiendra pas de nous, certes, et il ignorera jusqu'à notre existence.

Mais, comme nous, il aura compris son Temps!

CHAPITRE XV

AQUARELLES, DESSINS, EAUX-FORTES, GRAVURES, CÉRAMIQUE

SOMMAIRE : Comme Sa Majesté la Peinture. — Feyen-Perrin, Armand Silvestre. — *Fleur de mer* et le général Thomassin. — MM. Casanova, Berchère, Vibert, Worms, Lami, Detaille, Dubufe fils. — Le réalisme de Bonvin. — M. Laguillermie. — Enfin! madame Madeleine Lemaire, enfin! — Et Luminais, et Bida... et Barbarin? — Fantin-Latour, ou le wagnérien convaincu. — La gravure sur bois. — Et puis celle à l'eau-forte. — MM. Courtry, Boilvin et bien d'autres. — La gravure se meurt, elle est morte? — Demandez à M. Flameng. — La Céramique au Salon. — Qu'est-ce que M. Grosmaur? — Voir le jour, quelquefois, c'est mourir. — Peu de maîtres, beaucoup de professeurs. — M. Léonce Petit et *Gambrinus*. — Faïences et porcelaines. — Depuis Parvillée jusqu'à Mlle Allix. — Les Écoles professionnelles Lemonnier. — Où l'émail se réveille. — M. Alfred Meyer. — Où nous retrouvons M. Falize. — Une indiscrétion, je vous prie? — Je me répète volontiers. — Ce sont gens vivants que ces sculpteurs! — Tant d'art dans notre industrie, tant d'industrie dans notre art!

Donc les Aquarelles ont, cette année, un salon carré, tout comme Sa Majesté la Peinture. Il est petit, mais, sans doute, il deviendra grand, si l'administration lui prête vie. Et l'on y pourra lors installer bien autre chose que les Aquarelles, par exemple, des merveilles comme ce marbre de Mercié, la statuette de *Junon vaincue*, une des œuvres les plus exquises et les plus fières de la sculpture moderne, que l'on a littéralement égarée, sacrifiée, dans l'immensité brutale de cette nef où succèdent

aux carrousels de chevaux les carrousels de sculptures.

Dans la salle nouvelle, une œuvre de grande dimension, mais de grande valeur, accapare aussitôt et domine l'attention. C'est un pastel de Feyen-Perrin, *Fleur de Mer*. Elle a, comme sa *Parisienne à Cancale*, une des plus belles toiles du Salon, pour épigraphe une strophe d'Armand Silvestre. Cet écrivain, et ce peintre sont frères de talent et d'inspiration. Il y a entre leurs poésies une étroite parenté, une similitude parfaite d'élégance athénienne et d'adorable préciosité. Cette belle « fille de la mer, » une vierge « au front noble et pur, » est le plus remarquable pastel qu'on ait vu depuis des années. Il nous est apparu en quelque sorte comme la brillante résurrection d'un genre si aimable et tant négligé. Là ne se borne pas le succès de Feyen-Perrin. Son grand fusain, *portrait du général Thomassin*, n'a point de rival au Salon.

Les peintres à la mode ont tenu à honneur de figurer à l'inauguration du Salonnet. *Une mauvaise plaisanterie*, de Casanova, vaut mieux que sa peinture. On y voit beaucoup de mouvement, d'ordonnance et une compréhension véritable de l'époque. Les aquarelles de Berchère valent mieux aussi que ses toiles, à notre sens. MM. Vibert et Worms provoquent la même réflexion. Le comique forcé de l'un, la mignardise de l'autre sont plus à leur aise dans ce genre secondaire, où l'on peut néanmoins rencontrer des pages dramatiques et sévères, comme le *Knox prêchant la réforme devant Marie Stuart*, d'Eugène Lami, ou le *Colysée vu du palais des Césars, un jour de printemps*, et *Dans les bois de Plombières*, de Français.

Dans l'aquarelle, la qualité maîtresse de Detaille, l'exactitude, tourne à la photographie. Baron vieillit, et il tourne, lui, à la chromo-lithographie. Très-comprises et très-originales, les aquarelles de M. Dubufe fils. Son *Charmeur*, un joueur de flûte qu'écoutent indolemment des baignenses nues, groupées sur les marches d'un temple antique, a un certain aspect blond, fort séduisant, et une grande vérité historique. Son *Portrait de Mlle J. G.* est très-franc, très-sincère, sobre de tons, plein de caractère. Délicieuses, ravissantes, étonnantes, etc., les quatre aquarelles de Leloir : l'*Odalisque couchée* est d'un ton si agréable ; les deux bonshommes rouges, jouant une partie de cartes, sont bien curieux. La femme, la nymphe printanière dirigeant un attelage de papillons est bien en l'air, très-enlevée. Sur une dizaine d'Harpignies, la moitié sont des bijoux. Rien de plus juste, de plus personnel; et il semble qu'en passant de la toile à l'aquarelle, cette manière puissante se détend et s'adoucit. Toute la vigueur, toute la précision de rendu, qui ont mis hors pair le réalisme de Bonvin, reconnaissez-les dans sa *Femme qui veille, effet de lampe*.

M. Laguillermie a, cette année, un heureux Salon. Les quatre aquarelles dont les sujets, tirés de *Candide* et de *Zadig*, doivent être gravés par lui pour une édition des *Contes de Voltaire*, nous montrent dans son plus beau jour son talent correct, sérieux et lettré. Ancien élève graveur, et l'un des plus brillants de la villa Médicis, il a obtenu pour son *Gulliver à Lilliput*, d'après Vibert, une médaille que nous applaudissons de tout cœur, comme la Mention honorable enfin décernée, enfin ! aux splendides fleurs de Mme Madeleine Lemaire.

En aquarelle comme en peinture, il n'y a pas de chiens supérieurs à ceux de Penne, et les chats de Lambert seront toujours primés. Mais Nittis aquarelliste ne rend pas plus exactement Paris que Nittis peintre, malgré leur talent incontestable à tous deux. Les *Pilleurs de mer* nous ramènent pour notre plus grande joie la belle Gaule de Luminais, et dans le *Banc d'église en Suisse*, comme dans *le Chef de saint Jean-Baptiste*, nous saluons la noblesse et l'énergie de Bida. La *Halte de cavaliers* et les *Chiens en défaut*, de Lewis Brown, sont deux jolies gouaches jouant le pastel, bien marquées de ce caractère anglais, piquant mélange de violence et de distinction. La belle aquarelle que nous a donnée là Zacharie Astruc, d'après sa popre copie, si connue, de la statue de saint François d'Assise, d'Alonzo Cano! Le *Portrait de Mlle* ***, parM. Thomas Barbarin, est un pastel d'une grande allure, nettement modelé.

Autres pastels plus beaux encore, œuvres d'enthousiaste et de penseur, le *Souvenir de Bayreuth* (Bavière) et la *Scène finale de la Walkure*, de Fantin-Latour. Le peintre de la *Lecture*, esprit méditatif et curieux de toutes choses, est, comme l'on sait, en musique, un wagnérien convaincu. Il n'a pas rapporté de son voyage à Bayreuth ces pastels seulement, mais de fort belles lithographies, d'originales compositions, dont une *Scène du Tannhauser* est, avec deux pages d'Émile Vernier et une de l'orientaliste Laurens, ce que nous avons le plus remarqué à l'exposition de Lithographie.

Parmi les Dessins, citons deux très-fins portraits de M. Paul Flandrin; une *Retraite* d'Henri Pille, dessin à la plume très-curieux, décoratif au premier chef, d'une vie et d'un mouvement étonnants; une

charmante étude de Danse; un fusain de Maxime Lalanne, très-pittoresque et très-puissant : *Bordeaux vu du chemin du Rouquet à Lormont,* ce chemin célèbre à jamais dans l'histoire du crime; de bons portraits un peu maniérés de Courtois; un aimable *Sous Bois*, à la sépia, de Flick; des Appian plus vigoureux et plus gais que les Allongé.

Nous ne reprocherons point sa Mention honorable à M. Langeval, dont la gravure sur bois a le ton et le charme de la gravure à l'eau-forte, ni la Médaille de 3e classe à M. Thiriat, dont la manière est si souple, si aisée, et qui réussit les chairs bien autrement que ses plus huppés confrères. La gravure sur bois de Yon est brillante et fine, comme sa peinture. Les Pannemaker ont, à leur habitude, un relief et un accent merveilleux. La gravure sur bois de M. Chapon joue très-bien la taille-douce. Enfin nous serions curieux de connaître le procédé qui donne une vie et un éclat si particuliers à celle de M. Valette. Ne quittons pas la gravure sur bois sans mentionner avec force éloges les travaux de Mlles Adam Vidard, Blanche Cappelli, Eugénie Lavastre, Le Coursonnois et Rollot, élèves des écoles Lemonnier, et de M. Perrichon, leur habile professeur.

La Gravure à l'eau-forte nous ramène Champollion, le plus fidèle interprète de Fortuny; Waltner, toujours brillant et diversifiant si bien ses chairs de ses étoffes; Lerat, très-sérieux; Rajon qui, cette fois, nous traduit Alma-Tadéma; Brunet-Debaines, dont les eaux-fortes, si riches et si grasses de tons, nous rendent si bien les typiques aspects de Constable; M. Teyssonnières, dont l'*Éliézer et Rébecca*, d'après Tiepolo, a bien mérité sa Mention honorable;

le plus fin, le plus coquet des aqua-fortistes, Lalauze. Pourquoi n'a-t-on pas récompensé M. de Valdivielso ? Ce doit être un véritable tour de force que le bronze de ce buste, le marbre de son socle, le relief de ce médaillon de Musset. Voici le *Néophyte*, une œuvre des plus étranges, des plus profondément méditées de Gustave Doré. Hédouin est toujours le délicat par excellence. Ribot est impeccable en eau-forte, et, pour employer le terme du jour, très-crâne. Desboutins est un irrégulier des plus remarquables, dont les gravures à la pointe sèche attirent et retiennent longtemps le regard. Gaucherel est toujours Gaucherel.

Toutes les phrases à effet que nous pourrions aligner sur le talent de M. Courtry et sur l'admirable série des *Van Marcke*, par lui exposée au Salon, seraient insuffisantes et superflues, alors qu'il nous a bien voulu faire cette belle eau-forte où notre lecteur retrouvera si complète la grande et poétique impression du *Soir*, d'Henner. M. Courtry tient assurément la tête de la jeune école, *ex æquo* avec M. Boilvin, qui a mérité bien mieux qu'une Médaille de 3e classe. M. Boilvin a compris, comme pas un, Rabelais dont il illustre une édition nouvelle. C'est un artiste très-fin, très-vert, très-gaulois, que la censure doit souvent gêner et à qui elle a, dit-on, refusé des copies de Boucher, pour cause d'indécence ! Mlle Laurens, qui a gravé Chaplin, et M. Le Couteux, qui a gravé Regnault, n'ont pas du tout surpris à la religion du Jury leurs mentions honorables, si bien gagnées.

La Gravure au burin se meurt, dit-on sans cesse, la Gravure est morte ! C'est peut-être vrai. Elle aura pourtant jeté sur sa fin prématurée un incomparable

éclat, le plus grand peut-être qu'elle eut jamais, par l'œuvre de Flameng. Rembrandt lui appartient, écrivions-nous naguère. Et le voilà qui s'empare aussi de Rubens avec une *maëstria* qui pour longtemps découragera tous ses émules. Une Médaille de 1re classe a récompensé une vigoureuse eau-forte de M. Redlich, *le Sermon de Skarga*, d'après Matejko. *Saint Sébastien* est une excellente étude exécutée *con amore* de son propre tableau, par M. Claude Gaillard. Mentionnons enfin M. Levasseur, médaillé de 2e classe pour son remarquable burin, d'après Poussin; M. Lamotte, médaillé de 3e classe pour ses gravures de Perrault et Bayard, et M. Jacquet, médaillé aussi pour un *Courage militaire* de Dubois, très-correct, mais un peu froid.

La Céramique au Salon est de plus en plus sacrifiée. Les maîtres du Jury, les peintres, ceux qui « font sur toile » la dédaignent, sans doute parce qu'ils l'ignorent profondément. Ils la livrent à M. Grosmaur, un homme d'administration armé d'un mètre, qui, pour ne se point tromper, admet indistinctement et classe confusément tous les produits offerts à sa routine dévorante. Faïences au grand feu, sous couverte, sur cru, porcelaines dures, tendres, sont accrochées pêle-mêle, en faux-jour, et signalées en quelque sorte à l'indifférence du public. Ça n'est que de l'art dit industriel ! Et les artistes dits industriels, vivant de l'industrie de leur art, mêlés incessamment à l'activité nationale, sont gens fort indépendants, rebelles, pour l'ordinaire, à la Doctrine et aux câlineries administratives, pour tout dire, de ces mal appris de républicains dont œuvres et personnes doivent agacer tout particulièrement les sensibles nerfs de l'Impériale-Pontificale Administration des

Beaux-Arts. Où les Faïences sont accrochées, vous le savez. Quant aux Émaux métalliques, M. Grosmaur leur octroie généralement les honneurs de l'antichambre. On les installe au palier du grand escalier, sous le regard attendri des marchands de livrets, sur des plans inclinés où ils reçoivent le coup de grâce d'un jour meurtrier. Depuis des années, les artistes protestent. Ça commence à vous ennuyer, répond une direction joviale et fort au courant des scies d'atelier ; eh bien ! nous allons recommencer.

Pour la Céramique enfin, point d'autre Jury que la haute compétence de M. Grosmaur. Nulle autre récompense que le bienveillant sourire de M. Grosmaur. Un certain nombre d'artistes, non les plus médiocres, ont la faiblesse de ne s'en pas contenter, et ils n'exposent plus. Regrettable abstention que nous ne saurions approuver. La Céramique, art libre, grandit par la liberté, soit, et ses nombreux talents se peuvent admirablement passer du triste étalage que leur marchandent nos officiels. Par patriotisme toutefois, pour l'édification de l'étranger comme pour l'enseignement des petits, ils devraient, croyons-nous, continuer des envois qui, s'ils ne font pas à leurs auteurs un bien extraordinaire, ne leur causent pas non plus un dommage étonnant.

Grâce à l'éloignement des artistes, la Céramique, si brillante à l'*Union centrale*, n'est guère au Salon officiel qu'un ramassis de petits tableaux dont la majeure partie provient de diverses écoles d'enseignement. Si bien que l'ensemble se peut résumer ainsi : Peu ou point de maîtres, pas mal de professeurs, énormément d'élèves.

Aussi, parmi tous ces petits tableaux, combien et

combien de fois retrouve-t-on le même sujet délirant! Que de *Cruches cassées!* Que de *Jours heureux!* Que de *Sulamites* et de *Salomé!* Combien, et combien plus encore, de copies calquées sur des photographies ou dessinées d'après des photographies faites d'après Greuze, Vollon, Cabanel, Chaplin, Bouguereau, Vély, *et cæteri.*

Sur 456 tableaux on compte 288 copies, dont 176 aux élèves de Madame D. de Cool, dont 96 portraits. Quoi qu'on fasse, le tableau de poche ne remplacera jamais l'antique miniature, œuvre d'art que l'on peut sans encombre pousser à l'extrême perfection, tandis que la porcelaine souvent, au feu le plus doux, perd le meilleur de sa coloration. Au temps de Louis XVI, d'ailleurs, une miniature se montait en tabatière ou en médaillon enrichi de pierres fines. Par notre temps de strass économique, je préférerais sans hésitation à un portrait cuit, presque toujours inexact, un de ces jolis transferts de photographie sur émail, merveilles nouvelles de la science, toujours exacts.

La plus remarquable des faïences au Salon de 1877 est celle de M. Léonce Petit, assemblage de plaques traitées par le nouveau procédé Haviland. Les progrès de M. Petit sont incontestables. L'une de ses toiles, au Salon de peinture, était bien remarquable, et l'on en louait volontiers la forte sincérité, la facture très-solide, le modelé si vigoureux, l'observation. Elle avait pour titre : le *Cabaretier;* pour sujet, l'une de ces scènes populaires où excelle la verve tour à tour sérieuse et plaisante de Léonce Petit. C'est le *Cabaretier* dont il à transporté les principaux personnages, agrandi la scène et la perspective pour cette faïence : *Gambrinus*, où nous re-

trouvons toute la vie, tout l'entrain de son sympathique talent.

Avec *Gambrinus*, il convient de citer l'exposition des deux frères Parvillée, dignes continuateurs de leur père. *La Convoitise,* gentille scène d'animaux, prestement enlevée, d'Achille Parvillée, et le *Monde de la mer*, une savante composition d'histoire naturelle, de Louis Parvillée. Rien de plus charmant aussi que la *Tentation de saint Antoine,* de M. Félix Lafond. L'anachorète suit une allée dans un bois, tout ensoleillée. Seul, il lit quelque Évangile, et son cochon le précède. Au détour de l'allée, une nymphe, habillée de sa beauté, le guette et de la main recommande le silence à d'invisibles compagnes. C'est très-original, très-brillant, on ne peut plus vivant. Nommons encore : *Démolitions dans la Cité*, par M. Dominique Grenet ; *Huîtres* et *Lièvre,* de M. Schopin ; une *Madeleine*, de M. Houry ; de superbes *Pivoines,* par le procédé Laurin, ayant la transparence d'une jolie peinture à l'huile, de M. Lefort des Ylouses ; une *Création d'Ève* d'après Michel-Ange, de M. Auguste Gicqueau ; une curieuse *Marie Stuart* d'après un dessin du XVI[e] siècle, par Mlle Thérèse-Mirza Allix.

Les copies sur porcelaine, qui nous ont le plus frappé, sont : *la Femme du Pollet*, de Vollon, par Madame Denise Clerc, la meilleure de toutes, belle, hardie, d'un ton superbe, comme l'original ; *Haydée* de Chaplin et le *Tabac* de Lazerges, par Mlle Aumont ; *le Coucher* de Bouguereau, *le Christ et Saint-Jean* d'Ary Scheffer, par Mlle Marie Berthe Bouilh ; *l'Orphée* de G. Moreau, par Mlle Gabrielle Eylé ; les *Jours heureux* de Chaplin, par Mlle Blanche Pierron ; *Allant à l'école* et *Allant à la fontaine*, de Mlle J. Bôle, par Mlle Au-



Gambrinus, par Léonce PETIT.

gusta et Julia Granier; *la Mort de Virginie* de James Bertrand, par Mlle Hortense Richard.

De bons portraits sur porcelaine sont signés par Mlle Cécile-Charlotte Simonet, Marie Puisaye, Hortense Richard.

Mais nous mentirions, si nous n'avouions que notre plus vive curiosité, notre principal intérêt s'est porté sur l'exposition des élèves des Écoles professionnelles de femmes de la Société Lemonnier. Une visible amélioration s'est introduite récemment dans l'enseignement de ces belles et précieuses écoles, sous la direction de M. Léon Parvillée. Du métier, ces persévérantes et laborieuses jeunes filles s'élèvent rapidement à l'art. Mlle Marguerite Osborne O'Hagan a exposé une remarquable grisaille sur porcelaine, d'après la *Calypso* de Bouguereau. Bien que cette grisaille soit une copie, sa dimension et son exécution ne nous laissent aucun doute sur le très-réel mérite du dessin. A une certaine échelle, on ne peut escamoter les difficultés et simuler une oreille avec une seule touche de la pointe du pinceau. Mlle O'Hagan est élève de l'école de la rue Laval.

De la même école, signalons une *Sulamite*, porcelaine par Mlle Lucie Kron-Meni, puis les études de Mlles Larsonneur, Apeldoorn, Flore-Louise Morel, Marie-Madeleine Aubergeon, Galland.

Mlles Marguerite Hardy et Adèle Renard, de l'école de de la rue d'Assas, ont exposé deux charmants petits tableaux, quoiqu'un peu trop en miniature : *Bonsoir, voisin!* d'après Compte Calix, et le *Printemps* d'après Cot.

Plus nous allons, et plus se réveille chez nous l'art si français de l'émail. Chaque année, l'Exposition est

meilleure, et chaque année pour elle, nonobstant M. Grosmaur, croît l'attention du public.

Nous retrouvons, parmi les émaux de 1877, la *Jeanne Hachette,* déjà exposée au Grand-Hôtel par son auteur, M. Alfred Meyer, de la Société l'*Union.* Du même artiste, l'émail : *Chef d'une tribu indienne,* est une vraiment très-belle œuvre. Les couleurs sont riches, les plumes de la coiffure sont d'une étrange souplesse, la figure est très-énergique et légèrement basánée par des émaux translucides d'un heureux effet.

Après les émaux de M. Alfred Meyer, signalons *la Terre et l'Eau*, de M. Edmond Béranger; *Van Beethoven*, d'après Jager, de Mme Victorine Nocq; une coupe : *le Triomphe de Vénus,* d'après M. Auguste Robillard, les *Portraits de M. O. T.* et de M. C. par M. Louis Rodigue.

Au catalogue de la Sculpture on a pu lire ceci: Falize (Lucien), élève de son père.— 3767.— *Gaston de Foix, duc de Nemours,* panneau d'orfévrerie. — 3768. — *Marguerite de Valois, reine de Navarre, panneau d'orfévrerie. — Les bas-reliefs représentent la captivité de François* 1er *à Madrid, et la fuite de Marguerite. — La plaque d'émail est de* M. CLAUDIUS POPELIN.

Ce sont pour nous de vieilles connaissances que ces panneaux. Ils figuraient, l'an passé, dans l'exposition de l'*Union centrale,* au somptueux étalage de M. Falize, accompagnés d'une brochure explicative, imprimée chez Claye.

« La composition de cette *Marguerite de Valois,* « disions-nous alors (1), n'est pas, que je sache, d'un

(1) *A travers l'Union Centrale,* brochure, chez Henri Vaton.

« bonheur extrême. Un médaillon rond, encadré dans « un rectangle, n'a jamais fourni une ligne architec- « turale bien élégante. Et puis, ce médaillon a-t-il « une destination bien définie ? Sera-t-il dieu ou cu- « vette, couverture de livre ou tableau ? Hâtons- « nous d'ajouter que les détails en ont été admira- « blement exécutés par MM. Honoré et Brateau. Ce » dernier, l'excellent ciseleur, a obtenu une médaille « de bronze. C'est peu. »

« Le *Gaston de Foix* est un émail limousin raté « par M. Claudius Popelin, dans un superbe cadre en « argent repoussé et ciselé. Le cadre, qui n'offre « d'ailleurs aucune donnée architecturale très-ap- « préciable, est un fouillis de menus détails, exécu- « tés par M. Honoré avec un rare talent. La tête de « ce *Gaston de Foix* (qui pourrait bien être un Jean « sans Peur, la même figure ayant servi de modèle « au *Jean sans Peur* de M. Poiret) et son armure ne « paraissent pas faire corps. Le masque est d'un ton « blafard et d'un dessin banal. Œil morne, pour un « si courageux guerrier ! La bizarre façon de tenir « une épée sous son bras, ainsi qu'une gente et pai- « sible canne ! En somme, s'il s'est retiré lui-même « du concours, M. Claudius Popelin a fait acte de « prudence, tout autant que de modestie. »

Dans sa brochure, M. Falize nommait plusieurs de ses collaborateurs. Ces panneaux en effet, repoussés et gravés par MM. Honoré et Brateau, d'après une maquette de M. Desaudré, n'ont-il pas été dessinés pas M. Lesachet et terminés chez M. Glachan ? Le catalogue officiel est moins explicite que M. Falize lui-même. Pourquoi ?

Certains articles du règlement n'ont-ils pas été de la sorte oubliés ? Bah ! une peccadille de plus ou de moins ! N'insistons pas, nous sommes des curieux,

voilà tout. Dans un travail d'art comme au bas des articles d'un journal, nous cherchons toujours indiscrètement le nom du « collaborateur. »

Un mot encore, un deuxième passage emprunté à notre revue de l'*Union centrale* terminera de fort logique manière, comme on le va voir, notre revue de la Céramique au Salon.

« Plus nous avançons, écrivions-nous et répétons-« nous, plus se multiplient et se confirment nos ob-« servations en cette merveilleuse exposition des arts « industriels, et plus nous nous entêtons à formuler « un vœu que réalisera sans doute la suite des « siècles : le Salon annuel des artistes échappant à « l'ignorante et malsaine tutelle administrative, et « s'adjoignant tout bonnement et simplement l'Ex-« position de l'*Union centrale*, l'art tout auprès de « l'art appliqué.

« Les artistes trouveraient certainement dans cette « utile coïncidence des indications excellentes pour « l'application de leurs talents, la meilleure compré-« hension de leurs aptitudes. Les artistes industriels « y gagneraient beaucoup, c'est non moins évident. « A ce voisinage incessant, par les comparaisons, « les études, les réflexions qu'il provoquerait, le goût « des artistes industriels s'épurerait, leur imagina-« tion prendrait du champ.

« On nous dira qu'il est tout loisible aux exposants « du Salon de visiter l'Exposition des Arts indus-« triels. Soit, mais rarement a-t-on vu qu'il existât « autre chose pour un peintre, en ce monde, que la « peinture. Les sculpteurs sont moins dédaigneux, « plus chercheurs, plus vivants et plus indépendants. « Ils se mêlent bien davantage à la grande vie indus-« trielle, et leur art est bien plus appliqué que la

« peinture. Aussi, comparez le mouvement de ces
« deux arts. Alors que la peinture semble en voie de
« décadence rapide, elle, la sculpture progresse vi-
« siblement, d'une façon sûre, continue, durable. Et
« les Dubois et les Falguière nous prouvent que les
« sculpteurs parfois se peuvent révéler du premier
« coup peintres de premier ordre.

« Telles sont, entre mille autres, les réflexions
« que nous suggère cette Exposition des Arts indus-
« triels, qui doit tant de ses prodiges à la sculpture,
« et si peu à l'indifférente peinture.

Une fois encore, pourquoi ne pas réunir l'Exposition des Arts et l'Exposition des Arts industriels? Il y a tant d'industrie dans notre art, tant d'art dans notre industrie!

CHAPITRE XVI

BUDGET DES BEAUX-ARTS

SOMMAIRE : Dans les profondeurs budgétaires. — M. Tirard et son rapport. — Un aimable système de gratifications. — Quand aura sonné l'heure. — Une école nationale internationale. — Très-piquant, ce chapitre XLI. — Les *Cent Vierges* du Panthéon. — Comme dit Alexandre Dumas fils. — On dirait un vieux bébé. — Les Fanfans de la Doctrine et les essoufflés de la tradition. — O Athènes! ô Salente! — A quand le Palais des Beaux-Arts? — Ce cher Odéon! — A souris mélomanes, rossignols mélancolieux. — Bravo! l'inventaire des richesses artistiques de la France. — Et celui des *Monuments historiques?* — A Commission, Commission et demie. — Messieurs les Anglais, fouillez les premiers. — Et Carnac? et La Bastie? — Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas au Louvre. — Un chapitre de *Victoires et Conquêtes.* — Propre comme une toile de M. Bouguereau. — Et les *Manufactures nationales!* — La vieille innocente! — Ce que l'État encourage... vous savez le reste. — Au revoir!

Ce que l'État encourage languit, ce qu'il protége meurt.

P.-L. COURIER.

Et s'il ne vous déplaît, nous terminerons notre *Voyage* par une excursion rapide, quelque chose comme une reconnaissance d'éclaireurs, à travers le Budget des Beaux-Arts. Comme tout pays au monde, le *Pays des peintres* a son budget, ses finances qu'il importe de bien gérer, c'est-à-dire de dépenser pour le plus grand bien du plus grand nombre. Tout un chacun, artiste ou profane, a le droit de jeter dans

les profondeurs budgétaires un indiscret regard. Jetons-le donc.

L'Assemblée nationale, à qui le Pape et M. Dupanloup ont imposé cinq mois d'inutiles mais désastreuses vacances, avait nommé une Commission du budget, et cette Commission avait choisi parmi ses membres une Commission des Beaux-Arts, laquelle, enfin, avait élu rapporteur M. Tirard, député de la Seine, un des esprits les plus alertes, un des hommes les plus compétents de toute l'Assemblée. Nous avons entre les mains le rapport de M. Tirard.

Or, ces vacances bizarres vont bientôt prendre fin. L'Assemblée va revenir, et ne changera point sa Commission du budget, qui ne changera point sa Commission des Beaux-Arts, qui ne changera point son rapporteur. On reprendra paisiblement le travail national, interrompu par quelques évêques sans prévoyance et quelques ducs sans brevets. M. Tirard lira son rapport. On le discutera. Auparavant, et puisque par grâce spéciale, il est encore au mois d'août une primeur, nous l'allons déguster.

Il est fort bien fait, ce rapport. Il témoigne d'une véritable élévation d'idées, d'un coup d'œil très-sûr, d'une observation très-exercée, et aussi de la prudence excessive qu'apportait à entamer la moindre réforme cette Assemblée terrible, dont nous a sauvé le génie politique de nos étourdissants conservateurs. Nous qui ne sommes point tenus à la même prudence que l'Assemblée, efforçons-nous d'indiquer certaines lacunes et de souligner certaines réticences parlementaires de ce remarquable travail.

La République a élevé déjà de 300,000 francs environ le Budget des Beaux-Arts. Voilà qui, de sa

part, ne nous étonne point. Mais où passe cet argent? M. Tirard nous assure que la Commission de 1877, « suivant l'exemple de sa devancière, a exigé des jus- « tifications aussi complètes que possible ». Soit. Mais où sont ces justifications ? L'on n'en trouve la trace nulle part.

Certain paragraphe du rapport de M. Tirard a violemment, nous le savons, agacé les nerfs sensibles de la classe dirigeante des Beaux-Arts. C'est celui relatif au chapitre XXXVIII : *Administration Centrale. Personnel.* Cette administration, en effet, demande une augmentation de 14,000 francs sur ce chapitre. Son but philantropique, ou pour mieux dire, paternel, est de relever la moyenne des traitements,« moyenne « inférieure aujourd'hui à celle de presque tous les « ministères. » Le cœur de la Commission du budget allait à son tour s'émouvoir ; mais ne voilà-t-il pas qu'en poursuivant ses indiscrétions, elle connut que l'infériorité de cette moyenne est apparente seulement, et corrigée par un aimable système de gratifications bisannuelles, directement proportionnelles, contre toute justice, à l'importance de chaque traitement, et empruntées à d'autres chapitres que l'on détourne ainsi de l'attribution à eux assignée par la Chambre. Tout aussitôt se referma le cœur parlementaire, et la Commission, considérant que figurent déjà au 38e chapitre 14,000 francs pour indemnités et secours, décida qu'il était urgent de refuser les 14,000 francs sollicités, et même « de retrancher « de chacun des chapitres étrangers au Personnel « une somme égale à l'emprunt qui leur a été fait en « 1876 pour des gratifications. »

La Commission s'est montrée prévoyante et avisée gardienne de nos deniers. Mais que M. le rappor-

teur, passé et futur, n'aille point croire qu'à l'exemple du fameux Solitaire, il a tout vu, tout entendu, tout su. Bien des choses, je pense, lui ont échappé, entre autres et surtout la fort précaire situation des tout petits, petits employés. Celle-là est vraiment digne d'une attention sérieuse, et quand aura sonné l'heure, nous en toucherons deux mots, qui ne seront pas les premiers.

M. Tirard termine son paragraphe du *Personnel* en signalant « la nécessité de procéder sans retard à la « réorganisation de l'Administration des Beaux-Arts, « qui lui paraît défectueuse, manquant de lien et « d'unité »... Il serait assez difficile, par exemple, de dire aujourd'hui si la Direction des Musées nationaux, malgré le décret du 4 août 1874, est indépendante ou non de la Direction des Beaux-Arts. Cette situation mal définie et anormale appelle une prompte réorganisation.

De qui, en effet, dépend le Directeur des Musées du Louvre ? de qui le Conservateur du Luxembourg ? Précisons... M. le Directeur des Beaux-Arts n'est-il pas aussi Conservateur du Luxembourg ? C'est de lui-même alors qu'il sollicite, et à lui-même qu'il accorde une acquisition pour cet intéressant Musée ?

On demande à la Commission une augmentation de 28,710 francs pour cette *École nationale des Beaux-Arts*, que l'on pourrait dire internationale, tant elle compte aujourd'hui d'élèves étrangers. Cette augmentation paraît fort justifiée ; on l'accorde. Nous n'en mourrons pas, et l'École n'en vivra pas mieux. Certains de ses cours, si nécessaires pourtant à l'éducation historique ou littéraire, hélas ! bien négligée des élèves, ne seront pas faits pour cela dans un sens plus libéral, plus moderne, par des pro-

fesseurs moins réactionnaires et plus éloquents. Ils n'en seront pas plus suivis. Certains emplois, fort inutiles, ne seront pas supprimés. L'enseignement de l'École ne sera pas élargi, dégagé des traditions surannées, arraché à la Doctrine, au cléricalisme, aux parvenus, aux grands hommes d'occasion. Augmentez donc, augmentez tant qu'il vous plaira. Dix lignes, mille, trois mille lignes ne nous suffiraient point pour exposer ce que l'on dit et pense de l'*Ecole nationale des Beaux-Arts.* On écrira là-dessus d'utiles volumes le jour où, avertis enfin par tant de concours infertiles, par une impuissance assez longuement prouvée, par une décadence assez éclatante, nos parlementaires commenceront à douter de l'opportunité même d'une École spéciale des Beaux-Arts?

Très-curieux, très-piquant, le chapitre XLI. On s'y heurte, dès l'abord, à une grosse affaire : *Décoration des monuments publics.* Crédit demandé... 400,000 fr.

« M. le rapporteur de la dernière Commission du « budget, dit M. Tirard, vous a signalé la grave at- « teinte portée aux prérogatives du Parlement en « matière de crédits par les commandes de peintures « et de sculptures faites, sans autorisation spéciale, « pour la décoration du Panthéon (église Sainte-Ge- « neviève). »

La Commission du budget de 1877 s'était trouvée déjà devant un fait à peu près accompli, qui lui inspira des scrupules selon nous exagérés et naïfs, et une protestation dont nos génovéfains tinrent compte comme d'une guigne ou, mieux encore, d'une simple liberté de conscience.

Or, la Commission du budget de 1878 « s'est fait « remettre un état descriptif des commandes ; elle a « même eu sous les yeux quelques esquisses, et elle

« a eu le regret de constater que les sujets com-
« mandés pour l'une des chapelles les plus importan-
« tes du Panthéon s'écartent absolument du pro-
« gramme convenu. Ces sujets n'ont rien d'histori-
« que et de national ; ils sont exclusivement em-
« preints du caractère de dévotion particulière
« qu'affecte le néo-catholicisme et nous ont paru de
« nature à soulever les plus regrettables polémi-
« ques. »

Ces remarquables opérettistes, en effet, MM. Lecoq, Clairville, Chivot et Duru, auteurs de ces *Cent Vierges* qui firent les délices de Bruxelles et ensuite de Paris, avaient incontestablement troublé le sommeil de notre cléricale Administration.

Elle a voulu, elle aussi, son succès des *Cent Vierges*. Tout le monde ne pouvant avoir les Variétés pour théâtre, elle dut se contenter du Panthéon.

Et nonobstant les très-respectueuses observations de nos représentants et législateurs, quelques artistes, non pas les premiers venus, ont été conviés à s'illuminer suffisamment. Il s'agit, paraît-il, de retracer sur les murs du grave édifice les pourtraictures authentiques et ressemblantes de toutes ces vierges et madones qui, sur tous les points du territoire, ont, comme l'écrivait Alexandre Dumas fils, la rage de « trop apparaître aux petites filles. »

Aucune, si l'on en croit l'indiscrète chronique, ne manquerait au pieux appel. Ni la Vierge Noire de Chartres, ni la Notre-Dame de Lourdes, ni celle de La Salette, ni celle de Fourvières, ni celle d'Auray, ni cette autre, voisine de Lorient, que les navires de l'État saluent d'un coup de canon, ni celle d'ici, ni celle de là, ni bien d'autres encore dont les noms échappent à notre profane mémoire. La Mariolâtrie tout entière y passerait. MM. les cléricaux,

d'ailleurs, auraient tort de s'arrêter en si beau chemin. Il est encore sur ces pierres sacrées des peintures laïques et subversives. On les grattera. Sur le Chenavard, vite un badigeon sérieux, je vous prie ! Et que fait là ce fronton d'un odieux grand sculpteur républicain ? Vite un marteau ! — *Aux grands hommes la patrie reconnaissante !* — Allons donc ! — *A toutes Nos-Dames la France repentante!*

« M. le Ministre, » continue le rapport—*ce ministre était alors M. Waddington*, — « a reconnu lui-même « la justesse de nos observations, et il s'est immédia- « tement entendu avec l'artiste chargé de cette partie « des travaux, lequel a consenti de bonne grâce à « changer complétement les compositions qui lui « avaient été primitivement commandées. »

Cet artiste est M. Humbert, l'auteur de la *Madeleine* dont il est parlé quelque part dans ce livre, un peintre d'inspiration fort accommodante, vous le voyez, Oui, mais depuis ces colloques, il y a eu le Seize Mai, le grand Seize Mai, auquel n'ont pas du tout, vous le savez, pas du tout collaboré nos cléricaux. N'importe, nous donnerons à M. Humbert le salutaire avis de s'en tenir aux conclusions de M. Waddington.

Et pour en finir avec le Panthéon béni, disons que les peintures murales de M. Puvis de Chavannes, tout récemment exposées au jugement public, et puis officiellement récompensées, ne sont pas faites, loin de là, pour atténuer notre révolte contre l'art néo-catholique. Malgré tout le talent dépensé par l'artiste en son *Histoire de sainte Geneviève*, il n'a pu nous rendre supportables, ni admissibles à aucun degré, ces racontars de catéchisme, pour le développement desquels il lui a fallu inventer une érudition toute spéciale et assez douteuse, des Lutéciens

fantastiques, un peu trop incultes, et proches parents des indigènes de l'archipel Fidji. Dame! il fallait être naïf, plus que naïf, primitif. Et heureusement, ne l'est plus qui veut. Les fausses naïvetés, auxquelles des gens point naïfs accrochent notre siècle et condamnent nos meilleurs artistes, nous laissent la même impression mêlée de colère et de tristesse qu'un homme, déjà mûr et de forte barbe au menton, s'amusant, par un ramollissement quelconque du cerveau, à porter le costume, grimacer les mines et jouer les jeux d'un tout petit enfant!

Le paragraphe du rapport : *Acquisitions d'objets d'art, églises et musées*, nous dit en quelques lignes que, chaque année, la somme réservée pour les églises s'élève à 40 ou 50,000 francs. Disons tout de suite 50,000, cela vaudra mieux. « L'Administra-
« tion des Beaux-Arts ne fait heureusement plus de
« commandes de copies. Deux fois par an, les artistes
« copistes présentent des œuvres terminées à la Com-
« mission des inspecteurs des Beaux-Arts, qui les
« examine et dresse son rapport. Les travaux accep-
« tés sont achetés par ordre de classement, jusqu'à
« concurrence des sommes réservées à cet effet. Le
« crédit, qui était autrefois de 275,000 francs, a été
« réduit l'année dernière à 175,000 francs, que
« l'on nous demande et que nous vous proposons de
« maintenir. »

Un artiste nous fait observer que ce paragraphe pourrait fort bien rentrer dans le *Chapitre* 42, celui de l'*Exposition des artistes vivants*. Il n'y aurait pour cela qu'à supprimer les présentations des copistes, si parfaitement, si profondément inutiles. Notre artiste a bien raison, n'est-ce pas? Ce paragraphe, d'ailleurs, nous restera jusqu'à nouvel ordre à peu près indiffé-

rent. A quoi bon ce crédit, s'il doit se partager jusqu'à la consommation des siècles entre les fils de l'Église, les fanfans de la Doctrine, les essoufflés de la tradition? Parcourez les musées de province, et voyez la somme d'art, l'infinitésimale fraction du génie national qu'y représentent les dons de l'État. A quoi bon ce crédit, s'il doit couver jusqu'à complet épuisement de la virilité française les *Vierges consolatrices* de M. Bouguereau, les *Femmes de Loth* de M. Toudouze, les *Martyres de saint Etienne* de M. Lehoux, les *Sébastien* de M. Boulanger, les *Epaves* de M. Cougny, les *Adieux* de M. Perraud, les *saint Bernard* de M. Jouffroy? P.-L. Courier vous l'a dit: « Ce que l'État encourage languit, ce qu'il protége meurt! »

Et ainsi du Chapitre 42e. Cette Exposition des artistes vivants qui loge en garni, sous un jour faux dont la prévision trouble et dénature le travail de nos artistes, dans un hangar à locomotives que prête le Ministère des Travaux publics à celui de l'Instruction, n'a point inspiré à M. Tirard les plus claires pages de son rapport. L'arithmétique surtout y est un peu embrouillée. Si les frais d'installation sont à peu près compensés par le produit des entrées et des catalogues, le crédit total porté en 1876 par la plus effroyable des Conventions de 310 à 510,000 fr. devrait, pour la majeure part, se dépenser en acquisitions d'œuvres exposées. En est-il ainsi? Non pas, certes. Et s'il en est ainsi, pourquoi, selon la règle enseignée tout d'abord et rigoureusement suivie par l'empire lui-même, n'achète-t-on pas au moins tous les Médaillés? On ne les achète pas tous, tant sans faut, et nous pourrions nommer tel Médaillé de seconde classe dont l'œuvre éclatante ne figure point

sur cette liste sacro-sainte, chargée, on l'a vu, de tant d'inepties.

Le travail des achats, qui le prépare ? Est-ce la Commission ? est-ce le Ministère ? *Chi lo sa?* M. Tirard souhaite que les recommandations de personnages influents soient balayées comme un simple rassemblement, pour laisser à la Commission toute sa pleine équité, sa liberté entière. On ne verra plus en ce beau temps-là « de déplorables médiocrités accro-« chées aux lambris de nos musées et de nos édifices « publics, alors que des collections particulières s'en-« richissent d'œuvres du plus grand mérite. » Rêve doux, patriotique et touchant. O Athènes ! ô Salente ! Ni cabales, ni Cabanelles ! Mais nous, qui achevons en ce moment notre troisième campagne contre l'institution du Salon officiel, que nous arrêtons-nous là, discutant et ratiocinant sur la part qu'elle réclame du gâteau budgétaire ? A quand l'Exposition permanente, en son Palais des Beaux-Arts, de la Société nationale des artistes français ?

Le *Chapitre* 43e ouvre aux polémistes de loyale intention et de bon combat le plus vaste champ. C'est celui des *Théâtres*. Ah ! nous regrettons bien fort, extrêmement fort, que le temps nous presse. Nous aurions eu tant de plaisir à quitter un instant le *Pays des peintres* pour dévider avec vous quelques menus propos sur cette cléricale exploitation, l'horrible et sentimental *Droit des pauvres*, vis-à-vis duquel la Commission garde sans doute quelque respect naïf, accusé par le silence du rapporteur. Et aussi sur nos théâtres subventionnés, tous prêtant si fort à la glose. L'Odéon, par exemple. Oh ! ce cher Odéon, si utile, si étonnamment fécond ! Et sûrement nous aurions vu ensemble que là, au Théâtre, où l'in-

tervention administrative est le plus justifiable, où l'insuffisance de nos mœurs et de notre éducation publiques lui donnera le plus longtemps encore une couleur de nécessité, là même il n'est de meilleure conclusion que le refrain de Paul-Louis Courier : « Ce que l'État encourage...... » vous savez le reste.

Le Crédit 44e, celui des *Souscriptions aux ouvrages d'art*, était de 136,000 francs. Beaucoup trop généreux encore, M. Tirard demande qu'on le réduise à 100,000 francs. Il nous apprend, ou plutôt il nous confirme, car nous n'en avions jamais douté, que la Commission d'examen de ces ouvrages « n'a pas encore fonc-« tionné bien utilement.» S'étant fait remettre un état des ouvrages achetés ou subventionnés en 1876 sur le fonds de 136,000 francs, la Commission législative a été « stupéfaite d'y trouver un nombre assez con-« sidérable d'ouvrages d'un très-médiocre intérêt, « et d'autres dont le succès est depuis longtemps as-« suré et qui par conséquent, n'ont nul besoin d'en-« couragements et de subventions. Les fonds de l'É-« tat mis chaque année à la disposition de la Direc-« tion des Beaux-Arts sont destinés à encourager des « œuvres d'un réel mérite, et non pas à épuiser des « fonds de librairies. »

La stupéfaction de la Commission nous stupéfierait absolument, si nous ne savions combien nos hommes politiques sont remplis encore de préjugés et d'illusions sur une foule de matières abandonnées jusqu'ici à des budgétivores prétendus administrateurs, spécialistes et indispensables. S'il est au Budget un chapitre superflu, c'est ce 44e, car, s'il est au monde administratif une affaire bien évidente de boutique et de protections, c'est la *Souscription aux ouvrages d'art.*

Il n'est là-dessus qu'un cri. Et puis d'où vient, et quel résultat merveilleux amène donc cette tendresse pour la librairie chère? Déjà ridicule chez bon nombre de particuliers, elle devient, pour l'État, folie pure. Le progrès moderne, en effet, ne consisterait-il pas bien plutôt à répandre universellement le livre, en le mettant à la portée des plus humbles bourses? Et ne vaudrait-il pas mieux, si vous avez quelque argent disponible, encourager les savants et les industriels en quête d'une fabrication économique de la librairie d'art, que de payer inconsidérément des volées de « rossignols » destinés à charmer de leurs chants mélancolieux les souris mélomanes, dans la solitude des greniers?

Sur ce Crédit toutefois « une somme de 160,000 fr. « dit M. Tirard, est employée à la confection de l'in- « ventaire général des richesses artistiques de la « France. Cet important travail, dû à l'initiative de « M. le Directeur actuel des Beaux-Arts, est plus que « jamais nécessaire. Il importe, en effet, de classer et « de cataloguer nos richesses artistiques disséminées « sur tous les points du territoire, car leur conser- « vation est menacée par l'absence d'un inventaire « complet, et aussi par l'insuffisance de notre législa- « tion. Nous savons que le gouvernement fait étudier « activement cette importante question, de façon à « fixer d'une façon définitive les droits de l'État sur « une quantité d'objets de grande valeur que les fa- « briques d'église, notamment, considèrent comme « leur propriété et qu'elles échangent, vendent ou « transforment à leur gré. Plusieurs faits de ce genre « nous ont été signalés et donnent lieu à des procès « en revendication. »

Un de ces procès a eu lieu récemment. Il a donné gain de cause à l'État contre la fabrique de je ne sais

quelle église, laquelle avait vendu pour une faible somme d'admirables tapisseries. Il a tourné à la double confusion de Tartufe, convaincu d'avoir trafiqué du bien d'autrui et d'en avoir trafiqué bêtement, comme un ignorant qu'il est de la réelle valeur des objets d'art. C'est donc une excellente chose que cet inventaire des richesses artistiques de la France, et que l'on inscrira justement à l'actif historique de M. le Directeur actuel.

Ne pourrait-on aussi organiser un inventaire minutieux et définitif des *Monuments historiques* de la France? Ils figurent au budget pour un crédit de 1.360,000 francs, à répartir entre 162 monuments, sur lesquels combien de médiocres ou insignifiantes églises! Vous l'avez pu lire déjà dans notre visite à l'Exposition d'architecture. La Commission de 1878, amplement édifiée, formule, comme son aînée, l'opinion unanime « que, dès l'exercice prochain, les mo- « numents qui n'ont pas un caractère religieux « prennent une plus large part dans les crédits qui « nous sont demandés et que les Conseils généraux « soient consultés pour les classements qui seront « faits à l'avenir. » Équitable avertissement! il honore cette Cassandre parlementaire, la Commission du budget, et il soulage sa patriotique conscience. Vain avertissement! les exercices se suivront, et les classements se ressembleront.

Nos législateurs pensent, parlent et votent, quelques séances durant. Nos administrateurs agissent à leur guise, toute l'année. Contre la Commission législative, toute républicaine, qui a la tribune, il y a la Commission administrative, presque toute réactionnaire, qui a les fonds et le pouvoir. Aussi, pour quelques laids clochers rapiécés à grands frais, que de

curieux manoirs à la cime des monts, dans l'épaisseur des vieilles forêts, au fond des sauvages campagnes, vont, depuis des années et des années, s'émiettant aux mains des paysans qui se taillent à plaisir des cabanes dans leurs manteaux de pierres féodales! Et les Alignements de Carnac, que sont-ils devenus? on en comptait par milliers des Menhirs, il y a un siècle. On les compte par centaines aujourd'hui. Nos ingénieurs en ont dallé des routes. Que de fouilles merveilleuses, que de découvertes en ce sol de Bretagne, où l'on peut lire, écrites par le fer et le feu, les terribles conquêtes du christianisme! Ce sont des Anglais qui font ces fouilles. Et parmi les monuments religieux eux-mêmes, qu'est devenue la chapelle du château des d'Urfé, à La Bastie? Que devient le légendaire asile de l'*Astrée*? Je vous l'ai demandé, il y un an, il y a deux ans, je vous le demanderai demain. M. Montégut vous le demandait hier.

Un important, très-important Chapitre est celui des *Musées Nationaux* auxquels est affecté un crédit considérable, dont le rapport ne nous détaille pas l'emploi.

Tout d'abord, pourquoi nos grands Musées dépendent-ils de deux administrations différentes : celle des Beaux-Arts et celle des Bâtiments civils, appartenant à deux ministères différents? Il y a là un manque de logique tout français, un tiraillement funeste à la marche des affaires qui ne nous saurait étonner. Son origine se perd dans la nuit de la routine, et sa fin dans les vagues brumes d'un lointain avenir. Il n'a pas peu contribué, nous le croyons, à l'inexplicable ajournement des travaux sans nombre que le Louvre attend, depuis je ne sais combien de Parlements et de Budgets.

Que de salles vides et dégradées, là-bas, du côté de la Colonnade ! Elles ont attristé la Commission, je comprends ça. Que de caves à établir « sous toute la « partie du vieux Louvre qui en est dépourvue, et que « l'envahissement du salpêtre menace d'une destruc- « tion rapide. » Il n'est que temps d'aviser, paraît-il, « si l'on veut sauver le plus beau monument de la « Renaissance que la France possède. »

L'École moderne de peinture est nichée sous les combles, dans des salles petites, basses, étroites, éclairées comme l'atelier Nadar, où l'on arrive par une échelle de Jacob ! Mais l'on pouvait, il est vrai, facilement approprier pour cette École, digne de quelque intérêt, cette fameuse Salle des États, où le sinistre goril du Deux Décembre tenait chaque année ses canapés de justice. Elle est immense, et recevrait un très-respectable nombre de toiles.

« L'on a conquis aussi sur un logement du rez-de- « chaussée une nouvelle salle, vaste et bien éclairée. » Conquis est le mot juste, et M. Tirard l'emploie non sans quelque ironie. Mieux que personne, il a pu étudier par le menu cette question des employés, riches d'ailleurs, logés, que dis-je ? cramponnés, incrustés, eux et leurs familles, et les annexes de leurs familles, aux frais de l'État. Elle aurait une grosse place, celle-là, au Questionnaire des Beaux-Arts ; mais on nous annonce une loi qui supprimera purement et simplement toutes incrustations ? Enfin cette salle, dont l'histoire fournirait un supplément à *Victoires et conquêtes*, est destinée à recevoir, un siècle ou l'autre, les œuvres de nos sculpteurs modernes, les David d'Angers, les Rude, les Pradier, les Foyatier, les Carpeaux ; mais il faudrait, selon toute apparence, des piédestaux, et nous ne les avons pas !

Animé d'une foi robuste dans les destinées de la

France, M. Tirard espérait que tous ces travaux divers seraient achevés, ou peu s'en faut, pour le jour prochain de l'Exposition internationale; mais il avait compté sans le Seize Mai, qui a vraiment bien d'autres soucis.

En attendant, l'opération pharamineuse dont nous vous entretenions l'an dernier, touche à sa fin; le génial, le solennel, le divin, le sublime grattage de l'œuvre de Perrault. Vienne l'Exposition, et la Colonnade du Louvre sera propre, comme les Magasins du même nom, ou une *Mère aux sept douleurs* de M. Bouguereau.

Et l'on nous proposait encore de rafistoler cette masure, les Tuileries, sous prétexte de sauver un chapiteau, à peu près authentique, de Philibert Delorme! Le Seize Mai ne s'est-il pas bien chargé d'apprendre le vrai motif à qui voulait l'ignorer?

C'est quelque chose, n'est-ce pas? de fort précieux, que le Musée gallo-romain. Rien ne nous est plus indispensable que de bien approfondir nos origines. La preuve en est dans cette hostilité systématique dont le clergé, au ministère, dans les campagnes, par tout, honore nos archéologues, nos fouilleurs, n'ignorant pas les comptes singuliers que le catholicisme des premiers âges devra rendre à l'histoire. Or, dans le Musée de Saint-Germain, des salles prêtes, il y a beau temps, espèrent, comme l'on dit, des collections non moins prêtes. Quelques petits travaux, tout petits, opéreraient promptement la jonction désirée. « Nous les recommandons, dit M. Tirard, à « M. le ministre des travaux publics, car il serait bien « fâcheux de n'avoir pas en 1878 une Exposition plus « riche que celle de 1867. » Mais le ministre en question n'est plus M. Christophle, comme celui des

Beaux-Arts n'est plus M. Waddington. Elle ne sera pas plus riche, M. Tirard, elle ne sera pas plus riche !

Chapitre 49. — Palais du Luxembourg, 82,000 fr. Et puis, c'est tout. Soit. Mais l'emploi de cette somme ?

Le cinquantième chapitre, le dernier du Budget des Beaux-Arts a trait aux *Manufactures nationales*. Elles figurent au budget des crédits pour 883,800 fr. et à celui des recettes pour 200,000 fr. Ce n'est certes pas leur rapport extraordinaire qui les maintient ainsi dans la faveur de nos gouvernants et la bonne volonté de nos légiférants. Quoi donc alors ?

« Elles ont pour mission spéciale, rappelle M. Ti-« rard, de conserver les bonnes traditions, d'entre-« tenir le goût élevé de la forme et des décorations, « de rechercher le perfectionnement des procédés « de fabrication. En un mot, elles ne sont pas les « rivales, mais au contraire, les protectrices et les « directrices de l'industrie privée. »

O sainte, mais déplorable erreur ! Les Gobelins peut-être « qu'il faut reconstruire de fond en comble, » et la Manufacture de Beauvais qui se meurt faute d'artistes, ont encore quelque supériorité dans l'art plus borné, de la Tapisserie. Mais était-il donc si nécessaire de reconstruire à grands frais cette Manufacture de Sèvres ? Celle-là, pour le coup, ne vaut plus guère que comme source de traitements, soutien de familles, et comme Musée. Elle « conserve », oui, elle « entretient » encore : ses employés. Mais il y a des lustres qu'elle ne recherche pas grand'chose, la vieille innocente ! et ne perfectionne plus rien. Les inaugurations, bénédictions,

gratifications ne la sauveront pas. La dernière Exposition de l'*Union centrale* vous a montré ce que peut désormais, ce que veut, ce que crée dans notre démocratie puissante l'industrie privée. Tout. Ayant la liberté, elle a le génie.

Et s'il vous reste au fronton de votre neuve Manufacture de Sèvres une place vide, vous y pourrez bientôt inscrire en lettres d'or cette parole du vigneron de Véretz, qui demeurera « jusqu'au bout » notre refrain de travail, notre fanfare de combat :

« Ce que l'État encourage languit, ce qu'il protége « meurt. »

Au revoir !

TABLE DES CHAPITRES

Peinture

VI

VII

VIII

Architecture.

XIV

Aquarelle, Dessins, Eaux-Fortes, Gravures, Céramique.

XV

Le Budget des Beaux-Arts.

XVI

953.77. — Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER.

1645.77. — Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER
Administration : 11, rue Neuve-Saint-Augustin, Paris.

